

Roman

Fabrice Sluys

Morandouna, le Pays d'en haut



Les Grands Caractères de Passiflore

Couverture :
« The Meeting » (détail), Willis, Tilly,
huile sur toile, 2005
Crédit : coll. privée/Bridgeman Images

© Éditions Passiflore - 2018
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul - 40100 DAX
www.editions-passiflore.com

Fabrice Sluys

**Morandouna,
le Pays d'en haut**

roman

Editions **Passiflore**

À mes parents, à ma famille

I

Mon ange

J'aime à lire une dernière fois dans tes yeux de marbre le chemin de ma destinée, mon ange. Voilà bientôt trente ans que ton sourire lointain me porte et me suit, qu'il signe avec un brin de moquerie une complicité jamais démentie. Oh, je sais, toi l'envoyé des cieux, tu aurais pu rêver mieux que cette alcôve à mi-hauteur de la cage d'escalier. Mais que veux-tu, ne serait-ce que pour te loger là, j'ai dû batailler ferme contre Isa, contre les enfants, contre tout ce que notre entourage compte de médisants, afin de te garder une place dans notre maison.

Dès l'instant où je t'ai vu, ton image ne m'a plus quitté.

Ton fameux sourire! Il n'a plus parlé qu'à moi depuis notre première rencontre, et aujourd'hui encore j'ai la prétention d'être le seul à savoir y lire tout ce que ton créateur y a mis. Tu te souviens? Tu es devenu ma petite folie de Carrare, ce jour lointain où nos routes se sont croisées au fond d'une impasse, en Italie.

À l'époque, nous y passions une semaine, Isa et moi. Sans doute était-ce pour nos dix ans de mariage. Une fin d'après-midi, alors que nous nous apprêtions à regagner l'auberge, fourbus d'avoir écumé tout ce que Carrare comptait de sculpteurs, tu m'es apparu. Le soleil incendiait d'un dernier rayon les crêtes éventrées au-dessus de nos têtes, et l'on aurait pris pour de la neige ces immenses carrières d'où depuis des siècles sortait ce marbre à la renommée inégalée. Michel-Ange déjà y dénichait la matière de ses chefs-d'œuvre, et combien comme lui, bien avant et bien après, y sont venus pour la même quête.

Alors que je rêvais d'une bonne douche, tu m'as happé, mon ange.

Dans une arrière-cour, tu trônais, œuvre singulière, à cent lieues de tous les classiques

mille fois déclinés dont nous avons une indigestion. Éclipsant toutes les copies de vénus grecques et romaines, tous les dieux hellènes descendus du Parnasse et autres illustres du Panthéon, raillant les victoires ailées et les fronts ceints de laurier, tu souriais de manière lointaine, un peu grave, presque dédaigneuse. Tu donnais à voir une fougue et une audace totalement improbables : une alchimie explosive émanait de ton corps noueux, agile, de tes muscles saillants de chasseur à l'affût, que contredisait ta nature céleste trahie par tes ailes d'archange.

Tourné par-dessus ton épaule, ton visage me fut d'emblée une révélation. Tes lèvres d'adolescent sauvage, rudes et racées, barrées pour moitié par tes cheveux fous, tignasse de sioux!

Comme la vie semblait battre sous tes traits de marbre!

Je lisais dans tes yeux de pierre non seulement la ruse, mais une vague colère aussi, bien étrangère ma foi à l'innocence supposée d'un messager des puissances d'en haut. Un regard d'ange habité par le démon...

Tes ailes, pourtant, tes somptueuses ailes, tranchaient par leur incomparable ciselure. Le sculpteur avait su les affiner au point que la lumière les traversât – c’est te dire! – mais il avait eu en outre le don d’offrir à tes plumes un duveteux tel qu’on en oubliait le froid de la roche. Preuve ultime de son talent, on était en mesure de lire dans ta seule posture le bouillonnement de tes nerfs à vif.

J’aurais pu t’imaginer Peau-Rouge, prêt à enfourcher ton mustang, si je ne t’avais vu adouci en tes humeurs par cette paire d’ailes qui te parait avec splendeur.

Nuage Ailé version Quattrocento! Debout, une jambe tendue, l’autre fléchie, bras relâchés, l’aile gauche superbement ouverte, tandis que la droite semblait hésiter encore à s’ployer, tu paraissais contempler les bisons dans les plaines de l’Ouest. Un dieu facétieux avait fait de toi un Icare Apache, un Gabriel des tipis portant la parole des totems!

Tu me fascinais, pétri que tu étais de la sauvagerie des Amériques originelles et des canons du classicisme italien! Un vrai non-sens de

toute splendeur, servi par la pureté du marbre finement veiné.

J'ai dû tourner autour de toi une bonne dizaine de fois, ce me semble. L'envoûtement, vois-tu.

Sans que je m'y fusse préparé, une main saisit la mienne, une main rêche, aux doigts tout de corne, qui me fit caresser doucement tes plumes.

Dans mon émerveillement, je n'avais pas entendu venir le sculpteur, et peut-être m'avait-il observé un long moment avant de me donner à toucher ton corps. Le bonhomme tenait du catcheur, la taille en moins : l'ossature épaisse, les bras courts, tout en nodosités, il paraissait vouloir bondir au premier mouvement. Volubile comme il se doit – l'Italie, du nord au sud, chantait au travers de ses postures – il m'enroula dans une déferlante oratoire pour accompagner ma main. Tout en lui était outré, le rire comme la gravité, signe que la *comedia* latine nourrissait son tempérament.

Sans le savoir, par son seul geste, il scella ton avenir au mien. Comment me passer de toi,

en effet, dès lors que le bout de mes doigts eut découvert l'extrême poli de tes plumes, le grain légèrement poreux de ta peau? Brillance immaculée de l'intemporel et reliefs de la vie, tu catalysais tout cela.

— Il me la faut! Ainsi parlai-je de toi en mauvais italien. Jamais je n'ai vu pareille statue!

Une ombre d'embarras parut dans l'œil du lutteur, ombre qu'un clignement amusé chassa. Lutteur est ici bien le mot, car j'imaginai le combat qu'il avait dû livrer des mois durant contre la dureté du marbre pour t'en dégager. À l'entendre, d'ailleurs, il n'était que cela : le serviteur d'une force qui le dépassait, un humble extracteur dont la tâche se cantonnait à dégager du bloc initial la merveille qui déjà y sommeillait. Selon lui, cela revenait à dire que tu existais préalablement à sa main, et qu'il s'était contenté de te démouler en quelque sorte.

Cependant, en l'état tu demeurais inabouti, m'expliqua-t-il, et il lui était impensable d'envisager ton départ sans qu'à ses yeux tu fusses

achevé. Une bonne quinzaine lui paraissait un délai minimum pour venir à bout de son labeur. Lequel délai, j'en conçus l'idée sur-le-champ, lui permettrait aussi d'anticiper cette séparation, de s'y résigner en toute sagesse.

Que le négoce fût ici, comme en tout autre domaine, le but ultime, rien de bien neuf. Mais il me fallait accepter que chaque vente lui était un crève-cœur, après des mois passés en compagnie de sa créature. Et toi, sa petite merveille, tu ne dérogeais certainement pas à la règle.

— Tu ne vas tout de même pas acheter cette chose ?

Soucieuse de me trouver en grande conversation, Isa s'était approchée à pas de loup, prompte à me surprendre tout en tâchant de ne pas être comprise du sculpteur.

— Ça doit valoir une fortune, sans compter qu'il nous est impossible de la ramener dans la voiture.

Une fortune, comme elle y allait ! Certes, oui, tu n'étais pas d'un prix de raison, mais pareil coup de cœur ne se produisant pas tous les jours,

je te faisais déjà mien. De surcroît, ma récente promotion m'ayant assuré des revenus confortables, j'envisageais sereinement les mois à venir.

Toi, ma folie italienne, tu ne laisserais que peu de traces dans notre budget.

— Mais tu n'y penses pas, ajouta Isa, comment va-t-on la transporter ?

— Tu vois bien qu'ils ont l'habitude de livrer dans le monde entier... Je lui indiquais du menton de fortes caisses sur lesquelles de belles lettres rouges évoquaient des voyages : Vancouver, Le Cap, Bangkok...

— Pour chez vous, il faudra compter entre huit et dix jours.

Par son intervention, notre homme nous montra qu'il suivait sans trop de mal la conversation. Et pour Isa – qui précédemment ne l'avait pas entendu – il rappela que tu étais inachevé, et qu'au transport s'ajouteraient deux semaines de finitions.

— En plus, il n'est même pas terminé ! Chapeau ! On va s'embarrasser d'une statue à moitié finie ! Elle ne se gênait plus pour crier sa colère. Je profitai de ce qu'elle dut reprendre son souffle pour en placer une :

— Rien n’y fera, je l’adopte.

Elle tourna les talons aussi sec, nous planta là et claqua derrière elle la porte qui donnait sur l’impasse.

L’artiste était confus. Je le rassurai comme je pus.

— Elle se calmera quand je lui expliquerai que votre ange ne l’empêchera pas d’aller chez son coiffeur ou de se réinscrire à son club de bridge.

Il éclata de rire et nous reprîmes notre conversation.

J’étais d’accord sur le prix. Rien à redire. Mais je suppliai mon homme de ne plus toucher à rien.

— S’il vous plaît, cette statue, ne la finissez pas ; je la voudrais telle quelle. Même inachevée, j’y lis sans peine votre travail, votre talent. Cela seul compte pour moi : la puissance de votre vision sans l’obsession de la perfection. Vous comprenez ?

Oui, il comprenait. Et je devinais même qu’il était heureux de ma demande : j’avais décelé en toi ce qui transparaissait de lui. J’aurais juré qu’il en avait l’œil humide.

Tu arrivas chez nous le mois suivant. Une caisse en tous points identique à celles aperçues dans l'arrière-cour. Les livreurs l'avaient déposée avec mille précautions dans le vaste hall d'entrée et ils s'apprêtaient à partir quand Isa intervint :

— Tu ne vas tout de même pas les laisser filer sans qu'ils aient ouvert la caisse ?

— Je peux très bien le faire moi-même, j'ai tout mon temps.

— Non, non, je veux que ce soit eux qui le fassent, dit-elle sèchement.

Ils s'exécutèrent en levant les yeux au ciel. D'abord le pied de biche pour déclouer le couvercle, puis des sacs-poubelle pour te débarrasser poignée après poignée des copeaux de mousse polyuréthane qui te protégeaient, et enfin le film plastique qui t'enserrait comme une double peau. Tout cela prit un bon quart d'heure.

J'étais sur le point de faire signe à nouveau aux livreurs qu'ils pouvaient disposer lorsqu'elle se mit en tête de t'inspecter minutieusement. Elle allait arriver au terme de sa suspicion scrutatrice quand elle s'étrangla :

— Là! C'était à parier!

Elle pointait du doigt un éclat sur l'extrémité de ton aile gauche. Flanqué des deux hommes, je me suis approché. De fait, semblable à une écaille qui manquerait à un poisson, une ébréchure de la taille d'une pièce d'un centime apparaissait sur le dessus de ta dernière plume.

— Et bien sûr, tu ne dis rien!

Pauvre Isa, que voulait-elle que je rétorque? C'est à peine si l'on apercevait cet éclat à cinquante centimètres, et cela ne dépareillait guère avec les parties inachevées de ta panoplie. Pas de quoi fouetter un chat.

— Il faut renvoyer cette sculpture sur-le-champ, Aurélien, il est hors de question qu'on la prenne dans cet état!

— Mais enfin, tu rêves, c'est un petit éclat de rien du tout, et lui faire faire deux fois le voyage l'exposerait à beaucoup plus de risques.

— Tu ne crois pas que je vais l'accepter comme ça! C'est incroyable! Elle n'est même pas finie, ta statue, elle est cassée, et toi, ça te convient!

— Cassée, cassée, n'exagère pas, bon sang! Si elle est inachevée, c'est à ma demande, et

en ce qui concerne cet accroc, il suffira qu'un marbrier vienne polir le bout de l'aile.

— C'est ça, encore des frais! Alors qu'on pourrait très bien la renvoyer pour que ce soit le sculpteur qui s'en occupe! Après tout, l'assurance est comprise dans le transport.

— Mais enfin, Isa, j'y tiens, moi, à cette pièce. Elle a ici sa place bien plus que je ne l'imaginai, et je te jure qu'il faut vraiment avoir le nez dessus pour remarquer quoi que ce soit.

— Ça suffit! J'en ai marre de tes lubies. Tu claques ton fric dans des caprices de vacances, des trucs inachevés qui arrivent abîmés, et toi, tu jubiles!

— On ne renvoie pas une œuvre comme une machine à laver, en se réfugiant derrière la garantie du constructeur et celle du transporteur! Il s'agit d'une pièce d'art, et comme telle, elle subira elle aussi les outrages du temps. Toute la statuaire antique n'est faite que d'amputations, de moignons, de nez arrachés, de gladiateurs décapités, de guerriers estropiés et manchots! Nos musées en sont pleins. Pour autant, ces marbres ont-ils moins de mérite d'être ainsi parvenus jusqu'à nous? Le talent

de leurs auteurs s'en trouve-t-il amoindri, leur génie altéré? Même l'inachevé de Michel-Ange parle pour lui à travers les siècles.

— Ça va, épargne-moi tes grandes tirades sur l'art et ses vicissitudes. Il y a du fric en jeu.

Les deux livreurs étaient sidérés. Je leur fis signe de s'éclipser en douce.

— Et tu comptes la mettre où, cette pure merveille?

Elle avait sciemment traîné sur les deux derniers mots, pour laisser libre cours à son savoir-faire en matière de mépris et de sarcasme. Je l'aurais giflée.

— J'ai prévu de lui faire confectionner un socle adapté afin de pouvoir l'installer entre la cheminée et la baie vitrée du salon, à la place du secrétaire.

— Alors ça, jamais! Mon secrétaire ne bougera pas! Et où le mettrais-je, d'abord? On ne va pas exposer au beau milieu de la maison cette chose, pardon, cette S.T.A.T.U.E, dans l'état où elle est!

— Écoute, Isa, dans cet espace carré, nous aurons la possibilité de tourner autour, de l’admirer sous tous les angles, et surtout d’apprécier sur elle tous les effets de la lumière. Imagine celle du jour qui descend de la verrière : – j’installerai un store de toile légère pour tamiser un peu – ou bien des spots au ras du sol et d’autres fixés à la mezzanine pour un éclairage plongeant, ou encore, les soirs d’hiver, la seule lueur dansante du feu.

— Pourquoi ne pas exposer un vase fendu, tant qu’on y est ! Ou un miroir brisé ! Tu n’as qu’à la planquer dans la niche de l’escalier, cette merde, et qu’on n’en parle plus !

— Mais, Isa, la niche est beaucoup trop petite, et l’ange n’y logera pas en entier ! Même si on l’y coince tant bien que mal, en supposant qu’il ne déborde pas trop sur l’escalier, on ne pourra le voir que sous un seul angle.

— Tant mieux ! Comme ça, au moins, on évitera à nos invités d’avoir le nez sur cette brisure !

Et c’est ainsi, mon bel enfant, que pour une infime éraflure, tu végètes depuis lors dans cette alcôve.

Tout Isa tient dans ton ébréchure. Les apparences, encore et toujours, l'existence lisse, nette, le bon goût dans l'air du temps, mais surtout, jamais rien qui ressemblât de près ou de loin à de la profondeur. Rien d'inédit ou d'improvisé, rien qui puisse surprendre, voire pire, choquer. Bref, un univers propre et gominé où la raie au milieu tient lieu de ligne de vie.

Tout Isa tient dans ton ébréchure. La maison, les enfants, les loisirs, le quotidien au carré, sans faux plis, tout astiqué, prévisible, irréprochable, le sourire domestiqué, asservi même, et là, là, dans cette infime brisure du marbre, dans cette minuscule crique laissée par un écaillage de la pierre, tout l'océan d'incompréhension et de non-dits qui nous sépare.

Car jamais elle ne comprendra, Isa. Jamais elle ne vivra.

Être, pour elle, cela tient du devoir, de la tâche assignée, avec pour unique credo le salut dans le paraître. De ce sillon tout tracé où elle

a ensemencé jour après jour les graines de son indifférence, j'ai vu sortir depuis bien longtemps les germes de notre débâcle.

Mais je n'ai jamais rien dit ou fait qui aurait pu nous sauver de l'inéluctable. À croire que ce fossé en devenir m'arrangeait bien. Il m'avait laissé au rivage de cette solitude où mon dramatique retour au pays m'avait déposé, à l'âge de vingt-quatre ans, et où par la suite jamais personne, pas même Isa, n'avait abordé.

Oui, tout elle, vraiment, tient dans cette ébréchure.

Et avec elle, notre naufrage.

Car toi, mon bel ange à l'aile écaillée, dès lors que tu entras dans notre demeure, tu devins bien malgré toi la jauge de notre éloignement. Sans le savoir, ton arrivée étalonna l'écart que les années n'avaient cessé de creuser entre nous.

Isa, un continent, et moi un atoll à la dérive.

Ta venue marqua de son sceau mon impossible présence à la vie de tous les jours, présence dont j'ai cependant entretenu l'illusion durant trente ans. Car oui, j'en suis certain

à présent, on peut mentir toute une vie, il est concevable de regarder l'existence quotidienne au travers d'une vitre, comme on regarderait de son bureau climatisé les enfants jouer dans la moiteur du jardin, après l'orage, un midi d'été.

J'ai réussi à donner le change, je crois, à paraître là, adressant de derrière ma paroi de verre d'infimes signes à ceux qui m'observaient du dehors, rassurant les miens de sourires qui voulaient dire que j'étais avec eux.

Or, j'ai vécu toutes ces années dans une anesthésie d'aquarium, à moitié coupé du monde, dans une semi-lumière glauque où m'arrivaient à peine les sons. Dans cette cage transparente, je n'avais ni le crissement des insectes de l'herbe au petit matin, ni les odeurs d'humus et de plantes que la pluie fait remonter, ni la morsure du soleil et encore moins celle des réalités de ce monde et de ses folies.

J'ai vécu en totale apesanteur du cœur et des sens, sans que personne n'en sache rien. Tout juste attribuait-on ma légendaire étourderie à mon état de « professeur », étant entendu que

tout chercheur se doit d'accréditer le mythe qui veut que les « grands esprits » soient dans un autre univers, le leur.

Non, je n'étais pas dans une quelconque bulle scientifique, dans les hautes sphères de la pensée. Je vivais juste dans les entrailles de ma vraie patrie, le pays d'en haut.

Ce soir, c'en est fini.

Demain, je suivrai la ligne d'horizon que ton regard me désigne, je reprendrai la route de cette contrée. Plus personne ne m'attend là-bas, mais rendez-vous est fixé avec mon véritable visage.

J'ai trop tardé à réinvestir ma vérité.

Ici, tout est en ordre.

La maison reviendra à Isa, mes placements divers et autres avoirs iront en partage aux enfants; le vide que je suppose laisser ne lésera aucun des miens, car j'ai pris soin de pallier par acte notarié les éventuels effets de mon absence.

Je pars l'esprit tranquille.

Soirée d'adieu

Sa voix résonne dans le métal des marches, court au long des filins d'acier qui en font la rampe, emplît cette cage de pénombre dans laquelle seuls toi et moi avons notre place, mon ange.

— Dépêche-toi de t'habiller, tes invités seront bientôt là.

Elle ne hurle pas, non, il ne s'agit pas pour elle de m'atteindre où que je sois dans la maison; son timbre est posé, presque mielleux, sans excès. Elle montre en cela qu'elle me sait dans l'escalier, tapi sur quelque degré de la seconde volée.

— Tu passeras donc ta vie à le regarder...

Je l'aperçois qui cherche à deviner mon ombre. Elle a certes raison : que d'heures suis-je resté à te contempler ! Ce soir, je veux simplement te dire qu'une fois les invités partis, je m'éclipserai en douce pour renouer les fils de mon histoire. Tout est prêt : mon sac à dos planqué dans le coffre de la Mercedes, mes chaussures de marche, mon blouson qui en a tant vu, et dont chaque poche recèle les petits trésors du randonneur. L'argent liquide aussi, roulé en liasses discrètes parmi les plis des vêtements et dans les recoins de mon bagage. Il me faut être autonome longtemps, éviter tout retrait dans l'une ou l'autre banque afin de ne laisser aucune trace.

Bien entendu, je partirai à pied, silencieux comme un chat, soucieux de n'être pas repéré par le bruit de la voiture. Me volatiliser sans le moindre témoin, brouiller toutes les pistes, j'espère n'avoir négligé aucun détail. Je dois disparaître derrière l'écran de la plus parfaite surprise, profiter de l'incrédulité de mes proches

pour mettre entre eux et moi la plus grande distance avant qu'ils ne rassemblent leurs esprits et n'entament des recherches concertées. Leur hébétude sera seule garante de ma réussite : ils tenteront de dénombrer mes possibles points de chute, notre maison de campagne, mes lointains cousins, tout cela vers l'ouest, lors même que je cinglerai déjà plein sud. Une fois en mer, je m'engouffrerai dans l'horizon, afin qu'en lui se dissolve mon sillage.

Tu le sais mieux que personne, toi qui tant d'années fus le réceptacle de mes pensées, rien ici ne m'attache désormais. Qu'irai-je mourir au bras de cette femme, mère de mes enfants, alors que notre vie commune fut toute de mensonge? Pas notre jeunesse, il est vrai, aussi lui concéderai-je d'avoir pu croire un peu en nous. Mais pour le reste! Regarde-la, mon ange, admire-la dans ses œuvres quand brillent de tous leurs feux les éclats de sa perfidie!

Mes invités! Ah, la brûlure de cette mauvaise foi par laquelle au quotidien elle forge le monde au feu de sa propre vérité! Qui donc

a insisté pour que nous fêtions mon départ à la retraite, à qui dois-je l'initiative d'avoir convié une partie de mes collaborateurs? Elle aura décidément toujours tous les toupets, ne s'encombrera jamais d'une contradiction.

Mais elle ignore que nous consommons l'adieu, toi et moi. Je lui accorde donc l'insignifiante indulgence de ne pas lui répondre. Ses formes rebondissent au miroir de la salle à manger, zébrées par l'ombre des marches. Je la vois s'affairer à dresser la table, revenir à la cuisine y tourner quelque sauce, ajuster encore les coussins du canapé, des fois que l'un d'eux paraîtrait déplacé! Parvenu à la salle de bain, je me rase avec une lenteur cérémonielle, comme un dernier rite dévolu à ce monde du retranchement, de l'ablation, des coupes sombres. Le périple qui m'attend me donnera dès demain le cheveu long et la barbe au vent.

Les ampoules tamisées me font plus hâve que je ne suis, accrochant leurs reflets dans le maigre buisson de ma moustache de trois jours. Concession faite à mon statut de jeune retraité, Isa s'est gardée de trouver à redire sur l'air négligé qui est le mien depuis bientôt une semaine.

Elle a au moins eu l'intelligence de m'autoriser l'abandon au plaisir du laisser-aller au terme d'une carrière tirée à quatre épingles; sous condition que cela ne dure guère, il va de soi.

Mes traits se sont creusés depuis deux ans, et j'ai beau tâcher de les remplir à mesure qu'ils se vident, rien n'y fait. Manger comme quatre, ou, plus absurde, recourir secrètement aux anti-rides, je n'ai su en aucune manière freiner le soc du mal qui me laboure, ni en cela stopper ma fulgurante émaciation. Ce foutu crabe m'a bouffé de l'intérieur. À tant jouer des pinces avec mes tripes, il a eu raison de mes rondeurs bien assises et a fini par saper toutes mes réserves. Il m'a contraint à prendre ma retraite avec plus d'un an et demi d'avance.

— Ce sera beaucoup mieux pour te soigner, m'a inlassablement répété Isa, tu pourras te consacrer pleinement à ta rémission.

Cela aussi est désormais sa chose : cette sombre affection qui m'engloutit et ne cesse de m'affaiblir devient son sujet de conversation favori. Pas une soirée entre amis, pas un échange chez l'épicière ou la coiffeuse qui ne la conduisent

immédiatement à évoquer ma tumeur. C'est aujourd'hui un peu son bébé, cet embryon mortifère nourri dans mon sein. Tout y passe : le protocole envisagé par le staff médical, la durée du traitement chimique, la fréquence à laquelle il faudra que je m'y soumette.

Non, Isa, non, tu ne me voleras pas ma défaite. Il ne doit rien au hasard, ce corps noir et silencieux qui œuvre dans mes profondeurs, il n'est pas un malencontreux incident de parcours, comme tu te plais tant à le répéter. Cet abject pourrissement, c'est l'exact miroir de ma vie, le fruit de ce renoncement trop longtemps enfoui qui aujourd'hui me révèle au grand jour. De mon existence vouée à l'oubli, voici l'heure de vérité. Je m'en réserve seul l'accès à la longue nuit. Loin des autres, je veux me dissoudre, étranger à toute compassion doloriste et à toute inutile commisération. Les bras nus du pays d'en haut me suffiront, sa désolation sans doute devenue lunaire tissera sur mes os son linceul d'éternité.

Pauvre Isa, toi qui espérais que je me battrais avec panache contre la maladie en la niant aveuglément afin de pouvoir t'enorgueillir d'être ma raison de souhaiter vivre encore !

Vivre pour toi, l'ai-je jamais désiré? Ni même pour ces enfants qui sont les miens. De toute ta misérable jalousie, tu me les as soustraits jour après jour, prête à mordre avec cette hargne pathologique de la louve qui sort les crocs dès qu'elle sait ses flancs fécondés. Je peux bien te l'avouer à présent, mon âme solitaire s'est toujours trouvée bien aise de te voir couvrir ainsi ta portée. Tu m'as de la sorte dédouané de tout épanchement paternel superflu. Pour Sandra et Victor je fus, je crois, un honnête aiguilleur, soucieux de les accompagner sur leurs rails respectifs. J'ai soutenu du mieux possible leurs attentes, ouvrant, à lui, la voie de l'électromécanique de demain – gageons que d'ici là sa flemme récurrente le précipitera à nouveau sur les routes de quelque Katmandou à la mode – et permettant, à elle, de s'établir dans l'élevage des chevaux, de s'adonner à des dressages savamment mûris.

Intelligence synthétique pour lui, cependant dénuée du moindre intérêt pour ce qui fait l'être en ses racines, c'est-à-dire sa culture, ses croyances, son histoire. Nature instinctivement

douée pour elle, mais aux talents désormais abolis par une vénalité crasse, tant son approche de l'équitation est davantage mue par l'appât des trophées que par sa complicité avec l'animal. Que puis-je opposer à ce sinistre constat? Il me paraît bien tard, à dire vrai. Comment expliquer à cet escogriffe chevelu qu'à simplement fermer les yeux, je sens contre moi sa peau d'enfant comme si c'était hier, comme si c'était maintenant, que dire à cette sportive nimbée de relents d'écurie qui ne sonnerait comme une nostalgie déplacée?

Telle une énorme lampe-tempête, notre maison de verre renvoie à l'infini la valse bondissante des bougies allumées, toute parée en ses étages de lumignons et de candélabres. Ainsi l'ai-je imaginée cette demeure, de transparence et de lumière; ce n'est pas pur hasard si en son temps j'ai instruit l'architecte de mes illuminations navales, le sommant de la concevoir mi-phare mi-bateau. Puissante étrave, son aile gauche semble fendre la vague immense du jardin en pente, tandis qu'en son flanc ouest, ses niveaux se superposent tels des pontons sur lesquels

s'ouvrent quantité de hublots qui donnent aux chambres des allures de cabines. Quelle audace océanique m'a-t-il fallu pour faire sortir de terre pareil caprice de verre et d'acier au temps de son édification ! Le village en a jasé des mois durant. J'entends toujours les hauts cris des badauds incrédules quand, au terme d'un chantier qui tint de la prouesse technique, le bourg se vit affublé de cet amas géométrique que bien vite l'on nommerait le « Bateau ivre ». Cela, parce qu'aux soirs de grand vent, lorsque les genêts de la colline s'agitaient d'un dodelinement fou, l'édifice donnait l'illusion de se soulever et chalouper sous l'effet de leur houle végétale.

C'était belle nouveauté, ma foi, car jamais en nos landes grises et un peu rases on avait osé le pari de la transparence. De médiévale tradition, les manoirs et longères d'ici ont le dos voûté et la vue basse : leurs toitures les caparaçonnent jusqu'à hauteur d'homme – il faut certaines fois se baisser pour ne point heurter du front les avant-toits – et leurs fenestrons aux allures de meurtrières condamnent leurs occupants à laisser souvent les lampes allumées

toute la journée. C'est dire si ma folie de lumière en a cloué plus d'un! Et Isa de parader dans sa tour de cristal, à peine dissimulée par de simples voilages, jetant sur le village son regard de châtelaine, ostensiblement appuyée contre une baie vitrée, une tasse de thé à la main! Dès le début, elle s'est attribué l'esprit de cette création, comme une reconnaissance naturellement dévolue à sa lignée de notables, une manière flamboyante d'afficher ses origines.

Mirage de la transparence. Sans doute se niche-t-elle là, la raison première de ce palais des glaces version locale. Illusionniste par aveuglement, j'ai cherché, je crois, à ériger tout autour de moi un écran de lumière afin de cacher dans le grand jour la sombre nuit qui m'habitait. Avancer masqué : cette idée, inconsciemment, devait poindre dans mon projet, me poussant à grimer jusque dans les plans de la maison mes envies de dérobade, avec le verre pour complice, pour qu'il me renvoyât, tout au long de couloirs imaginaires et sans fin, le reflet mille fois reproduit de cet autre que j'aurais voulu être. Noyer de clarté l'opacité de

ce cœur qui battait encore en moi, c'était l'enjeu d'une tricherie devenue permanente dans laquelle je me cloîtrais et sur laquelle jamais plus la vie n'ouvrirait ses lourdes portes.

§

Trente ans plus tôt, dès mon retour parmi les vivants, mon existence fut une lente mise au tombeau, l'interminable fermeture d'un sarcophage.

C'est de façon tout à fait fortuite, dans les allées d'un grand marché situé à deux cents kilomètres d'ici, qu'à l'époque un voisin m'avait ramené vers mon passé. M'ayant reconnu parmi les badauds malgré mes trois ans d'absence et mon air de clochard, il s'était rendu compte sur-le-champ que je n'avais plus toute ma tête.

— Aurélien, mais d'où sors-tu ?

Sans conviction aucune, mes yeux s'étaient arrêtés sur son visage, mais une légère moue avait paru trahir en moi une amorce de réveil, comme la remontée d'une bulle qui peine à regagner la surface. Je m'étais ensuite détourné

ostensiblement pour bien lui signifier son erreur. C'est du moins ce qu'il précisera un peu plus tard aux policiers quand, ayant mesuré l'incongruité de ma réapparition, il s'était décidé à prévenir le commissariat, sous l'effet d'un élan charitable que lui soufflait mon air mal en point.

— Notre village est sans nouvelles de lui depuis trop longtemps, avait-il ajouté, et c'est ainsi que deux uniformes me cueillirent dans un bar l'heure d'après.

L'enquête avait été prestement bâclée : oui, le vagabond que j'étais répondait bien à l'identité de Aurélien, vingt-quatre ans, parti sans donner d'adresse voici trois étés, et reconnu comme traînant dans les ruelles de la petite ville depuis deux semaines environ sans qu'aucun témoin n'ait su dire où je dormais ni d'où je sortais. Me nourrissant d'aumônes et de rapines, j'en avais inquiété plus d'un sans toutefois avoir occasionné le moindre signalement. Un pêcheur avait cru se rappeler qu'il m'avait vu débarquer d'un cargo, une quinzaine plus tôt,

mais son alcoolisme notoire n'octroyant qu'un mince crédit à la qualité de sa déclaration, on l'avait laissé dans le flou de ses souvenirs, sans creuser davantage. Qu'importait après tout qu'il eût raison ou non. Un naufragé de la vie retrouvait la surface après que les profondeurs de l'abîme l'eussent déshabillé de sa mémoire, voilà qui ne méritait pas grand cas. J'étais parti de mon plein gré, l'enquête le démontrerait.

Authentification faite, les gendarmes m'avaient ramené chez moi. Au village, mon amnésie et mon mutisme furent la curiosité locale une semaine durant, puis le silence retomba peu à peu, comme toujours il le fait dans le calme endormissement de la province. L'existence reprit son cours, moi mes études, et Isa devint Madame l'année qui suivit ma nomination à l'Institut de Géographie. La femme jadis bafouée retrouva par ce mariage un peu de son honneur.

Ses parents n'avaient jamais rien su de ce qui s'était passé la nuit de mon départ, et sans doute l'attribution qui m'avait été faite d'une

chaire à la Faculté eût-elle contribué à adoucir leur opposition à une union roturière, s'ils n'étaient tous deux déjà décédés au jour de la cérémonie.

Ainsi fut-elle tout au long des ans, Isa. Docile, casanière, peu curieuse de ce qu'elle ne parvenait à maîtriser. Pas une fois elle ne s'interrogea sur ce que cachait ma parenthèse amnésique. Soucieuse de n'en pas déranger le couvercle, qui dans son esprit se ferait un peu plus lourd chaque année, elle mit un point d'honneur à ne jamais s'enquérir de ce que recouvrait le mystère de ma disparition. Aucune allusion, si minime fût-elle, pas une seule fois le piège d'une question déplacée, fût-elle anodine en apparence mais savamment orientée, afin de vérifier la véracité de mon absence de souvenirs.

Ce qui m'était advenu tout ce temps? Silence...

Or, le blanc qui altérait un pan de ma mémoire ne concernait que l'épisode de mon retour, rien de plus. Certes oui, je n'ai pas la moindre réminiscence du périple qui me ramena parmi

les miens, j'en atteste. J'ignore tout de ce qui suivit le drame, jusqu'à cet instant où les policiers m'interpellèrent. Mais du pays d'en haut, j'ai encore à cette minute toute la lumière dans les yeux, dans les narines ses parfums comme jamais. Il est en moi, intact, vibrant, bruissante caresse d'eau et de verdure qui me fait vivre depuis le jour de sa découverte aujourd'hui comme hier, hier comme il y a quarante ans, alors que personne ici, personne, n'en a su quoi que ce soit.

— Ah! te voilà enfin...

La voix d'Isa meurt parmi ses semblables, les conversations refluent telle une marée descendante entre les écueils des silences gênés. Tous les yeux vers moi convergent comme autant de béquilles que l'on chercherait à me tendre, regards effrayés qui se voudraient indispensables à ma station debout. Une vraie forêt de compassion à laquelle me retenir! Je fends de sourires convenus le groupe des convives, les accompagne du bout des lèvres pour trinquer à ma mise au rebut. Mon cou de

poulet s'écorche aux raideurs de ce col devenu beaucoup trop large pour moi, mes bras flottent dans leurs manches et tremblent tout seuls, telle une marionnette démantibulée. Qu'il doit donc faire de moi un clown, ce nœud papillon dont j'ai l'impression de sentir les ailes d'une oreille à l'autre ! Ne manque plus que le nez rouge.

Je serre des mains molles, renâcle à de trop vives accolades qui risqueraient de me faire vaciller, reçois bons mots et compliments. Le doyen de l'Institut s'est excusé par *bristol* interposé, son état de santé lui impose le plus grand repos. Me voici donc juste derrière lui sur l'échelle des recommandations médicales, à ce détail près que je suis de quinze ans son cadet. Mes principaux collaborateurs sont de la fête, coupe de champagne et petits fours à la main, riant déjà de m'imaginer au bord de la rivière étrennant mon tout nouveau nécessaire de pêche. L'un d'eux, Gaétan, n'est pas le dernier à s'en amuser, mais je devine une autre raison à sa bonne humeur, comme le fait d'avoir à poser ses pas dans les miens de façon anticipée, ma chaire lui étant acquise

avec presque deux années d'avance sur le calendrier prévu. Aux anges, le Gaétan, le regard ailleurs, se voyant déjà esquisser un pas de deux sur les parquets vernis de la Faculté, dansant dans les couloirs déserts sa joie d'y avoir trouvé le tremplin de son avancement.

Parmi les plateaux d'amuse-gueules qui circulent en des girations de derviche, Isa s'aide d'une petite cuillère pour que tinte le cristal de sa flûte. Quand la meute devient murmurante, elle s'éclaircit la voix :

— Merci à tous d'être venus, Aurélien et moi apprécions infiniment votre présence. Vous connaissez comme moi les raisons qui l'ont poussé à devancer l'appel – son état général parle en ses lieux et place – et il nous a paru beaucoup plus judicieux qu'il se consacre pleinement à sa rémission, sans autre tâche que celle-là. C'est donc ici, à la maison, bien entouré, qu'il sera le plus à même de venir à bout de ce combat, et je...

La fin de sa phrase se perd pour moi dans un brouillard où je ne perçois plus que des sons épars, tout accaparé que je suis par un détail

auquel pour le moins je ne m'attendais pas. Le visage de Dadjeenah, en effet, s'est allumé un bref instant d'un petit rictus moqueur qui ne m'a pas échappé, et je m'assure d'un regard circulaire avoir été le seul à le capter. Elle fixe à présent le bout de ses chaussures, étrangère aux platitudes d'Isa, puis relève lentement sur moi ses yeux immenses, surprise une seconde de constater que je l'observe, désarmant d'un sourire en coin toute l'hypocrisie de la scène. Oui, Dadjeenah a bien esquissé une mimique qui voulait dire « Cause toujours, ma belle, tu ne vas pas être déçue. » Cela me dispense d'écouter tout le reste.

Dadjeenah...

Ma secrétaire depuis bientôt vingt ans.

Que devine-t-elle de moi qu'Isa ne saurait, quelle féminine intuition l'a-t-elle amenée, sous forme d'une moue, à douter des certitudes de ma femme? De poussées de coude en mots gentils, je me fais un devoir de la happer hors du cercle, jusqu'à me retrouver presque seul avec elle dans un coin afin d'en avoir le cœur net. Son patchouli réveille en moi des terres

inconnues, relance une fois encore cette question qui régulièrement m'est revenue, au fil des ans : qui es-tu, Dadjeenah, petit bout de femme brûlante comme un soleil, d'où sors-tu, divinité indienne toute en grâce et en délié, princesse du Rajasthan que je croirais volontiers descendue des bas-reliefs d'un temple? J'ignore tout de toi, si ce n'est que tu es arrivée dans notre pays à l'âge de onze ans afin d'y poursuivre ta scolarité. Mais avant cela, quel était ton quotidien? Tu es trop fière pour avoir vécu une enfance rose, trop lointaine pour qu'il n'y ait pas dans ton sang la lave d'une vie ardente qui dès ton plus jeune âge t'aurait donné à éprouver l'abominable comme le sublime. Tes yeux sont noirs, Dadjeenah, rieurs mais noirs ô combien, au point que jamais je n'ai su y distinguer l'iris de la pupille, noirs comme ces météorites qui concentrent en elles la nuit des immensités stellaires, après que les aient consumées en grande partie les flammes d'une brûlante entrée dans l'atmosphère.

Je me trompe peut-être sur ton compte, mais dès le jour de notre rencontre, je t'ai imaginée fillette en sari mordoré, l'aile du nez percée

d'un anneau d'argent, marchant dans le petit matin le long d'une piste d'ocre rouge sous le balancement calme de grands cocotiers, non loin d'une rizière. Je t'ai vue te rafraîchir à l'eau des bassins, puis aller brûler de l'encens au temple alors que parvenait jusqu'à tes narines l'âcre relent des bûchers purifiant une ultime fois les morts de la nuit. Je t'ai vue encore, impassible dans un nuage de poussière, contempler le carnage de ce camion qui a raté un virage et déversé sur la pierraille sa cargaison de journaliers jusque-là entassés sur le plateau arrière. Tu passas ton chemin parmi les chairs broyées et les cris atroces, tandis que les premiers cornacs du voisinage arrivaient sur leurs éléphants pour retourner l'épave et voir s'il n'y avait pas dessous quelque survivant.

Impassible, oui, telle tu étais.

L'existence est brève, et son école n'attend pas. Depuis toujours, Dadjeehah, je t'ai sue d'une terre où vie et mort sont siamoises, où enfant tu as appris très tôt, sans fard, que demain importait peu. Ma conviction est intime, même si tout cela tu ne l'as jamais évoqué.

— Pourquoi avez-vous souri pendant que mon épouse parlait ?

Ma question se veut délicate, sans heurt, presque à voix basse. Dadjeenah est confuse.

— Je... je ne sais pas vraiment. Disons que j'avais du mal à croire ce qu'elle soulignait.

— Pourquoi ça ?

— Parce que tout ceci ne vous ressemble pas. Je n'arrive pas à vous imaginer cloîtré, attendant que les effets de la médecine vous débarrassent de cette saleté. Ce n'est pas vraiment votre style...

— Ah bon ? Et ce serait quoi mon style, selon vous ?

— Je n'en sais rien, à vrai dire. Simplement, je pense que votre place n'est pas ici. Ne me demandez pas ce qui me pousse à dire ça, c'est une impression que j'ai toujours eue, quelque chose de vague et de confus. Le sentiment qu'une partie de vous vivait dans un autre temps, un autre espace...

Elle éclate de rire, comme pour s'excuser, ou pour dissiper le trouble que cette remarque introspective pourrait éveiller en moi. Elle me

laisse sans voix, la petite! Quelques mots à peine, et toute sa perspicacité fleurit telle une évidence. De son passé sans concession, elle s'est forgé une intuition à nulle autre pareille, perçant à jour les êtres au plus profond de leur fibre. Elle sent bien que pour rien au monde je ne finirai dans une chambre d'hôpital, boxeur terrassé sur le ring d'un lit-cage, renvoyé dans ces cordes de la maladie que seraient les tubulures transparentes de toutes mes intubations. Mon dernier pays n'aura pas le relief usé de vieilles montagnes que dessineraient mon rythme cardiaque et mon encéphalogramme sur un écran de contrôle. Point d'arène aseptisée pour mon ultime combat; m'attendent quelque part les déferlantes du large dans lesquelles roulent les dauphins, les rivages d'un désert où se sont écrites les plus belles pages de ma vie, un mirage de verdure aujourd'hui disparu qui fit germer mes vraies racines.

Je ne peux m'empêcher de répondre à Dadjeehah de façon elliptique :

— Merci infiniment pour votre franchise, dans quelques heures vous aurez raison.

Le port

Pale après pale, le vieux ventilateur colonial sabre l'air dans la touffeur âcre de la chambre. Il mêle par tranches successives les pestilences des murs moisissés aux relents de marée qui montent du port. Piqué de purulences noires, le papier peint fait figure de champignonnière sur des pans entiers. Le matelas, quant à lui, pue quelques décennies de sueur rance et d'humeurs innommables. Je suis le seul régulier, ou presque, dans cette pension-bar-essence où je loge depuis mon arrivée. Le reste de la clientèle, c'est tapin et compagnie. Les portes claquent jour et nuit : certains ont le rut tapageur, d'autres gueulent leur mécontentement d'une passe trop brève.

Je m'appelle Aurélien. Vingt et un ans. Étudiant. Troisième année de géographie.

Débarqué ici au terme d'un long voyage chaotique, je souffre à cette heure sous les assauts d'une invraisemblable chaleur.

Je me traîne aux lattes des persiennes. Chaudes comme le grill d'une rôtissoire, elles grésillent au souffle de midi. Je sens leur brûlure sur mon visage tandis que, caché par elles, j'observe au travers de la claire-voie le manège de la rue. Vaincu après quelques minutes, rejeté par les langues de feu qui lèchent les interstices, je m'enfonce dans les recoins nauséabonds de la pièce.

J'y mijote depuis dimanche. Sortir m'est impossible : le ciel, chauffé à blanc, n'est plus qu'un immense creuset d'où coule, jusqu'au profond des arrière-cours, un métal en fusion. Tout, à cette heure, est infinie langueur : nappés par cette nuée ardente, les passants n'ont pas même l'idée de vouloir fuir cette nouvelle Pompéi. Nu sur le lit, baignant dans les moiteurs du drap avec lequel je m'éponge, j'attends que retombe la vague brûlante. Plus tard – peut-être au sortir du jour – je me secouerais de cette

torpeur pour tenter vaille que vaille d'aller manger un peu. Mais pour le moment, j'essaie de noyer dans ma somnolence les mauvais rêves qui me travaillent, faute d'un vrai repos.

Pourquoi nos disparus viennent-ils nous visiter, la nuit, se glisser dans nos draps, s'enrouler dans nos songes, s'y mêler, s'y confondre, visages et voix, dans une plainte diffuse que nous ne parvenons pas à faire taire et qui, dès le réveil jusqu'au coucher du soleil, emplira notre cœur comme une supplique que nous ne saurons déchiffrer? De quelle contrée perdue s'en viennent-ils nous susurrer la complainte, si ce n'est de ce pays de l'enfance que nous avons soigneusement déserté et vers lequel ils tentent de nous baliser le chemin du retour? Sans doute viennent-ils nous voir en pleine lumière, aussi, mais trouvant porte close, ils attendent patiemment que nous entrouvrions, au milieu de nos rêves, l'huis de nos âmes. Ils s'y glissent alors en silence, visitent de la cave au grenier la grande maison de nos souvenirs, réajustent parfois l'un d'eux telle une assiette dans un vaisselier.

Maman est venue, avant l'aube, comme à chaque fois les bras ouverts sous l'immense marronnier de la cour d'école, comme à chaque fois évanouie à l'instant où je lui sautais au cou. Mais dans ce rêve-ci, je l'ai vue la seconde d'après s'éloigner en longeant la grille, puis monter dans la décapotable avec un rire si clair qu'il carillonnait encore à mon oreille d'enfant quand elle disparut derrière l'angle de la rue. Elle s'était entre-temps retournée, tout auréolée par la soie de son foulard où s'accrochait le soleil, rayonnante, mais avec déjà le visage gris de la mort.

Ce fut ensuite ce vieux sculpteur déambulant entre ses bronzes, chez qui, un après-midi de décembre, jadis, à simplement observer le jeu de ses mains dans la glaise, j'avais appris l'ineffable au travers de la matière, l'abandon de tout un être sous une paupière mi-close, le don de la vie dans une paume offerte, toutes choses volées quotidiennement à la brièveté de l'instant, mais que l'artiste avait su transcrire dans son éternité.

Ce fut Kathleen enfin, cette fille d'un été, celui de mes seize ans, laiteuse et un peu rousse, adolescente nordique venue au pair chez notre médecin de campagne. Kathleen, embarrassée par une féminité trop vite éclosée dont elle ne savait que faire, amoureuse transie autant que moi, qui cachait opportunément sa timidité derrière la barrière de la langue. Kathleen dans les bras de qui j'ai passé le plus clair du mois d'août cette année-là, sans rien dire, à respirer l'ondoiement de ses longs cheveux, à y chercher, comme en un jeune blé, l'or de la terre.

Kathleen n'est pas morte, mais c'est pour moi tout comme. Elle achèvera d'ici deux ans ses études de droit, dans son pays, et sûrement qu'on la mariera bientôt à un futur bâtonnier très en vue. C'est le docteur qui me l'a appris voici peu, lui qui de loin en loin reçoit d'elle encore quelques nouvelles.

Dans les brumes du songe, Kathleen et Isa se sont superposées cette nuit, l'une masquant l'autre, puis l'inverse, elles se sont mêlées jusqu'à se confondre, le visage d'Isa triomphant à la fin de cette osmose et me suppliant à travers ses larmes de lui rendre dette de mon ignominie.

Mais comment aurais-je pu la rembourser de son enfance, de notre enfance, pour l'avoir fait devenir femme après avoir enfoncé la porte de son corps, le soir de mon départ ?

Vous quatre, qu'êtes-vous venus me dire dans cette chambre moisie que je ne saurais déjà, vers quelle raison avez-vous tenté de me ramener, ou, au contraire, de quel fol accomplissement votre remontée se voulait-elle l'instigatrice ?

L'aurore m'a laissé dans un abattement poisseux et délétère d'où émergeait bien sûr la fierté bravache d'avoir suivi mon idée, toute vaine qu'elle fût, mais aussi et surtout l'amère impuissance d'avoir commis l'irréparable juste avant ma fuite. De mes actes d'adulte ne reste au mur de ma honte, accrochée comme un piètre trophée, que la virginité d'Isa.

Femme d'un seul homme...

Sur les quais, quelques voix. Des rires également.

Je colle à nouveau ma sueur aux persiennes : sous un thonier en cale d'entretien déjeune un groupe de femmes, certaines en pleine lumière.

Si jeunes, pour la plupart. Souriantes et court-vêtues. Les filles du port. Elles se restaurent.

Après une matinée de plus à contenir dans leur bas-ventre les éclaboussures des matelots, voilà qu'à présent les putes de la rade sèchent au soleil. Quotidiennement, c'est la Terre entière qui en quelques secousses s'agite entre leurs cuisses, des p'tits gars de la Marchande nés à Manille ou à Hambourg, jusqu'aux officiers des trois-mâts-écoles sud-américains portant haut les galons d'apparat de Valparaiso.

Du large, parfois, un vent plus chaud encore s'en vient soulever la frange des cocotiers, arrachant des cris rauques aux oiseaux de mer. Il terrasse au passage les ultimes volontaires, puis repart mourir dans les mâtures des boutres aux voiles affalées.

La criée s'est tue; seul un pêcheur attardé rassemble ses derniers cageots. Derrière ses remparts, la cité recluse suspend son souffle, aspire à un peu d'air, attend comme une délivrance que faiblisse la fournaise. Il n'y a guère que les palmiers de la plage hors les murs qui s'agitent un peu dans la brise.

Quatre jours bientôt que je suis là, après trois semaines d'un voyage éprouvant. Quatre jours hors la vie, à chercher quelque repos avant de repartir pour ma dernière étape.

Et mon esprit de s'enrouler heure après heure dans les volutes du ventilateur, à se demander si cette quête que je mène depuis des mois valait vraiment que je m'échoue dans ce trou. Je mesurerai d'ici peu le bien-fondé ou non de mon coup de tête, et, qui sait, la distance entre rêve et réalité. Car en ce genre d'équipée, rien n'advient comme dans les songes. Telle mon arrivée...

Ce fut d'abord un liseré ocre et pâle tremblant dans la chaleur, une lame rousse ouvrant la ligne d'horizon. Puis, en trois ou quatre minutes à peine, à mesure que le bateau l'approchait, la côte rendit le ciel et l'eau à leur nature respective, renvoyant l'un à ses hauteurs et l'autre à ses abîmes. La côte... une vaste nappe de sable tirée un peu plus à chaque instant sur l'immense table de l'océan. Elle gagna peu à peu en épaisseur, jusqu'à laisser apparaître droit devant la tache blanche de la ville. On aperçut

ensuite les créneaux de ses murs imposants, puis la gueule sombre de ses très vieux canons, avant qu'enfin elle livrât ses clochers et ses toitures de tuiles vernissées.

Des goélands criards glissaient au ras des remous, s'abattaient dans l'écume mousseuse de notre sillage. Ils devaient espérer quelques poissons échappés d'un hypothétique filet dans l'ignorance que tout navire n'est pas chalutier.

Ma poitrine cognait sourdement.

La fine brume de mer s'ouvrit par lambeaux et je vis mon rêve, ou ce qu'il était encore en cet instant, se dessiner sur la ligne des rochers. De ce mirage ne me resterait que désillusion dès que j'aurais mis pied à terre, mais je m'abandonnai pour l'heure à la joie de ma découverte.

Le rafiot toucha le quai. Sa carcasse rouillée gémit d'un dernier craquement, l'entêtante vibration des machines mourut avec lui. Cette agonie du moment s'acheva par la lugubre voix de gorge métallique de la sirène. La cité sut ainsi que son garde-manger bimensuel venait

une nouvelle fois d'accoster. Elle vivait en permanence sous perfusion, coincée dos à la mer, cette petite ville d'un autre âge. Le capitaine m'avait expliqué en entrant dans le port que l'Administration centrale mettait un point d'honneur à sa survie. Un jour sûrement, la Capitale nourrirait de grands projets dans la très aride Province du Nord. Des minerais en quantité... Absorbé par sa manœuvre, il avait suspendu sa phrase et je n'en sus pas plus.

J'étais à peine rendu au bas de la passerelle, que la cité fut touchée par un tremblement de terre. Sous mes pieds, le quai s'agita tout du long d'une force remuant ses entrailles. Je m'apprêtais à le voir s'ouvrir, mais il ne se passa rien. Aucune façade ne se lézarda ni ne s'effondra dans un nuage de poussière. J'ignorais encore qu'au terme d'un tel périple marin, il fallait plusieurs heures à terre avant que ne s'estompe le tangage des sens.

J'étanchai au premier bar une trop longue soif de bière. Je n'avais connu sur le bateau, trois semaines durant, qu'un jus de mauvaise

perce, qu'une eau de houblon tiède et éventée. J'avais donc hâte d'honorer, si loin de ma patrie, notre boisson nationale. Les vapeurs éthyliques achevant de contrecarrer mon roulis, je retrouvai tout mon aplomb à la quatrième pinte et parvins à me mettre en quête d'une chambre.

Autour du marché central, le cœur de la cité n'engageait guère à la découverte. Quelques poignées de ruelles enchevêtrées, pas davantage, qu'empestaient des relents de cloaque, avec des arrière-cours où séchaient des lessives dans la puanteur de poubelles. Après avoir trop longtemps tenu l'apnée, je finis par respirer bouche ouverte.

Ici, des chats hirsutes disputaient aux mouettes bagarreuses quelques cageots éventrés d'où suintaient arêtes et peaux de harengs. Là, un dogue à trois pattes chassait de tous ses crocs une meute de bâtards lui refusant une carcasse. Il dut se rabattre sur des restes équarris échappés d'un seau, à l'arrière de quelque lugubre cantine.

Au pas des portes, dans la fumée des braseros sur lesquels grillaient des sardines, des eaux de vaisselle coulaient à même les caniveaux – je

me contentai de ne supposer que celles-là – et servaient aux enfants à organiser des régates de bâtonnets.

Entre quais et quartiers des échoppes, la place de l'Indépendance. Des bistrots y avaient déployé leurs terrasses tout autour du monument aux morts : chaises cossues pour la Taverne du Port, tabourets métalliques cabossés pour le troquet des marins. Cela, sous l'œil sombre des héros de bronze tout en gloire, drapeau à la main, qui gardaient la liste de tous ceux tombés pour la patrie.

Aux tables bancales, des hommes lançaient en vociférant les dés de quelque jeu d'ici, invectivant le sort, comme si leurs lendemains allaient dépendre de ces cubes émoussés, au sortir de leur roulade. Universelle transcendance que la foi en un hasard bienveillant ! Leurs diatribes fusaient dans les épaisses volutes des narguilés et je sus bien vite que les tripots d'ici avaient vocation de fumeries.

Les femmes, elles, se répandaient en palabres sous la grande halle du marché, s'inquiétant des diarrhées du petit dernier entre deux palpations

de pastèques, ou chassant du cabas un bataillon de mouches. Par grappes de six ou huit – sans doute regroupées par quartiers – elles déambulaient d'épices en légumes, et leur houle jacasseuse débordait par endroits jusque sur la chaussée.

Ayant trouvé une auberge, j'y posai mon sac et revins vers le port.

Avec son arceau de granit monumental, la porte nord m'attira d'emblée, pour m'être familière entre toutes. Je la connaissais bien sans l'avoir jamais vue. Symbole incontournable de ce lieu, je me remémorai sa description dans les pages de nombreux auteurs ou la longue déclinaison des tableaux qui la représentaient.

Je sais de grands poètes de mon pays venus chercher ici des visions nouvelles. Elles leur ont permis de réinventer de fond en comble leurs alexandrins, ceux-là mêmes qu'un excès de classicisme avait rendus moribonds. Car il faut bien reconnaître qu'à l'époque, nos anthologies se mourraient de vaines redites et d'inspiration exsangue.

À peine eurent-ils découvert cet océan dunaire que nos auteurs fameux en conçurent de mirifiques épopées. Cela suintait l'exotisme surfait et les anecdotes imaginaires, mais rien ne les empêcha d'en abreuver tout un peuple de lecteurs avides d'un Levant fabuleux.

Naissance d'une inspiration? Certes, mais elle-même devenue en peu de temps d'un classicisme incontournable.

Combien de strophes flamboyantes leur permit-elle de trousser? Combien de leurs vers fit-elle passer à la postérité en manière d'étendards d'un renouveau qui ne tarderait pas à enflammer les amateurs de fresques homériques? Ces odysées nouvelles ont nourri d'un élan inespéré la chair même de notre littérature dans l'autre siècle.

Ainsi en fut-il également pour la peinture.

Je sais des chevalets renommés jadis posés sur ces remparts. La main de leur maître recueillit en son creux l'or de cette lumière. Nombre de musées, jusqu'en nos lointaines provinces, exposent encore les tableaux illustrant ce désert à la manière de turqueries. Ils sont légion,

nos pinceaux célèbres, à avoir ramené parmi nos landes chagrines, dans nos forêts tombales, le souffle des mirages à la longue chaloupée de caravanes. Mais je sais à présent que ces aventuriers de la couleur rendirent moins un témoignage sur des peuplades inconnues qu'une vision déformée cristallisant leurs propres chimères. Je les soupçonne d'avoir trempé davantage leurs soies dans la myrrhe et l'encens de quelques réminiscences bibliques que dans l'abrupte réalité de rares nomades luttant pour leur survie.

Aujourd'hui pas plus qu'hier, il n'y a ici de cavaliers vêtus de pourpre et d'or, de filles des sables aux larges yeux de chat derrière leur voile. Mais il fallait bien pourvoir les collectionneurs ou le lectorat, et qu'importait alors le mortel ennui de ces immensités, tant que l'on pouvait abuser son lointain public avec le faste des songes ?

Dans ce néant de dunes qui meurt au littoral, point d'opulents caravansérails où s'échangeraient épices et draperies chamarrées, point de sabres sertis de lourdes pierreries au flanc de riches seigneurs.

Non, derrière ces remparts, des vagues, rien que des vagues. De roche fine, de toile ou d'eau, rien que des vagues.

Vagues sont les dunes, vagues encore les tentes nomades, vagues enfin la mer.

Être ici, c'est un voyage immobile, une mise à la voile sans avoir relevé l'ancre.

Partout l'horizon, et pourtant l'on tourne en rond.

L'on rêve d'aventures au désert, mais quelle piste suivre? Celle-ci, ou telle autre? Elles sont toutes si semblables! Alors on hésite, on se ravise, et l'on se dit que somme toute rien ne vaut l'ombre des hauts murs ou la quiétude de la plage nue. Paradoxe du choix, par trop de liberté, l'on finit barricadé.

Ce soir, comme hier, j'irai à la porte sud humer le vent tiède. J'ai remarqué qu'une fois passés les bivouacs nomades, il n'a plus d'effluves.

C'est curieux, une brise sans la moindre senteur. C'est dire sans doute s'il y a peu de vie au long des pistes, car bien souvent l'odorat nous parle du vivant. En un tel paysage,

les parfums sont signe de troupeaux, d'oasis, de feux de camp. J'irai m'imprégner à nouveau de ce qui m'attend : cette langue de sable un peu tassé qui tient lieu de repère et qui demain me conduira où je veux aller.

Car demain, une place m'est promise dans un camion. C'est l'aubergiste qui s'en est chargé. Après de houleuses palabres où j'ai cru saisir qu'il était question de gros billets, de responsabilité, et d'aventuriers que l'on ne revoyait jamais, il a fini par m'obtenir, auprès d'un chauffeur peu scrupuleux, une « place à l'arrière ». Je dois comprendre une place debout sur le plateau, façon sardine en boîte, parmi l'ambulant capharnaüm des marchandises, du bétail, des migrants de hasard qui, comme moi, vont on ne sait où.

Il connaît les méfaits de la déraison, le camionneur. Ses doutes n'en sont qu'exacerbés. Du coup, il a exigé que soit payable d'avance l'aller-retour, bien que la plupart du temps l'aller simple soit de rigueur. C'est qu'il en a vu des trompe-la-mort partis chercher fortune,

mais il pourrait garnir tout un cimetière de croix fantômes à bonnement égrener la liste de ceux que le désert n'a jamais rendus ! Et d'ajouter que malgré cela, ses frais sont à peine couverts et que ce procédé le dédouane de ressentir la moindre responsabilité si d'aventure son client ne revenait pas. On n'est jamais trop prévoyant, vous comprenez !

Demain soir, si tout va bien, je toucherai au but. Je saurai pourquoi un si long chemin.

Ce qui m'attend ? Yandarii, une cité qui se voudrait sans doute un peu forte. Je l'imagine toute de poussière et de vent, vaguement parcourue par quelques voies de latérite ; une de ces boursofflures de sable surgie on ne sait comment, improbable, peuplée à la diable par quelques poignées de miséreux. Deux douzaines de grandes familles, tout au plus, regroupées autour de la place centrale, cimentées par les ravages de nombreuses alliances consanguines. Bref, un bouge infâme. Tout juste huit ou dix étrangers annuels qui s'arrêtent là, sans doute, et sur lesquels on ne s'interroge guère tant qu'ils ne sont que de passage.

Cette bourgade est la dernière sur ma carte en prenant la piste de Nadarhan. On peut à peine lire son nom. Il est si discret, ce point, qu'on le croirait oublié au détour des immensités de sable. J'avoue que jamais il n'aurait retenu mon attention si un détail singulier ne m'avait sauté aux yeux.

Sur le papier, un petit trait part de Yandarii en direction du sud, mais bien vite son tracé s'évapore. D'autres, comme lui, prennent leur origine de divers villages disséminés et s'interrompent eux aussi, apparemment sans raison. Ils semblent esquisser de la sorte un pourtour, un vide, une tache sur ce plan. Il y a là comme un territoire inexploré, un de ces manques qu'un cartographe de jadis aurait pu nommer *Terra Incognita*. On dirait des rayons qui, par leurs parties absentes, délimiteraient la vacuité de leur centre.

Trois semaines d'un périple fou, des milliers de kilomètres parcourus, des montagnes franchies, un océan traversé, tout ça parce qu'au bout de cette piste, un fragment de ce désert n'est pas répertorié, et que du jour où mon

doigt s'est arrêté dessus, je n'ai eu de cesse de vouloir en découvrir la cause!

Imbécile! Des vides comme celui-là, il en existait bon nombre sur la multitude de cartes qui me passaient entre les mains, et j'aurais juré que si ces lieux n'étaient pas dénombrés, ils le devaient à leur manque total d'intérêt. J'imaginai chaque fois que le spécialiste de service avait eu toutes les bonnes raisons – à commencer par la fatigue et l'ennui – pour ne pas pousser plus loin son exploration. Pourquoi, dès lors, me sentir attiré par celui-ci?

Depuis ce Noël de mes huit ans qui posa au pied du sapin une mappemonde, je suis dévoré par les atlas, les roses des vents, les boussoles. Que de planisphères j'ai scrutés mon adolescence durant, que de planches j'ai décryptées jusqu'à l'usure dans l'atmosphère ouatée de la bibliothèque universitaire!

Des parchemins les plus datés aux relevés de topométrie les plus récents, j'ai épuisé tout ce que la planète compte de plateaux continentaux, de grands fonds telluriques, de fleuves mystérieux, de canyons, de sierras, de plaines

fertiles débouchant sur la mer. J'ai glissé mon regard sur des sommets infranchissables, me suis abîmé dans des jungles chaudes et grouillantes, ai fini ma course dans des chapelets d'îles aux noms effrayants.

Ainsi passèrent mes heures de jeunesse. À user les livres de géographie, j'ai détaillé chaque planche comme une étoffe précieuse, en suivant ses méandres, ses marbrures. Les effleurant du doigt, je fus souvent déçu de ne pas retrouver dans quelque rugosité du papier les volumes qu'il était censé représenter. À force d'entraînement, j'étais parvenu à rendre en trois dimensions une projection presque parfaite d'un relief, juste en interprétant dans l'espace les données topographiques d'un document.

Je dessinais ainsi avec le même soin les courbes molles d'une chaîne caucasienne ou les fractures vertigineuses des volcans du Pacifique. La croûte terrestre n'avait plus de secrets pour moi : j'en savais les douceurs, les étranges variétés, les monotonies et les eczémas.

Ni Magellan ni Vespucci n'ont voyagé plus que je ne le fis. Pas un marin, dis-je, n'a couru le monde plus que moi. Que moi qui ai tant jeté l'ancre dans le silence feutré des rayonnages de la Faculté!

Jusqu'au jour où j'ai calé sur cette carte de notre ancienne colonie. Pourquoi celle-là plus qu'une autre? J'avais envie de savoir, c'est tout. Sans doute parce qu'il m'est apparu soudain que représenter une région, la dessiner, la mesurer, définir ses contours, ses hameaux, croquer les voies qui la parcourent, c'est peut-être lui prêter une vie, si ténue fût-elle, c'est octroyer une identité à ses occupants, les reconnaître sans les connaître. Et l'ignorance dans laquelle le monde se tenait des habitants de l'endroit valait à mes yeux tous les bannissements.

Mes maîtres n'eurent cure de mon questionnement quand je leur demandai ce qui à leur avis justifiait ce blanc sur le document. Je poursuivis donc seul le chemin de mon obstination. Pouvais-je leur en vouloir de ne pas porter au premier rang de leurs préoccupations les lacunes cartographiques d'un ancien territoire conquis?

Me restait à appeler l'ambassade.

Au village, nous ne disposions du téléphone que depuis quatre ans et les demeures à en être équipées se comptaient encore. Mon père, bien sûr, fut l'un des premiers, commerce oblige. Il avait su déceler dans ce cornet à malices un outil de prospérité sans pareil pour le garagiste qu'il était.

Ayant mouliné deux fois sans succès, j'obtins, à la troisième, une jeune standardiste. Elle eut toutes les peines du monde à dénicher le numéro demandé. Puis, après qu'elle se fut passablement emmêlée dans ses câbles, elle me lâcha :

— Je vous mets en relation.

J'entendis un clac, plus rien pendant dix secondes, un second clac, et à nouveau la voix de la débutante :

— Désolée, Monsieur, pour un numéro en ville, il y a deux heures d'attente. Réessayez après seize heures.

Ce qui fut fait. J'obtins l'ambassade. Après quelques minutes passées à expliquer le but de mon appel, la secrétaire finit par lâcher :

— Quelle est votre question, précisément ?

— Précisément ? C'est simple : pourquoi, sur toutes les cartes de votre pays, des plus sommaires aux plus techniques, y a-t-il un périmètre qui n'est pas détaillé ? Il s'agit d'un territoire de la Province de Grande Baie, au sud du village de Yandarii. Ni sur l'inventaire des pistes, ni sur les relevés topographiques, encore moins sur les croquis géologiques, je ne trouve la moindre précision sur cette région qui s'étend de Yandarii à Meglesh et à Windona.

Moi qui n'en maîtrise pas un traître mot, je crus comprendre à cet instant que jamais de ma vie je n'avais si bien parlé chinois ! Le souffle de la secrétaire tremblait un peu, ne sachant que choisir de l'agacement ou du fou rire. Sans doute n'avait-elle jamais entendu nommer les bourgades que j'énumérais. Les arrière-provinces de sa patrie lui devaient être aussi étrangères que les fosses marines au large de ses côtes.

Abyssal fut son silence. Puis, contre toute attente, elle m'invita à patienter. Une idée, sûrement, venait de se libérer des grands fonds de son esprit et remontait à présent à la surface. Elle s'adressa à l'un de ses collègues :

— Dis-moi, toi qui as parcouru plus d'une fois les pistes de Grande Baie, il y a un type au téléphone qui veut savoir pourquoi il ne trouve pas de carte précise au sud de Yan... de Yanda... Yanda quelque chose.

Le blanc qui suivit fut tout aussi remarquable que celui figurant sur mon document. J'entendis au fin fond de la pièce le fonctionnaire s'étonner d'une telle demande, puis ajouter que ce genre de curiosité n'avait rien de bon en soi. Il se leva pour venir prendre le téléphone.

— Oui, Monsieur, c'est à quel sujet ?

Je reformulai ma question : pourquoi ce vide ?

— Écoutez, cela ne regarde personne. Certainement que d'autres parties du relevé sont inachevées, volontairement ou non, et il n'y a vraiment pas de quoi s'interroger là-dessus.

Il aurait pu dire : *cela n'intéresse personne.*

Mais non.

Cela ne regarde personne...

Bien plus : le ton sourd de sa voix. Je n'y avais décelé ni amusement ni désinvolture, tant s'en faut, et sa façon de détacher les mots me laissa encore après de longues minutes un arrière-goût de mise en garde.

J'étais piqué au vif. Je remerciai poliment mon interlocuteur et, tandis qu'il raccrochait, j'entendis au vol sa collègue s'étonner elle-même du sérieux avec lequel il m'avait éconduit. Simple hasard ou avais-je mis le doigt sur une bizarrerie dont il savait la cause ?

Il n'en fallut pas plus pour donner foi à mon entêtement. J'exposai alors ma requête en une longue lettre circonstanciée à l'Institut des Sciences Géologiques et Géographiques, section cartographie, bâtiment B, troisième étage – précisions fournies par ladite ambassade, après que j'eus rappelé sous un autre nom.

Cela va sans dire, je demeurais persuadé que si d'aventure elle parvenait à ses destinataires, au-delà des mers, ma demande resterait sans suite.

Contre toute attente, et parce que le propre d'un miracle est de faire croire en lui de temps à autre, je reçus une réponse un mois et demi plus tard.

Comme le timbre me parut extravagant ! Sans trop savoir pourquoi, j'eus le geste de respirer l'enveloppe. Au terme d'un si long périple,

n'eût-il pas été normal qu'elle contînt un parfum que je ne connaissais pas ?

La missive se voulait brève, administrative, décevante. Elle m'informait que les cartes les plus récentes dépendaient encore pour la plupart d'indications glanées du temps de l'Empire, et qu'en outre, depuis l'Indépendance, le gouvernement avait eu d'autres priorités que d'allouer des fonds aux arpenteurs de l'Institut.

Une nouvelle campagne de relevés était prévue dans les trois ans à venir, mais elle ne concernerait que certaines zones bien précises en fonction de leur intérêt stratégique. Le secteur de Yandarii serait sans doute de ceux-là. Point final. Veuillez agréer, Monsieur, etc.

Intérêt stratégique ?

En quoi cet îlot de virginité, sur le papier, cette non-région, ce vide laissé dans la conscience des hommes, pouvait-il avoir un quelconque intérêt ?

Je décidai sur-le-champ que pour moi, et moi seul en cet instant, il en avait un et donc, qu'aux vacances d'été, je m'en irais découvrir cette contrée du vide.

En route

De retour de sa nuit, la marée recouvre la vase du port, remonte le soleil dans sa traîne. Le timbre grêle du clocher donne le *la* aux filins battant les mâtures et ce tempo métallique à deux voix rythme le lever du jour. Sur l'horizon, l'arc de feu semble frémir à mesure qu'il accentue sa courbure. Puis, demi-cercle devenu, son or inonde l'entière surface des flots.

Fraîche est la brise, piquante l'aube. Elle m'oblige à relever un peu le fin jacquard jeté sur mes épaules.

Je mange tout en lenteur, n'ayant que peu de goût pour ces œufs brouillés où nagent de menues crevettes. La friture, de grand matin, n'est pas mon ordinaire et lorsqu'en sus la matrone

sort de sous un lit de gros sel une chiffonnade de poisson cru, je plonge le nez dans mon café au lait pour m'y souvenir des croissants de ma mère.

La bedaine velue du patron déboule dans la salle, puis sa tête mal réveillée. Il dresse une ou deux tables pour les rares pensionnaires qui ne vont pas tarder à descendre, disparaît un instant, revient attifé d'une chemise trouée et finalement se fait couler un petit noir. Il marmonne un ordre que sa femme n'entend pas ; elle attaque une conserve. Poursuivant l'œuvre de l'ouvre-boîte, elle fend la brèche de ses lèvres et dégage d'un immense sourire l'alignement mégalithique de ses dents où le temps a pillé un menhir sur deux.

— Alors, c'est le grand jour ? me lance-t-elle.

J'acquiesce timidement. J'ai réglé mon dû, mon sac est prêt.

Le camionneur devrait s'annoncer. « Sept heures c'est sept heures, avait-il dit à l'aubergiste, je ne klaxonne qu'une fois. Autant que le jeunot soit prévenu, je n'attends pas ! »

Parole tenue, on ne peut plus ponctuel !

Mais quelle n'est pas ma surprise de le trouver au volant d'un Maughwan en bon état, l'un de ces camions de mines aux roues hautes comme un homme, capable de transporter en une seule charge trente mètres cubes de terre ou de roche! Moi qui m'attendais à une bêtaillère hors d'âge, poussive même à vide et au freinage anecdotique!

Le mastodonte d'acier détonne franchement au milieu de la rue. Je n'ai pas connaissance du moindre besoin d'un tel engin à cinq cents kilomètres à la ronde. Hormis quelques traces de veines aurifères et d'affleurements sporadiques de nickel, je n'ai rien lu ces derniers mois qui fût état de richesses minières à proximité des côtes nord. À moins de découvertes récentes...

Me reviennent alors les propos du capitaine. Il semblerait que mes informations datent un peu.

Pour rustre qu'il soit, l'aubergiste m'adresse quand même un au revoir de circonstance. Sa grimace vaut tous les adieux aux condamnés.

— Encore un qu'on ne reverra pas.

Il le pense presque à voix haute et, le chuchotant à sa femme, cette dernière juge devoir

contenir cette sentence par l'un de ces énormes rires préhistoriques dont elle a le secret. Elle me tend en guise de viatique une besace dans laquelle elle a soigneusement disposé du poulet froid et des biscuits.

— Tiens, petit, tu en auras besoin.

Cœur de sucre pour un physique de Néandertal!

De son habitacle sévère comme une tourelle – d'où d'ailleurs il ne daigne pas même descendre – le camionneur m'intime l'ordre de monter à l'arrière. Hérissés au flanc du monstre, d'étroits échelons métalliques permettent d'en escalader la carapace. Mais une fois hissé à hauteur de bastingage, comment me laisserai-je glisser au fond de l'immense tombereau sans me casser le cou? J'en suis là de ma réflexion que déjà mon bonhomme paraît s'agacer.

Je lance mon sac par-dessus bord, ne l'entends pas retomber, et gravis d'une traite le difficile espalier. Parvenu à son sommet, je m'y arrête net : le camion est chargé jusqu'à la gueule d'une invraisemblable camelote! Je comprends mieux pourquoi mon menu bagage n'a pas fait de bruit dans sa chute alors que j'en attendais

l'écho entre les parois. Ce que je vois? Tout un fouillis de meubles emboîtés, sept ou huit matelas liés en bottes, quatre gros ballots d'une laine brute et grasse empestant le suif, des cartons crevés d'où sortent des conserves, du bois de coffrage, et même cinq ou six moutons couchés dans un coin, pattes attachées, coincés par autant de voyageurs hilares.

Mon ahurissement les remplit d'une joie sans pareille. Ils me font signe de me caler au plus vite avant que le chauffeur ne démarre. L'un d'eux frappe sur la cabine : le signal. Sous le capot, pas moins de cinq cents chevaux de trait piaffent à l'unisson, commencent à hennir. De quoi imposer au désert le respect de la machine! Les soupapes cliquètent sous l'effort, mettent en branle cet équipage singulier. Arrimant le fatras de marchandises, un filet de grosse corde est disposé en araignée, retenu çà et là par des crochets fixés sur le pourtour de la benne. Je n'en mesure guère l'utilité. Tout est si bien encastré!

Cependant, l'un des passagers me conseille à grands gestes de m'agripper, de m'aménager un trou vers le centre de la cargaison afin que je

sois fermement soutenu de toutes parts. Je le remercie poliment, mais je préfère de loin me glisser à quatre pattes jusqu'au bord arrière pour pouvoir goûter au paysage. Mon bienfaiteur hoche la tête d'un air narquois.

— Fais comme bon te semble, mon gars, mais rira bien qui rira le dernier.

Toute sa phrase tient en un seul sourire. Je n'y prête guère attention. Du haut de mon mirador improvisé, je jette un ultime regard au blond soleil qui baigne la ville. Il est à présent complètement détaché de la mer ; sa rapide ascension le blanchit de minute en minute.

Un salut aux pêcheurs, un autre aux filles, tout le monde ici me connaît déjà. À peine quatre jours passés parmi eux et les voilà qui s'étonnent de me voir partir de la sorte, presque à la sauvette. Où donc court ce grand gosse si pâle ? Si seulement on savait ce qu'il cherche...

La jeunesse est ainsi, qui ne dit mot des folies par lesquelles elle est tiraillée. Telle l'alouette, elle se rue sur le miroir de ses illusions, le fracasse, et s'en revient le moral en civière, déchiquetée par le tranchant de ses rêves brisés.

Le Maughwan franchit la porte sud. Au passage, je peux presque toucher du doigt les briques de son arche, tant le camion est haut. Toute une foule de marchands à pied, de mulets, de colporteurs, de carrioles, de véhicules essoufflés, nous ceint de ses ondulations et nous impose la vitesse du pas. Vague lente, elle nous entoure, nous porte, nous dépasse. Flot à double mouvance, flux et reflux, pouls nourricier qui, partant des camps nomades hors les murs, remonte les artères de la cité jusqu'en son cœur et le fait battre dans la cage de ses remparts.

Une femme hèle le chauffeur, se hisse vivement sur le marchepied le temps de lui remettre un colis. Elle lui explique dans quel hameau il trouvera son fils, si toutefois celui-ci y vit toujours. Puis elle redescend et se fond dans la poussière. Visiblement, notre homme a l'habitude. Messenger de toutes les causes perdues, il n'est pas à un service près...

Les bivouacs dépassés, ne reste que l'immensité. Et l'enfer. Je l'apprends vite à mes dépens.

Le Maughwan s'anime d'un ronflement à nul autre pareil qui emporte tout sur son passage.

Dévoreuse de piste, la furie de ses chevaux d'acier rend dans son sillage une cinglante poussière où sable et cailloux ne font qu'un. L'appétit forcené de cette horde mécanique nous impose un train à peine soutenable. Trop tard pour le moindre confort; il en va désormais d'être éjecté ou non de cette broyeuse démoniaque.

J'ai tout juste le temps d'agripper le filet. Remonter vers l'avant, ne fût-ce que maille après maille, m'est strictement impossible et je suis dès lors condamné à prendre dans les yeux et les narines tous les rejets de la machine. Ô joie, le point où je me trouve est dans l'exact couloir de toutes ses turbulences!

Loin, très loin au fond du brouillard qui m'asphyxie par tous les pores – cinq mètres à peine – je devine les visages de ceux qui me voulaient du bien quelques minutes plus tôt. Par intermittence, les pulvérulences ocre qui autour de moi tourbillonnent me les dérobent en totalité, puis me les rendent pour partie avant qu'à nouveau ils disparaissent, chaque fois plus fantomatiques et blafards!

Que ne donnerais-je pour être de leur compagnie! À l'horizon, la bourgade n'est déjà

plus qu'une illusion blanche, qu'un morceau de sucre posé sur le désert. Elle se dissout dans ma mémoire avec une douceur de caramel. Que changent les circonstances, et le plus médiocre souvenir devient à l'âme une indispensable confiserie! Ville de peu, toi qui meurs sous mes yeux, emportée dans le linceul de cette omniprésente poussière, comme j'aimerais encore tes relents de vase et d'ordures!

Jusqu'ici simplement brouillés, les œufs du petit-déjeuner se livrent à présent un combat sans merci. L'enjeu est une première place au palmarès des nausées, avec mon estomac pour arène. Le jaune prend un net avantage, mais se voit réduit au score la minute d'après par les blancs pas même battus en neige. Et les crevettes? Que dire des crevettes? Elles se liguent en trois vagues successives pour former la marée montante d'un reflux gastrique qu'il m'est impossible de contenir.

J'ai tout juste le temps de passer la tête au-dessus du vide. La coulée libératrice s'évanouit dans le sable. Je manque à chaque instant d'aller, moi aussi, m'écraser sur la piste et ne

connais de salut que pour avoir su glisser bras et jambes dans les mailles du filet.

Mon voyage initiatique tient toutes ses promesses. Le Maughwan, au désert, est une imparable lessiveuse : il purge le corps et purifie l'esprit.

Je sens descendre sur moi le voile blafard de l'inconscience, tandis que tout mon être lutte. Les muscles tendus de crampes, les tripes retournées, le crâne tambourinant de mille cahots fiévreux, j'essaie de retarder l'imminence d'une syncope qui pourrait m'être fatale. De mon entêtement, cette excursion saura me faire rendre raison avant le soir. Mais pour l'heure, ma seule inquiétude est d'être capable d'endurer ce calvaire sans tourner de l'œil. Chaque circonstance de ce périple semble me pousser à m'interroger sur mes motivations profondes, et le soleil bien sûr n'est pas le moindre de mes tortionnaires. Moi qui ce matin encore louais sa blondeur, voilà que mon être entier lui en veut à présent de planter ses banderilles dans mon échine.

J'ignore ce qu'a duré cette entrée en matière. Tout à la torpeur de mes sens anesthésiés, j'ai longuement livré bataille dans un semi-coma. Soudain, le camion commence sensiblement à ralentir; sa décélération m'extirpe de la léthargie dans laquelle j'avais trouvé refuge.

Le camionneur s'arrête à la croisée de deux traces à peine visibles. Il descend de sa tourelle, fait quelques pas dans le sable, retourne deux ou trois cailloux et sous l'un d'eux récupère ce qu'il cherche. D'un doigt vif il paraît compter des billets, puis, l'air satisfait, glisse son butin dans une poche de son pantalon. Ordre nous est alors donné de détacher les quatre ballots de laine. Je m'y emploie aussi bien que possible avec mes compagnons d'infortune, afin de m'octroyer un peu d'exercice et d'afficher un semblant de contenance.

Une fois l'arrimage replacé, nous descendons tous. Je saisis ma gourde, me passe un fin filet d'eau tiède dans les cheveux. C'est une boue rougeâtre qui touche le sol, après avoir coulé le long de mon corps, et pour n'en rien perdre, j'en détrempe ma casquette et me la visse dégoulinante sur le crâne. Nous

ne sommes pas trop de quatre pour rouler les ballots là où le désire le chauffeur, au plus près du caillou-boîte aux lettres sous lequel il a pioché son dû.

Plein ouest, un hameau semble se dessiner au pied des dunes. Je crois du moins le deviner, mais je ne pourrais en jurer. Est-ce un troupeau qui sur son flanc gauche soulève la poussière ou ne dois-je y voir que du vent gonflant un peu le sable ?

Sans doute quelqu'un viendra-t-il récupérer cette marchandise. Mais pour l'heure, une fois achevé le temps de la cigarette, nous remontons au balcon des supplices et l'attelage s'apprête à poursuivre son infernale course. La tête brièvement au frais, je m'installe dans un repli de la cargaison où la laine déchargée a laissé un vide. J'y reprends le film de mes illusions sur l'écran neutre du désert.

Pour avoir eu raison du vacarme, le roulis finit par m'emporter. Je m'assoupis, le front appuyé sur les genoux. Et me réveille deux heures plus tard dans la même position.

Scène répétée. Au bord d'une tangente invisible pour le profane, le routier s'est arrêté : il fouille à présent le seul buisson du lieu. Il y trouve comme prévu le prix de sa course et nous met en demeure de décharger les matelas. Tableau surréaliste que ces couchages empilés au cœur du grand vide.

Midi cogne. L'heure ardente.

Le geste lent, sans mot dire, un passager descend sur son épaule un lourd brasero. Pendant que l'un des siens l'allume et le tisonne, un autre sort d'une pièce de toile une viande noire et forte. Il en dispose les tranches sur le foyer ; la graisse aussitôt commence à grésiller sous la flamme. L'odeur soutenue du mouton très avancé se répand dans les volutes du suif brûlant à m'en soulever le cœur. Une grande galette d'un pain non levé circule de main en main, chacun de ses morceaux devient alors le réceptacle d'une viande charbonneuse. Cette croûte garnie, où finit de gouter la graisse, tient lieu de manne commune et les passagers en régaler le camionneur. Avant de m'en tendre une part.

Je n'ose refuser, malgré mon peu d'estomac. Mastiquer cette aumône pâteuse m'est un supplice et plus dure encore en est la déglutition. Le tout sur fond d'une eau tiédie infusée de plantes amères.

Sous le ventre du monstre, un noyau de vie s'est formé, noyau où hommes et animaux ne font qu'un dans le partage de l'ombre. Car, soucieux de leurs bêtes, deux passagers ont descendu les moutons entravés le temps de la pause. Bipèdes et quadrupèdes s'observent avec le même œil vide et tombant de ceux que la soif travaille. Il n'y a guère que de rares mouches pour continuer à s'agiter.

À voix basse ou par signes du menton, le plus âgé des voyageurs converse avec le camionneur. Je devine confusément qu'ils s'entretiennent de moi. Est-ce son regard fuyant, ses chuchotements fourbes, je l'ignore, mais toujours est-il que tous sens à l'affût, je décrypte son petit manège. Quelque chose en moi est en alerte, que je ne saurais dire. Quelle entourloupe va donc se jouer à mes dépens, quel mauvais coup me laissera tout

à l'heure dépouillé du peu que je possède au cœur de cette fournaise ?

L'instant n'est pas aux présages, malheureux ou non. Il n'est ici question que de respirer au ralenti, de voler à l'air brûlant un oxygène rare.

Sentant tout le monde proche de l'assoupissement, le chauffeur s'extirpe de sous la benne, va mettre en route le moteur. Le groupuscule s'ébroue, les moutons sont remontés. Et notre convoyeur de m'inviter à le rejoindre dans sa cabine afin d'y poursuivre plus à l'aise l'aventure. Je refuse, je proteste, je pointe du doigt son interlocuteur de tout à l'heure comme bénéficiaire tout désigné de cette largesse.

Rien n'y fait. L'homme aux cheveux blancs me sermonne avec gentillesse. Je comprends alors que sa prétendue perfidie était de fait une intercession en ma faveur. Il se sait d'un cuir autrement dur que le mien, le vieux, et cela le peinerait d'avoir à me ranimer dans peu de temps. Il mime ses craintes à mon endroit autant qu'il ne les dit, et toute la petite troupe part d'un éclat de rire. Je ne comprends mot à son discours, mais las de nausées et

d'épuisement, je proteste mollement une ultime fois, par politesse, avant de me ruer sur le siège qui m'est offert. Malgré la faveur qui m'est accordée, je ne me sens guère mieux que ce matin.

Au bout d'une heure, troisième livraison. La marchandise descendue, nous reprenons cap au sud-sud-est. Nous longeons sur cinq cents mètres environ une ligne de roches déchiquetées semblables à une dorsale de saurien. Dans l'ombre d'un contrefort, je distingue la tache noire d'un campement – cinq ou six tentes au bas mot – autour duquel un groupe d'enfants s'affaire à rassembler ovins et caprins. Le chauffeur klaxonne très longuement sans même ralentir, afin de signifier aux nomades que leur livraison les attend à la croisée des pistes. Ces derniers agitent les bras en signe de remerciement.

Un chien est lâché aux trousses d'un mouton récalcitrant. Je vois ce rebelle dévaler tout le flanc meuble de la dune, sans que son poursuivant ne parvienne à le rattraper.

Le mouton remonte la pente. Pas le mouton que je suis du regard, non, mais celui de ce midi, la tranche de viande noire.

Il remonte la pente de mon estomac. Rien n'est moins digeste que cette chair grasse. Alors, dans un élan qui achève d'user mes forces, je me penche très en avant au-dessus du vide, et c'est à nouveau une longue giclée biliaire qui part mourir dans le sable.

Le conducteur est hilare. Décidément, je ne tiendrai jamais le coup. Je finirai la journée les cervicales rompues à tant dodeliner de cahot en cahot, tout nauséux de ce mal du désert qui entre deux vomissements me plonge dans une somnolence insurmontable.

En fin d'après-midi, alors que le ciel se résout à rosir un tout petit peu, mais un tout petit peu seulement, le camionneur me désigne une brèche entre deux monticules émoussés. Nous atteindrons ce semblant de col dans une quinzaine de minutes à peine d'où, si je comprends bien, nous apercevrons Yandarii. Nous n'en sommes pas encore là, car depuis plus d'une heure maintenant, nous longeons un lacis de

dunes qui nous barre le paysage côté gauche. Un moutonnement d'une centaine de mètres de haut tout au plus, mais suffisant pour donner l'illusion d'un relief.

Notre routier est satisfait : nous aurons rejoint l'étape avant la nuit, ce qui, au gré des bonnes ou mauvaises fortunes du trajet, est loin d'être toujours le cas. Pour rudimentaire qu'elle soit, il dormira mieux en cette halte, aidé par la bière et la conversation des hommes, qu'à la belle étoile, accompagné d'un reste de sandwich et d'une gourde chaude.

Yandarii...

À l'instant de franchir le col, mon bonhomme pointe le doigt, et lorsqu'apparaît la bourgade au loin, je ne parviens pas à réprimer un cri de stupeur. Non de la découvrir telle qu'en elle-même, tant s'en faut, car à y regarder de près, elle est à toute autre pareille et donc plutôt insignifiante, mais parce que s'il y a bien une particularité à laquelle je ne m'étais pas préparé, c'est de la trouver adossée à un gigantesque plateau rocheux qui encombre tout l'horizon !

Les dimensions de ce contrefort sont prodigieuses : quinze ou vingt kilomètres pour la largeur, au bas mot, tout autant sans doute pour la profondeur, et que dire de sa hauteur ! Tel que je le considère, l'entablement doit certainement s'élever entre mille deux cents et mille quatre cents mètres suivant ses irrégularités. Il ressemble, ainsi posé à plat, à une meule de pierre titanesque qu'un dieu rémouleur aurait jetée au désert dans la tourmente de quelque colère céleste.

J'ignore bien sûr sa forme réelle, le tracé de son contour. La lumière à peine déclinante ne m'aide pas encore à interpréter les ombres, mais quels formidables à-pic ! Ils sont autant de rideaux lisses qui occultent le ciel en longues draperies de grès où l'œil peine à s'accrocher. À leurs pieds, des éboulis ébauchent un socle pentu presque régulier, telle une première marche vers la porte impénétrable de leurs parois.

Je contemple le paysage bouche ouverte, vaincu de dépit, le regard balayant sur toute sa largeur ce colosse minéral.

Le chauffeur paraît surpris. Lui qui s'attendait sûrement à ce que je saute de joie en découvrant Yandarii ne lit en moi que mépris et indifférence pour la cité. Il avait pourtant cru, en dehors de toute raison, qu'elle était mon Graal ultime.

Or là, je manque de lâcher un autre cri : le village n'est pas précisément au pied de la falaise. Posé trois ou quatre kilomètres en deçà du rocher, il se détache sur la plaine sableuse et je distingue la poussière d'un véhicule qui s'en éloigne, mettant le cap vers l'éboulis.

Il y a donc bien un bout de piste à la sortie de Yandarii qui s'en va mourir au pied de l'escarpement : le petit trait sur ma carte, clé de mon tourment!

Voilà par conséquent comment s'évapore sans avoir jamais existé – si ce n'est pour moi seul et du fait de mon aveuglement – un faux mystère dont j'éprouve soudainement une honte sans pareille. Comment ne pourrais-je pardonner à tout cartographe, quel qu'il fût, d'avoir omis de topographier un tel caillou? Qui donc, un tant soit peu sensé, n'en aurait jamais tenté l'escalade pour arpenter ses reliefs?

Connaissant Yandarii là, Meglesh vingt kilomètres plus à l'est, Windona en descendant vers le sud et diverses bourgades encore, toutes agenouillées au pied du géant, aurais-je moi-même jamais essayé de les rallier les unes après les autres, au risque de m'aller perdre, à seule fin de rendre compte des volumes, des fractures, du périmètre global et de la typologie géologique de cette masse monolithique ?

Certes non.

À quoi bon ?

À QUOI BON ?

Ces trois mots simples résument ici, dans sa plus extrême platitude, la vanité de mon étonnement, de mes recherches, de ma persévérance.

Ce constat ne vaut pas même un cri, ce cri de dépit qui meurt avant de naître et finit dans une moue de désolation qui laisse le chauffeur parfaitement déboussolé.

Je n'en puis plus de découragement.

C'est dit, au premier camion venu, je rebrousserai chemin et m'en reviendrai en silence, penaud, dans l'humilité de qui a appris.

Yandarii

À découvrir ces corps de bâtiments, on se rappellerait une lointaine cour d'école. Le long mur nord tout en torchis ferme à hauteur d'homme l'enclos côté piste. Il laisse croire que de ses ailes bordant le porche principal va s'opérer d'un instant à l'autre une bruyante sortie des classes. Une fois franchie l'arche de l'entrée, on doit traverser dans toute sa longueur l'esplanade de terre battue afin d'atteindre les deux marches desservant le perron central. Un auvent ajouré, étonnant bricolage de grands panneaux en caillebotis que soutiennent des piquets noueux, tient la devanture dans une tiédeur ombrée. Flanquant à droite et à gauche cette aire poussiéreuse,

deux longues salles aux portes grandes ouvertes déversent dans cette enceinte un flot de bruits et de parfums disparates. Ce pourrait être les chambres immenses d'un pensionnat ou le commun d'un hôpital, l'ordre en moins. Il règne là une joyeuse pagaille. Les occupants, sans exception aucune, ont sorti leurs sommiers rudimentaires jusque sur le devant de la bâtisse afin que leur lit ramené sous les travées baigne aux fraîcheurs du couchant. C'est un foutoir à ciel ouvert, fait de dortoirs improvisés tenant lieu de cantine, d'une salle de jeu, d'un caboulot à causeries. Chacun s'y vautre, s'y étale, y disperse ses effets tout autour de son matelas dans un bruyant charivari. On mange à même sa couche autant que l'on y boit, on rit d'un rien, on s'apostrophe pour se défier aux dés ou au mah-jong. L'issue des parties importe moins que leurs retournements ou que les invectives qu'elles occasionnent.

Tout est prétexte à éructations dans cette Babel miniature. Ne s'y croisent que des hommes, car noires ou blanches, les seules dames de compagnie sont celles que l'on fait glisser sur le damier.

Une poignée de routiers occupe le carré du fond. Bruyamment, ils s'échangent quelques revues crasseuses où les dernières nouveautés mécaniques côtoient des gravures de femmes en tenues légères, les mêmes que l'on retrouve au mur sur le calendrier d'un fournisseur national de carburants. Les chameliers, eux, reconnaissables entre tous à ces toges amples qui les distinguent des clans du sud, ont reconstitué sur de vastes et lourds tapis le cercle de leur noyau nomade. Il n'y manque rien : ni leurs selles richement ornementées, ni les grandes sacoches de cuir qu'ils ont dételées de leurs bâts, ni leurs théières ou leurs pipes à eau. On se jauge, on troque, on truque et l'on trinque, mais seules les volutes des cigarettes et des narguilés se mélangent dans ce tripot aux allures de bazar. Le quant-à-soi vaut bien là toutes les retenues dans cette promiscuité où les cavaliers du vent croisent le fer de leur regard avec celui des dompteurs de chevaux mécaniques.

Sans doute parmi ces avaleurs de pistes se cache l'homme qui dès demain me ramènera au port d'où je prendrai le bateau du retour.

Mais pour l'heure, je n'ose aller solliciter ces routiers sous l'œil de celui qui m'a conduit ici. Il ne comprendrait ni ma détermination originelle à vouloir rallier à tout prix Yandarii ni cette bruyante déception qui fut la mienne quand je découvris de loin la bourgade. Quitte à rater une opportunité et à devoir attendre deux jours le camion souhaité, je ne me résoudrai à entreprendre ces chauffeurs qu'une fois le mien parti. Ce me semble être la moindre des politesses à son endroit et la garantie de prévenir tout malentendu. Ménager les susceptibilités est un art indispensable pour qui veut voyager loin, autant que doit être d'or le silence qui entoure les motivations de l'errant.

Le désert est un royaume où s'abolissent les intentions; « pourquoi » et « comment » n'y sont pas de mise d'où que l'on vienne et où que l'on aille. Ce code-là, je l'ai fait mien. Je m'évanouirai comme je suis venu, ombre parmi les ombres, fantôme déjà évanescant bien qu'à peine esquissé, vague silhouette rendue à la poussière de son éphémère éternité.

Le tenancier et sa femme s'affairent de groupe en groupe, tandis qu'à leurs mains voltigent cruches et marmites. Ils ont l'humeur bon-homme des gens que rien n'offusque, quand bien même ils n'ont que du pain à vendre à ceux des clients qui chauffent leur gamelle aux barbecues improvisés. L'auberge est ici espagnole, chacun s'y sent libre d'apporter ses provisions. Ayant épuisé ma besace, je me sustente au plat commun de la table centrale. Mon écot n'en sera que plus modeste.

Le repas fini et le couvert débarrassé, les parties de toutes sortes reprennent de plus belle. Je décline les invitations à me joindre à quelque cercle, prétextant une méconnaissance des jeux locaux, et m'en vais changer d'air dans les derniers rayons du soir mourant parmi les trois ruelles de ce bouge.

Improbable village. Son noyau de vie semble n'être suspendu qu'au fil ténu du maigre trafic de la piste. Son cœur est ouvert à tout vent, ses maisons comme ses cours ne retiennent rien ni personne. Moutons et poules s'y déplacent à leur aise, du même pas furtif que celui de leurs maîtres. Cependant, que paraisse un

nuage de poussière au loin ou que percent dans le noir naissant les deux yeux jaunes des phares d'un camion, c'est alors toute une poignée de camelots qui s'agglutine aux abords de la grande cantine dans l'espoir de vendre au chauffeur fraîchement débarqué quelque menu artisanat ou de soulager, pour six sous, son moteur fatigué d'une huile encrassée.

Je traîne mes savates d'une extrémité à l'autre des maisons – c'est bien le diable si cinq cents mètres les séparent – et m'en reviens vers les dortoirs sous les aboiements exténués d'un très vieux chien pelé. Le bruit est à présent retombé dans l'établissement presque silencieux, Babylone éteint ses feux sous une lune nappant d'un fond d'argent le paysage en son entier. Je tire mon lit jusqu'au mur d'enceinte par crainte de ne pouvoir fermer l'œil si près des ronflements de mon plus proche voisin.

La tête appuyée contre la paroi de terre, je me laisse bercer par sa tiédeur jusque tard dans la nuit. Étranges heures de dépit et d'éblouissement à la lisière de deux mondes. D'un côté, ma quête évanouie à laquelle s'ajoute cet enclos où tout un ramassis de

gagne-petit et de nomades peu scrupuleux rêve bruyamment, tandis que des chiens maigres se disputent des os parmi les corps endormis. De l'autre, à trente centimètres de moi, une fois traversé la murette, l'appel de cette immensité minérale et cosmique qui renvoie chacun à sa part ineffable. Ici, cette cour des Miracles où se taisent enfin les contingences des hommes, où s'assoupissent leurs bassesses, leur cupidité, leurs aspirations peu avouables, et là, tout autour, tenant lieu de berceau à cette humanité rampante, la muette grandeur de l'infini et de l'intemporel.

C'est au pas des mules que le petit jour me sort du sommeil, quand claquent au-dehors leurs sabots sur les cailloux, ajoutant à leur souffle le cliquetis des ustensiles en fer blanc qu'elles transportent. Quelqu'un s'affaire là derrière, que je n'ai pas entendu venir. Je me dresse d'un bond et passe la tête à hauteur d'appui, me retrouvant ainsi nez à nez avec deux hommes enturbannés et hilares. Ils mènent un curieux équipage : trois dromadaires lourdement bâtés, une poignée de mulets disparaissant eux aussi sous leur charge, puis

un carré de moutons disciplinés par deux chiens arrogants. Ce petit monde cherche un emplacement en lisière de piste, sur la grande aire sablonneuse qui précède le désert.

C'est jour de marché, et le soleil pas même levé voit soudain débouler des quatre coins de nulle part une succession hétéroclite de marchands en tous genres. Bétail, légumes, poulets et agrumes, verroterie et ustensiles de vile facture, le sable stérile semble enfanter d'opulents tombereaux. Un village de toile s'improvise sous mes yeux, qui fait sortir de leurs logis les habitants de celui où je me trouve. Routiers et nomades s'y rendent comme un seul homme, leur besogne patientera.

Je me tiendrais volontiers loin de cette engeance, ne lui vouant que peu d'intérêt, si je n'étais soudainement intrigué par une maigre caravane d'apparence anodine – quatre femmes, quatre baudets – dont la fraîcheur et la singularité ne manquent pas de susciter chez moi une curiosité toute neuve. À la laisser se fondre dans le flot des étals en cours de déballage, je dirais que rien ne la différencie des cargaisons poussiéreuses que partout l'on dénoue.

Ce serait ne pas voir combien ces légumes sont charnus et juteux, encore brillants de rosée, combien luit la robe des ânes qui les portent, combien enfin tranche par son éclat la mise de ces quatre femmes que leurs rires emportent. Elles dépliant en un lieu qu'elles connaissent d'instinct une simple bâche sur laquelle elles déversent à gestes mesurés le vrac de leurs profondes paniers. Ruisselle alors sur la toile de sac une cascade de courgettes, de tomates, de poivrons et d'aubergines, à laquelle viennent précipitamment se fournir des grappes d'arrivants. Trahie par l'empressement des habitués avides d'abondance, l'attente de ce groupe particulier est visiblement la même d'une semaine sur l'autre. C'est peu dire que ses couleurs font tache dans la sépia ocreuse qui noie le décor. Aussi insolite qu'un Manet s'invitant dans une galerie de lithogravures à l'encre noire! Ces quatre-là n'ont aucun mal à écouler leur marchandise. Auraient-elles amené le double, qu'il ne resterait rien à l'issue du marché!

Trois heures passent au soleil déjà haut.

Et soudain, c'est encore l'un des mystères de ce lieu que ce signal du départ donné par on ne sait qui ni de quelle manière. Pas un signe avant-coureur, pas la moindre retombée dans l'ardeur des conversations, et pourtant. Sans que j'en perçoive le plus infime indice, les marchands d'un seul coup coupent court à leur occupation du moment et entament un remballage signifiant la levée du camp.

De même s'affairent ces quatre femmes, objet de ma curiosité. Elles ne dérogent en rien à la règle. Après avoir enroulé dans leur grande toile les rares produits troqués, elles remettent en botte les pieux de leur étal, chargent leurs montures et s'apprêtent au chemin du retour. Une irrépressible envie me prend de les suivre pour qu'enfin je puisse lever un coin du voile sur l'énigme qui les auréole. Me faufiler dans leur sillage, fût-ce discrètement, ne manquerait pas d'attirer bien vite l'attention. Parmi cette foule sur le départ, passe encore ; mais une fois atteinte la croisée des chemins, qui en sept ou huit directions renvoie chacun à ses pénates, ma présence serait sitôt remarquée.

Le flot plus clairsemé des ambulants achèverait de mettre en évidence l'incongruité de ma tentative.

Je m'éclipse donc par l'arrière du village, cours le long des enclos à bétail dont les murettes me soustraient aux regards et me dissimule parmi les roches majestueuses surplombant une grande araignée tracée sur le sable : le carrefour des pistes. Je n'attends pas longtemps avant que paraissent mes étranges maraîchères. Les voilà qui traversent le lieu, jetant un dernier salut à leurs congénères, et s'en vont emprunter un minuscule sentier serpentant au plus près du pied des falaises.

Comme l'immensité du paysage prive le regard de ses facultés ! La surprenante échelle des distances et des proportions empêche toute focalisation sur les détails. Par elle m'avait échappé cet étroit corridor dans lequel s'engage la petite procession. S'il n'y avait eu son ondolement parti se perdre entre les murs de roches, j'ignorerais encore à cette heure l'existence de ce passage.

De cet étrange convoi j'épie la lente progression et remarque une soudaine nervosité chez

la femme qui ferme la marche. Au moment de pénétrer dans le canyon, son instinct réveillé lui fait le pas traînant, comme si alertée par son sixième sens, elle se savait observée. Au seuil de ce couloir rocheux, elle hésite un instant, avant de se résoudre à réduire le retard pris sur ses compagnes.

À pas de loup, je m'apprête moi aussi à gagner l'entrée du chemin. Je prends soin d'à peine effleurer les cailloux qui me portent; l'écho est tel, quand un son se réverbère au miroir des falaises, que le bruit mat de deux pierres entrechoquées claquerait comme un coup de fouet. Je me glisse presque en rampant jusqu'au défilé. Entre les parois encaissées, un angle très prononcé du sentier m'empêche de voir à plus de dix mètres.

Je tends l'oreille, retiens mon souffle. Tout n'est que silence. La petite caravane doit être loin déjà. J'avance prudemment au beau milieu du passage et franchis le coude à mon tour.

Diabliesse! Elle me fait face, à un jet de pierres, solidement plantée dans l'axe du chemin. Pas un cil ne bouge derrière son voile remonté sur

tout le bas de son visage! J'y pressens comme une mise en garde, une censure à ma curiosité.

Deux yeux immenses... Je ne vois plus que deux yeux immenses qui me fusillent et me pétrifient. Cette gardienne n'a pas pour moi le moindre mot et moins encore un quelconque geste. Ni peur ni colère. Juste une froideur ardente qui me glace et me consume.

D'une main lente, infiniment lente, elle dénoue cette sorte de tablier bas qui lui serre la taille et la tache multicolore de cette pièce de tissu, sur laquelle s'entrelacent le rose indien et l'orange cuivré, finit froissée dans la poussière. Ne reste à présent que sa très longue silhouette noire de haut en bas, monolithe charbonneux dans cet aveuglant décor. Son geste est d'un universel langage. Si tu approches, étranger, oublie la couleur. Tu auras à connaître le noir. Passe ton chemin, il n'est rien ici qui puisse te servir.

Fin de non-recevoir.

La fascinante beauté du paysage, l'immensité du ciel sont comme avalées par la fixité de son regard. Le vent, jusqu'ici discret, se rallie à sa

cause et souligne de son sifflement lugubre le sentiment de menace que dégage le tableau. Ensemble, ils sont l'augure d'une limite à ne pas franchir. Les voici ligués pour me bouter hors du lieu. Un souffle brûlant gonfle la poussière en tourbillons follets, les fait danser autour de nous comme des diables furieux venus nous fouetter au visage.

La guetteuse immobile reste impassible. Seul son habit s'agite sous les humeurs de l'aquilon et claque dans l'air fou comme une voile. Reine des sables orchestrant les maléfices de l'endroit, je la crois capable d'en convoquer les esprits guerriers afin qu'ils me chassent. Et l'haleine du désert, tel un djinn facétieux, paraît lui obéir. Son tournoiement virevolte au ras du sol nu, comme s'il cherchait à lever de cette terre pierreuse et désolée l'âme des ancêtres et s'en faire une armée.

Mon heure est venue de déguerpir. Déjà de dos à cette statue, j'entame mon repli, mais ne puis m'empêcher de la contempler dans un ultime élan, malgré la brûlure de mes yeux. Je veux graver dans ma mémoire, du bout de ce couteau qu'est le soleil blanc, l'étrange forme

dont le silence résonne comme une sommation. Je regagne le village en toute discrétion, travaillé par une curiosité qu'attise le feu d'une cuisante mise en garde. Il n'en faut pas davantage pour raviver mon goût de l'insolite. D'autant qu'en vue des premières maisons me parvient l'écho de voix très lointaines. Levant les yeux sur la falaise, je distingue tout en haut de l'éboulis les trois femmes de tête s'inquiétant à grands cris de la disparition de leur semblable. Je déduis de leur ascension qu'un passage s'offre à elles, quelque part, et que ces quatre mystérieuses sont forcément en marche pour le sommet.

C'est à n'y rien comprendre. Quel intérêt de vivre en pareil lieu, si difficile d'accès, et où selon toute vraisemblance sévit une grande désolation ?

Retour à l'auberge. Vide.

Le couple de tenanciers s'affaire maintenant à effacer les reliefs laissés par la clientèle avant qu'elle se disperse. Je les observe dans l'ombre, soucieux de ne pas trahir ma présence. Les routiers sont tous partis, j'entends derrière le mur ronfler le moteur du dernier camion.

Me retrouvant seul au milieu de ce champ de bataille, je saisis mon paquetage sur un coup de tête, y glisse quelques restes emballés à la va-vite, dispose bien en évidence une poignée de menus billets destinés à largement couvrir mon dû et disparaiss sur la pointe des pieds.

Ma décision est prise : au sommet de ce roc j'irai, afin de ne rien regretter, même si je dois pour ce faire ouvrir une voie que l'on aurait pensée impraticable. Ma priorité? Quitter Yandarii incognito, m'en éloigner suffisamment pour qu'en toute quiétude je puisse réfléchir au moyen de gravir le colosse de pierre.

C'est chose faite en fin d'après-midi. J'ai fui le village voici quatre bonnes heures et me suis glissé dans un corridor rocheux à l'opposé de celui aperçu ce matin. Hors des regards, j'ai entamé l'ascension jusqu'au pied véritable des falaises, en haut de la ceinture pentue des blocs éboulés. J'ai ausculté un long moment ces hautes draperies de grès, y ai repéré à trois reprises des couloirs d'escalade que j'aurais pu entreprendre à mains nues. Pourtant, il m'a fallu renoncer à les emprunter, faute de deviner leur prolongement au-delà de certains entablements.

Je tiens pour sûre cette quatrième faille que je détaille depuis une heure, car je vois sa fracture quasiment jusqu'au sommet. Elle me paraît praticable avec un minimum d'adresse. Cependant, la proche tombée de la nuit m'interdit d'entreprendre quoi que ce soit aujourd'hui. Il va me falloir bivouaquer ici, à la belle étoile, afin que demain matin, dès le soleil, je puisse entamer mon ascension. Je n'aurai pas trop d'une journée entière pour venir à bout du géant.

L'escalade

Une mouche.

Le bourdonnement nerveux de son vol zigzague à mes oreilles, zèbre un silence clair comme du cristal. Je la devine sur le point de se poser tantôt derrière ma tête, tantôt devant.

Soudain, plus rien. Elle a dû partir. Une caresse sur mon poignet me fait comprendre que non. Ouvrant un œil, j'aperçois l'insecte sur mon bras droit légèrement fléchi, sautillant parmi les poils. Elle frotte ses pattes antérieures l'une contre l'autre, les passe sur ses yeux, inspecte mon épiderme de sa trompe. Quelle aubaine qu'une peau neuve encore imprégnée de la transpiration de la veille! J'ai dormi tout

habillé et je baigne dans mes relents de sueur refroidie. L'eau m'est trop précieuse, pas question d'improviser ne serait-ce qu'un brin de toilette.

L'aube déchire la nuit au rasoir de ses premières lueurs. Comme elle, je voudrais m'étirer tout du long, me dérouler avec lenteur, défaire un à un les nœuds de mes contractures dans la tiédeur du point du jour et sortir du sommeil léger et libre. Mais, perclus de crampes persistantes, je peine à quitter la position du chien de fusil. Mes exploits d'hier ont eu raison de ma souplesse.

Une première chaleur m'envahit l'épaule, puis la nuque : soleil naissant, souverain en son royaume de pierre. Se lève alors pour moi le premier matin du monde, et je suis le premier homme.

Une main invisible m'a jeté ici ; je contemple ces fonds marins d'où l'océan vient tout juste de se retirer. Là étaient l'eau et les ténèbres tout à l'heure encore : je veux dire il y a des millions d'années. Je suis en train de vivre cet instant de la révélation que nous appelons tous de nos

vœux, celui où la plénitude jusqu'alors concept devient une illumination. L'esprit n'est plus une abstraction qui pense l'univers, il est l'univers, poudre d'étoiles et immensité à la fois.

Rares les bienheureux qui auront à le connaître, cet instant, et bien que jamais il ne puisse revenir, ils le conserveront pour toujours gravé au plus profond d'eux-mêmes.

Cette aube est la mienne, me cueillant aux lisières du songe, avec dans sa parure sans doute des promesses, peut-être une attente. J'ignore encore qu'un jour elle aura pour nom destin, qu'au gré des âges elle réapparaîtra plus forte, qu'elle s'amplifiera en moi au point d'envahir tout mon être.

Oui, cette heure a pour moi sonné, tant est majestueuse l'immensité minérale que son avènement illumine. Pourtant, je décide de faire patienter l'éternité, tant sont tenaces à la fois ma fatigue et l'envie de rester dans les bras de la nuit.

Trois ou quatre minutes, elle peut bien m'accorder cela. Chez moi, au pays, ce serait l'heure du coq, celui qui avait pour habitude

de répondre au carillon grêle courant la colline, quand le vent d'est se prenait dans le clocher de la petite chapelle, à son sommet, et portait au village le timbre voilé de son unique bourdon.

Cette pensée m'amuse. À moitié seulement, car à moins de souffrir de mon imagination ou de phénomènes acoustiques rares, je jurerais vraiment l'entendre, ce coq! Oui, je l'entends! Mais j'ai beau tendre l'oreille, aucun écho ne vient souligner son cocorico. Lointain est le cri, presque étouffé, comme échappé de derrière les murailles d'une forteresse ou dissout dans l'air par quelque vent contraire. Il n'a pas de résonnance, rien de lui ne rebondit au flanc des rochers. Les seuls coqs que je puisse imaginer à la ronde sont ceux de Yandarii, mille trois cents mètres en contrebas. Or, quatre ou cinq kilomètres séparent le village de la faille qui me vit entreprendre mon ascension. C'est dire la distance à laquelle se tient le premier gallinacé! Ne peuvent donc pas me remonter aux oreilles les conversations de ces poulaillers.

Peu importe, je dénouerai cette affaire plus tard. Ma seule préoccupation présente consiste à attendre la pleine clarté afin d'entamer la dernière étape de mon escalade. Sans beaucoup d'eau ni presque plus de nourriture, je dois aller au plus vite constater que je ne trouverai certainement rien de bien intéressant au sommet avant de redescendre et de négocier mon voyage de retour.

La journée d'hier fut harassante. Parti dès le lever du soleil, je me suis rendu compte en moins de trois heures que j'avais présumé de mes forces et qu'il me faudrait mettre les bouchées doubles si je voulais conserver un faible espoir d'arriver au couchant. J'ai cuisiné tout au long de la falaise à m'en sentir mal, les mains en sang, les paupières brûlées de sueur. Hier soir, contraint par la fatigue et la nuit, j'ai dû interrompre ma progression, faire halte sur ce minuscule promontoire bosselé et inconfortable. Après un reste de sandwich et quelques dattes avalées sans faim, je me suis endormi dans un silence lunaire, le regard rivé à mon baldaquin d'étoiles. Comme il eût été insensé

de poursuivre à tâtons ! Je m'en rends compte ici, à présent que pointe la lumière du jour, et je réprime une frayeur rétrospective, car il me faut avouer que j'ai failli me laisser tenter.

Il est là, pourtant, le sommet. Trente mètres, trente-cinq tout au plus m'en séparent, mais pour l'instant aucune veine rocheuse ne m'apparaît qui puisse servir de couloir d'escalade. Pas une faille digne de ce nom en guise d'ultime rampe ! La seule qui se dessine un peu commence juste à l'extrémité droite de la terrasse pierreuse où je me trouve suspendu. Sa ligne d'anfractuosités suit un tracé en biais ne surplombant que du vide !

Je m'approche du gouffre avec prudence : le lit de cailloux sur lequel je marche se dérobe comme du gravier sous chacun de mes pas. Quelle chance insolente que ce buisson dense derrière lequel je me suis calé pour la nuit ! Sans lui, je crois, le moindre retournement durant mon sommeil m'aurait précipité dans l'abîme.

À ma gourde je bois une gorgée, puis m'allonge à nouveau et referme les yeux. Il me

faut attendre encore; le jour insuffisamment levé empêche toute mise en route. Un oiseau soudain volète dans le buisson, sans doute alarmé. Je ne l'ai pas entendu venir, il est tombé telle une pierre. De la taille d'un moineau, son plumage sang et or saute de ramille en ramille en un ballet étourdissant, comme pris d'affolement dans une cage où il se cognerait à tous les barreaux. Ma présence explique-t-elle sa panique? Je saurai bientôt que j'aurais dû deviner en lui un messenger. Trouvant soudain une trouée entre deux bouquets de branchages, il s'échappe par cette cheminée végétale sans demander son reste. Je m'assoupis à nouveau.

À peine vois-je son ombre obscurcir l'écran mauve de mes paupières fermées qu'une main me saisit fermement à l'épaule. D'autres bras m'enserrent les jambes, le bassin, et me retournent sans ménagement. Le nez dans la poussière, j'ai juste le temps d'apercevoir à vingt centimètres un pied tout crevassé dans une sandale de cuir très rudimentaire. Encagoulé la seconde d'après dans un sac de toile

grossière, je ne peux esquisser la moindre défense et il est trop tard pour imaginer une quelconque parade maintenant que, bras croisés dans le dos, un genou me les maintient bloqués pendant qu'on me ligote.

Trois fantômes, peut-être quatre. Silencieux, agiles comme des chats, chacun d'eux sait exactement ce qu'il a à faire. Efficacité redoutable. En moins d'une minute, me voilà ficelé comme un saucisson.

Curieusement, aucune panique en moi. La peur, oui certes, de celle qui vrille l'estomac, mais je ne lui cède guère, concentré que je suis sur tout indice sonore. Peut-être mon semblant de sang-froid naît-il de ce que mes assaillants n'ont pas prononcé un seul mot, qu'ils ne se sont pas rués sur moi avec des hurlements de sauvages. Souvent, un bruyant effet de surprise accompagne ce type de méfait, la paralysie provoquée par l'effroi facilitant la tâche de l'agresseur. Eux, ils n'ont pas usé de ce stratagème, ils n'ont pas cédé à la tentation élémentaire de me terroriser.

Dois-je craindre pour ma vie? Je ne le crois pas. Malgré mon tremblement, je parviens à me raisonner. S'ils avaient eu la moindre intention fatale, ces trois ou quatre-là auraient pu m'abattre sans coup férir, ou même, soucieux d'économiser une balle, il leur eût été aisé de simplement me précipiter dans le vide sans que j'aie eu le temps de pousser un cri. J'exclus donc provisoirement une issue dramatique.

Mais par où diable sont-ils passés? Et pourquoi ce silence?

J'imagine qu'ils communiquent par gestes; à peine quelques paroles susurrées, de brefs ricanements de satisfaction, ce que je capte est bien maigre. Ils ne sont pas trop de deux pour me mettre debout et me faire avancer à tâtons. Sans violence. Fermement, mais sans violence.

À l'écho de mes pas, je pressens, derrière un petit éperon rocheux que j'avais déjà repéré, l'existence d'un étroit défilé menant au sommet de la falaise. On ne peut y passer à deux de front.

C'est donc guidé par ces hommes, tiré par l'un et poussé par l'autre, que je parviens non sans peine à gravir les marches rocailleuses de ce difficile sentier.

Singulièrement, je n'ai moi non plus prononcé un seul mot. Est-ce dû à leur propre mutisme ou au fait que je sois trop occupé à essayer d'interpréter chaque son? Il me semble que le premier réflexe, dans toute agression, est de crier, de se débattre.

— Qui êtes-vous? Lâchez-moi...

Bien sûr, ces paroles sont presque toujours de circonstance en pareille situation. J'en jurerais, malgré leur inutilité. Comme si mon assaillant allait décliner son identité et livrer ses motifs! C'est pourtant souvent ce que l'on fait. Or à cet instant, je n'ai pas eu le plus petit cri ni la moindre question.

Qui sont-ils? Des bandits de grand chemin? Mais alors, pourquoi vivre dans un endroit si difficile d'accès? Tout pirate choisirait les lieux de passage des caravanes, avec des axes de fuite ou de repli. Ici, ils seraient probablement vite

cernés si quelque clan qu'ils auraient détroussé venait à se retourner contre eux.

J'en suis là de mes interrogations quand je sens soudain sous mes pieds que l'ascension est finie. Plus d'aspérités ni de cailloux disjoints sur lesquels on s'écorche les pieds. Juste une douceur de sable... Du vent, aussi. De cette brise retrouvée qui me donne à penser que je suis sur le plateau sommital. Avec elle, des odeurs végétales de foin et de fleurs, des bruissements d'arbres, sans doute non loin l'écoulement d'une source! Par contre, au fond de ces sonorités familières, ne sont-ce pas des rires d'enfants, le sabot d'un cheval? Et le coq! Oui, le coq, bon sang! Ce coq de tout à l'heure, c'est vraiment lui que j'entendais!

Non. Tout cela n'est guère possible. Ces bruits reconnus que je m'invente ne peuvent que naître de mon envie de me rassurer. La présence d'une ou deux mules, elle, est en revanche réelle. Tandis que sur l'une des deux l'on m'assoit, je discerne distinctement le souffle de sa congénère, tout près. Je respire sans difficulté sous ma cagoule en toile de jute.

Si ses mailles sont suffisamment larges pour cela, elles ne me permettent pas pour autant de voir au travers.

Notre petit convoi s'ébranle : trois ou quatre hommes, deux mules et, tout autour, un mystère. Les sabots d'abord crissent dans du sable, puis semblent retrouver un sol empierré. Ils paraissent enfin fouler un tapis de paille sèche, comme un pré que l'on aurait éclairci et sur lequel, encore jonché du fruit de la fauchaison, on marcherait trois jours plus tard.

Hameau, village, campement nomade ? De quoi s'approche-t-on, à présent ? Voix de femmes et d'enfants, fumées de braseros, bruits de basse-cour et d'ustensiles, il y a donc bien quelque part un noyau de vie.

J'entends que l'on s'attroupe ; bêlements non loin, suivis d'abolements rassembleurs. Quelqu'un là-bas donne de la corne, sans doute pour rameuter une populace dispersée. Je suis le seul à ne pouvoir assister au spectacle de mon arrivée. À mon passage gonfle une houle de rires moqueurs ; je devine une foule qui s'écarte. Juché à cru sur la mule, les jambes

ballantes et les poings liés, je commence à être parcouru de crampes tenaces. Mon dos est trempé, ma chemise se colle sous mes bras et tout au long de mes vertèbres. Je sens des gouttes de sueur couler jusqu'à la ceinture et former des auréoles sur mes cuisses. Je frissonne légèrement sous le vent levé. Depuis quand marchons-nous? Encagoulé par ce sac de toile, j'ai perdu toute notion de temps. Que s'arrête donc ce manège!

Soudain, l'écho change de nature. Je perçois de part et d'autre une réverbération nouvelle, une chaleur qui me donne à croire qu'on est peut-être entre des murs. Une ruelle, un village?

Les mêmes mains me font descendre de l'animal, l'une d'elles m'abaisse la tête comme si l'on m'engouffrait dans l'huis d'une porte basse.

Un couloir. Oui, c'est cela. Un couloir. Des gens se frôlent à contresens. Des ordres, peut-être, des contre-ordres sûrement, on parle, on s'agite, on court prévenir quelque responsable du lieu. Et l'on m'installe à même le sol, dos appuyé contre une cloison. Des doigts me touchent un peu. Doigts d'enfants; je suis leur attraction du jour.

Une âme charitable m'ôte enfin la cagoule. Mes yeux s'habituent à la pénombre. Je suis dans une arrière-salle, à moitié affalé sur un tapis, toujours menotté, les jambes inégalement repliées sous moi. Non loin, une terre cuite étonnamment ventrue, presque ronde, couverte d'un plateau portant trois mazagrans. Sans doute est-ce une jarre d'eau. Un peu à l'écart, une table basse sans rien dessus, puis plus au fond quelques coussins contre la paroi d'en face.

Après ma rude promenade au soleil, voici que la fraîcheur et la semi-obscurité me bercent. Mon esprit se prend à suivre les entrelacs du tapis, se perd dans la géométrie colorée des fresques murales comme dans le labyrinthe d'un mandala. La maison, bizarrement, est accueillante, rustique et chaleureuse malgré son dépouillement. Est-ce le calme du ventre de la terre entre ses briques de torchis? Sol et plafond exhalent une légère odeur de foin, vraisemblable émanation de cette paille blonde dont j'aperçois les fétus dans l'argile de la construction.

La pièce principale est en contrebas, deux petites marches y conduisent. Six hommes s'y

tiennent, assis en tailleur autour du thé que sert celui qui paraît être le chef. Que ne donnerais-je pour y avoir droit moi aussi, pour que les vapeurs de menthe de la théière fumante me montent au nez!

Mes ravisseurs figurent certainement parmi ces conspirateurs. Les palabres vont bon train, on argumente, on vocifère. De temps à autre, les six têtes se tournent vers moi, me dévisagent, et la discussion repart de plus belle. L'un d'eux s'est emparé de mon sac à dos. Il va se mettre à le fouiller quand le chef l'arrête d'une main sur son bras. Pas de ça, semble-t-il lui dire, voyons d'abord ce que contiennent les poches extérieures. L'homme ne tarde pas à y trouver mon passeport; le voilà qui circule de main en main. Le chef s'en saisit à son tour, le feuillette longuement, puis le pose devant lui. Cela suffit, la fouille s'arrête aussitôt, c'est sans appel.

Après s'être échauffés – faut-il faire disparaître l'étranger, le châtier, lui remettre la cagoule et le renvoyer d'où il vient? – les esprits s'apaisent et versent en des considérations plus pacifiques.

Du moins l'imaginé-je, dans la mesure où je n'entends rien à cette langue qui me paraît fortement apparentée à celle du désert d'en bas, bien que plus gutturale.

Sur la gauche, une porte. Des lames de soleil sabrent la pénombre au travers de ses interstices, j'y vois danser la poussière comme des paillettes d'or. La cour est juste derrière, où cuisinent les femmes et s'égayent les enfants. Des fumets de ragoût ou de soupe circulent au gré des courants d'air, tomates et ail doivent mijoter dans quelque chaudron, au fond d'une niche aménagée en foyer.

Des filles traversent la maison, suivies d'un garçon, qui s'étonnent de ma présence, mais elles passent leur chemin à pas feutrés pour ne pas perturber le conseil. Ce qui se trame ici déborde largement le seul cercle familial, sans aucun doute.

Fiché dans le chambranle du vantail disjoint, un énorme clou forgé tient lieu de portemanteau. Y sont pendus une veste de berger, une grande besace de vieux cuir façon gibecière et la ceinture à poche d'un semeur. Le tableau

tient davantage d'un intérieur paysan des frères Le Nain que de la caverne d'Ali Baba, d'un détrousseur de caravanes qu'aurait pu rendre un Delacroix.

La porte s'ouvre, laissant apparaître dans l'entrebâillement une jeune femme. Vêtue à la romaine d'une interminable tunique, coiffée de deux tresses entrelacées en couronne autour de la tête, elle me rappelle quelque déesse lapone ou ukrainienne qui aurait la peau bistre et des yeux de charbon !

Elle détaille la scène : l'assemblée de conspirateurs, leurs désaccords, et moi, dans mon coin, qui me tortille comme un ver pour me soulager de mon inconfortable position. Soudain, elle s'avise que j'ai les poignets attachés dans le dos. Pour s'en assurer, elle s'avance de trois pas dans la pièce et se met alors à crier avec tant de force que l'ensemble du conseil devient muet. Elle semble s'adresser au chef, le houspille avec si peu de ménagement qu'il finit bien vite par lâcher un ordre et qu'un homme accourt me détacher. Une honte, doit-elle hurler, une honte de traiter de la sorte cet inconnu, de l'avoir laissé ainsi menotté.

Mes liens défaits, elle s'approche, ôte le plateau qui recouvre la jarre pour me servir un mazagran d'eau fraîche. En voudrai-je un autre? me questionne-t-elle d'un hochement de tête, à peine celui-ci vidé.

J'acquiesce. Elle se fend d'un magnifique sourire, accommode deux ou trois coussins sous mes reins et lentement se retire tout en me dévisageant encore, non sans avoir lâché à l'adresse des comploteurs une ultime bordée de récriminations. Ces derniers chuchotent à présent, tout penauds de cette altercation.

Le conciliabule touche à sa fin. L'assistance se lève – je veux dire cinq hommes – puis s'éclipse, laissant le chef perdu dans ses pensées.

Nous sommes là tous les deux, seuls à chaque bout de la pièce, dans un long moment de silence, avant qu'il ne porte à nouveau son regard sur moi et me fasse signe de venir m'asseoir près de lui. J'hésite, me mets douloureusement sur pieds, me frictionne chevilles et poignets, puis m'installe à ses côtés. Il approche son visage du mien, me fixe avec un étrange sourire. J'ai du mal à soutenir la flamme de ses prunelles,

immenses yeux de rapace qui me lisent jusqu'au fond de l'âme! La ligne de son nez, fin et busqué, confère à son faciès le tranchant d'une hache et achève de parfaire son impressionnante tête d'aigle. L'avoir si près, en face de moi, c'est comme s'il fendait d'un coup sec le coffre-fort de mes pensées.

Je lui souris bravement avec au ventre une crainte sourde. Le silence est écrasant, une gêne immense désarme mes moindres facultés d'improvisation. Quels gestes esquisser pour rompre ma paralysie naissante? Je baisse les yeux afin de mieux servir ma réflexion.

— Alors, fiston, on se promène?

Sa voix est ferme, un brin amusée, à peine trahie par une pointe d'accent. Je relève les paupières, totalement incrédule! Est-ce réellement lui l'auteur de ces paroles?

— Qu'est-ce donc qui t'amène par chez nous, petit?

Incroyable! Il connaît ma langue! Il la connaît! Peu d'hésitations, pas de balbutiements, juste peut-être un ton grave un peu traînant.

— Je comprends. Tu es surpris, n'est-ce pas?

— Oui... oui, Monsieur.

Comme cela le ravit!

— Il y a tellement longtemps qu'on ne m'a plus appelé Monsieur. J'avais presque fini par oublier ce mot.

Il se passe une main sur le front, paraît fouiller au fond de ses souvenirs puis, las de ne parvenir à retrouver ce qu'il y cherche, revient à nos considérations.

— Monsieur, c'est là-bas!

D'un geste, il semble m'indiquer l'horizon.

— Ici, on m'appelle Fédhern.

— Fé.dh.er.n

Je prononce distinctement pour m'assurer d'avoir vraiment compris.

— C'est bien ça... Aurélien.

Il a rouvert mon passeport, y a trouvé mon prénom. Il sait donc lire ma langue aussi, il ne se contente pas de la parler.

— Revenons-en à ta présence ici, fiston.

Qu'il est étrange de l'entendre m'appeler ainsi! Cela semble tellement décalé.

— Que cherches-tu chez nous?

— Ça risque d'être long, Mons... Fédhern.

J'ai juste le temps de rectifier avant qu'il ne fronce le sourcil.

— Je vais vous expliquer tout ça dans le détail, bien sûr, mais je voudrais avant tout vous poser une question : où sommes-nous ?

— Ah, c'est vrai, j'oubliais ! Tu ne sais pas. Tu ne peux pas savoir, forcément.

Il se lève et m'attire à la fenêtre.

— Regarde, petit. Ce que tu vois, c'est Morandouna, le pays d'en haut...

Morandouna

1492, vendredi 12 octobre.

J'imagine une mer caraïbe grise, fantomatique sous les moiteurs vaporeuses de ce petit matin tropical, silencieuse d'attendre elle aussi qu'à l'un de ses rivages se joue l'avenir de deux mondes. Trois vaisseaux, une nef et deux caravelles cabotent au milieu des Antilles parmi les brumes qui, à ras des flots, enveloppent leurs coques aux flancs rebondis. Les équipages émergent à peine de leurs songes, noirs de crasse et presque en haillons, mangés de teignes et la faim au ventre, accueillis dans l'alizé au son d'une écoute frappant contre la mâture. Tels des haleurs facétieux, quelques dauphins ouvrent la route devant les étraves.

Étranges silences que ceux qui précèdent les moments de l'Histoire. Les eaux se sont tues depuis le milieu de la nuit, seuls jacassent à fleur d'écume goélands et frégates, ceux-là mêmes qui depuis trois jours accompagnent les bannières de cette flotte castillane. On s'apprête à crier, au mât de misaine, la vigie croit deviner la boursouffure d'une île. Là, quelque part, battent les fièvres des forêts amérindiennes; Christophe Colomb rêve des épices de l'Asie sans savoir que son nom s'inscrit à cet instant dans la pierre, sous le burin de la postérité. Quelle moue ébahie est la sienne? Qui, du conquistador incrédule ou du sauvage résigné, est le plus étonné? Le premier, à l'aube d'élargir les possessions de la Couronne, croit atteindre par l'autre côté une contrée déjà connue, le second craint les foudres terminales d'une funeste prophétie.

Et moi, qui ne suis pas crieur au sommet de la mâture d'une caravelle, moi, je pense à eux à cette seconde précise, tandis que je contemple Morandouna, mon propre Nouveau Monde, au fenestron d'une maison en pisé. Tel un nid

d'hirondelle, celle-ci est accrochée à flanc de rocher et surplombe un miracle de verdure qu'en miniature je prendrais volontiers pour de nouvelles Amériques. Ce qui m'est donné à voir ici dépasse l'entendement !

Le plateau en son entier – quinze kilomètres de large sur vingt de profondeur au jugé – est un seul et même jardin, gigantesque, où se concentrent une infinie variété de paysages, d'îlots, de cultures en terrasses et de maquis divers, de bosquets tropicaux, de forêts suisses, de rizières, de parcelles de blé, de vergers et d'oliveraies, de potagers suspendus, de lacs de montagne, de pacages où coulent de gros ruisseaux.

Le pays d'en haut, cela saute aux yeux, est avant tout la vénération de ceux qui l'habitent pour sa terre rare, une dévotion de tous les instants à sa capacité à nourrir le peuple qu'elle porte. Il l'a métamorphosée en un autel de verdure à ciel ouvert, dédié à ces vertus mystérieuses du sol qui font germer, croître, et éclore. La moindre surface cultivable est l'objet de mille attentions. Enchâssés chacun dans un écrin, les lopins sont pensés et

aménagés avec un soin extrême. Des murettes de pierre contiennent leurs éboulements, un savant entrelacs de petits contreforts et d'arcs-boutants sommaires retient chaque poignée de cette inestimable argile. Un fin réseau de ravines y court en tous sens, et ses minuscules écluses assagissent certainement les crues quand l'orage s'abat trop violemment.

Morandouna, c'est un schéma concentrique avec une hiérarchie des priorités, allant du cœur infiniment précieux vers les extérieurs dépouillés, c'est une ellipse dentelée qui, telle la section d'un tronc d'arbre, révélerait sa succession de cernes.

En son pourtour, donc, un liseré de sable roux qui suit dans ses infimes méandres le contour du plateau. Je n'ai pas le moindre mal à reconnaître sa forme bien que le découvrant pour la première fois : je redessine dans ma tête l'exact tracé de cette tache blanche qui figurait sur ma carte et qui me vaut aujourd'hui d'être ici. Là-bas derrière, sur la gauche, vers le levant, Meglesh s'étire sans doute au pied des falaises. Plus à l'ouest, une fois cette enclave traversée dans le sens de sa longueur,

on a certainement une vue imprenable sur Windona et ses pistes qui ouvrent les portes du sud.

Cette frange de dunes orangées, fine et régulière, cette contrée la doit à ce que siècle après siècle le vent a émoussé tout le bord du plateau. D'où qu'on vienne, dès que l'on quitte cette ceinture sableuse, on descend vers le centre de la dépression, car de fait le pays d'en haut en son entier n'est qu'une immense cuvette, qu'une gigantesque assiette creuse soulignée du listel ocre de l'erg. Ses reliefs sont irréguliers, certes, mais je ne peux m'empêcher de songer aux pentes douces d'un cratère titanesque.

Une évidence : de quelque point cardinal que l'on observe ce bastion depuis le désert d'en bas, rien ne paraît du trésor qu'il cache. Partout à la ronde, on ne peut apercevoir que cette ligne de crête aride et monotone. Merveilleux trompe-l'œil de la nature.

Après le sable, deuxième cerne, la caillasse. Une large bande de friches pierreuses ceint tout le pays. Ce sol est un entre-deux qui hésite : roc triomphant en certains endroits, maigre terre

ferrugineuse en d'autres, des plaques entières se sont délitées du fait de leur instabilité et ont rabeté tout ce qui poussait dans les couloirs de leurs avalanches minérales. On dirait çà ou là les gradins éboulés de quelque théâtre antique que des colosses cyclopéens auraient pris plaisir à mettre à bas. En ce lieu règnent le cornouiller et les genêts, nichent les perdrix et les rapaces. On y débusquerait pour un peu le lièvre ou le renard, à l'heure où des mains expertes relèvent les tamis des ruches éparses. Viennent enfin la terre proprement dite et tout l'agencement précieusement pensé que sa rareté suppose : les cultures soigneusement réparties suivant la richesse relative du sol, l'habitat toujours ramassé en des zones disséminées qui jamais n'empiètent sur les parcelles arables ou les pâtures, fussent-elles minuscules. Toute présence des hommes, ici, s'efface devant leurs jardins. Oui, c'est bien cela : le pays d'en haut, jardin des hommes au ciel suspendu...

Fédhern m'abandonne à ma contemplation, presque amusé de ces ébahissements qui m'échappent à mesure que sur les rizières, les

vergers et les herbages se pose mon regard. Lâchant des deux mains les montants vermoulus de la croisée, je fais mine de reculer dans la pièce et d'y regagner ma place, mais un élan subit me ramène à cette ouverture. Comme incrédule de ces visions dont je me suis rassasié, j'ai le sentiment de devoir y revenir à nouveau afin que se grave en moi la persuasion que ces champs, ces vignes, ces bosquets ne relèvent pas du mirage.

Ne pas oser croire ; c'est à présent ma disposition d'esprit, au point que Fédhern continue de me laisser à mes éblouissements. Certainement s'interroge-t-il au fond de lui sur ma capacité à assimiler Morandouna non comme un songe, mais en sa réalité.

— Alors, fiston, qu'en est-il de ta venue ?

Je ne sais de quel étonnement je me sens le plus envahi : la toute fraîche découverte de cet improbable jardin – la perplexité qui en moi persiste m'amène à hausser la tête afin d'apercevoir la cime de ses arbres à travers la fenêtre – ou l'incrédulité de me dire à nouveau que cet homme parle ma langue presque à la

perfection. S'il affiche une infinie mansuétude depuis mon arrivée, l'inquiétude et le soupçon pointent malgré tout dans sa retenue. Je ne saurais le faire languir davantage, au risque de le voir s'impatienter. Pour l'heure, qu'il m'en plaise ou non, je suis quand même son obligé – prisonnier serait un terme qu'il n'aimerait pas, j'en suis certain. Ceci posé, un jeune aventurier venu de l'autre bout du monde et qui défie à mains nues les falaises de Morandouna, c'est d'une audace qui demande quelques éclaircissements.

Tout, je lui raconte tout par le menu : mes études de Géographie, ma découverte purement fortuite de cette tache sur la carte dont j'ai retrouvé le contour au premier regard en contemplant le sommet du plateau. Je n'omets rien qui puisse le renseigner sur ma démarche, allant jusqu'à lui détailler le coup de fil à l'ambassade. Tout à mes arguments, je prends subitement conscience de ma totale vanité à vouloir lui exposer ce qu'est un téléphone.

« Je crois comprendre... » est l'unique réponse amusée qu'il puisse donner à l'embrouillamini dans lequel je me perds. Une fois relatée la

méfiance du fonctionnaire, Fédhern semble s'absorber un instant dans de noires inquiétudes et son visage jusqu'ici impassible se trahit par un tic imperceptible à la commissure des lèvres.

D'étrange façon, la conversation foisonnante qui est la nôtre, jalonnée de digressions, de franche ingénuité pour ma part et d'interrogations savamment orchestrées pour la sienne, notre conversation, donc, nous lie peu à peu comme des connaissances de longue date qui évoqueraient le bon vieux temps. Il tourne autour du pot, Fédhern, cherche à en savoir plus sans me froisser, révèle par son insistance sa préoccupation du moment. Ma présence ici n'est-elle vraiment que le fruit de ma seule curiosité ou suis-je mandaté par une quelconque autorité pour m'informer de ce que cache le plateau? J'exhibe ma carte et les notes qui s'y rapportent pour lui montrer en quoi elles sont strictement personnelles. Convaincu qu'il n'entendra rien à mes explications, je pose les documents devant moi, mais contre toute attente, il s'en empare, les consulte et s'amuse d'y découvrir plus de lacunes encore que je ne souhaitais le dire.

Dans l'embrasure de la porte réapparaît ma déesse lapone, toute dorée de ce soleil du sud, qui vient s'enquérir de nos besoins immédiats; la théière à nouveau emplie, elle se retire comme elle est entrée.

— Azaïla, ma fille, lâche Fédhern, doucereux. Faut croire qu'elle t'a à la bonne. Tu as vu sa colère, tout à l'heure, parce qu'on t'avait laissé attaché!

Est-ce à son intervention pour le moins remarquée que je dois les égards qui me sont à présent rendus? L'intuition féminine par laquelle elle a pris ma défense est-elle l'instigatrice de ce crédit qui paraît s'installer entre Fédhern et moi? Je ne verserai pas dans ces spéculations, car que sait-on à vingt et un ans des voies mystérieuses qui régissent la confiance? Ce sont cependant celles-là qu'il semble choisir, lui qui déjà me traite presque en ami.

Quelques directives données à sa fille, et d'un coffre logé dans l'ombre de la pièce, il sort de quoi dresser le couvert. Il glisse entre nous une table basse, y dispose deux assiettes creuses en forme d'écuelles et s'en va à la jarre ramener un cruchon d'eau ainsi que deux mazagrans.

Sans artifice ni protocole, sa tâche accomplie, il attend que revienne Azaïla, les bras chargés d'un plateau garni. Ragoût et petits plats d'accompagnement s'annoncent comme une fête à mon palais qui n'a plus connu de vrai repas depuis deux jours ! Peu au fait des mets locaux, cependant, je tente par mon seul odorat d'en identifier les ingrédients. Qu'importe ! Gagné par l'appétit, je me laisse bien vite servir, faisant fi de toute appréhension.

L'atmosphère étant à la confiance, je saisis mon tour au manège des questions :

— Comment se fait-il que vous connaissiez ma langue ?

Fédhern lève sur moi un œil goguenard, mâche longuement pour se donner le temps de la réflexion et se lance. Vers sa dix-septième année, il a éprouvé le désir lui aussi de renouer avec ses très anciennes racines nomades, demandant à ses parents de pouvoir rejoindre l'un des clans d'en bas. Il lui fallait de l'espace ; il connaissait depuis son plus jeune âge le bord du monde fini, le sien, mais il voulait savoir jusqu'où s'étendait le désert qui porte son rocher. D'un commun accord,

il rallia Windona afin d'y apprendre les lois rigoureuses du sable. C'était encore au temps de la colonie.

Une garnison tenait en cette bourgade un poste avancé et, pour l'innocent qu'il était, rien de fascinant comme ces uniformes, comme ces véhicules étranges, comme cette force dans la discipline! Tous les jours, il observait la troupe s'engouffrer dans un camion pour aller s'entraîner à distance, au long de l'une ou l'autre piste. Parfois, elle s'éloignait huit jours durant, avec tout son paquetage, pour regagner quelque camp d'entraînement secret aux fins d'y apprendre la survie.

L'idée d'une telle aventure lui plut et il n'en fallut pas davantage pour le convaincre d'en intégrer les rangs. Il y fit ses armes, selon l'expression consacrée, et, suivant ses désirs d'horizon, se laissa enrôler pour trois ans au service de l'empire. C'est ainsi qu'au terme d'un très long périple – l'immensité des océans ayant succédé à celle du sable – il arriva chez nous, dans une importante garnison au nord de la capitale. Enfants des îles ou fils du désert, nés de la jungle ou de l'infinité des contrées

arides, tout ce que la souveraineté comptait de rejets des quatre points cardinaux se retrouvait là, si loin de chez eux, entièrement dévoués à cette nation qui cimentait par ses valeurs les modes de vie à l'extrême opposé. L'entière diversité des colonies s'y mélangeait dans le salut unifié au drapeau. Serviteurs d'une seule et même patrie, ils étaient tous orphelins de leurs vraies racines.

Fédhern a connu nos villes sans fin et nos interminables hivers, a couru nos campagnes dans des camions militaires : il était affecté aux communications. (Et moi qui croyais lui apprendre cette nouveauté qu'est le téléphone!) Trois ans d'instruction, trois longues années à étudier notre langue, à découvrir le monde moderne.

Il s'arrête un instant, rassemble ses idées, suspend son regard au-dessus des toits d'argile.

— Malgré votre confort inouï, malgré le fait que vous crouliez sous les innovations de toutes sortes, je n'ai aucun regret. Cette vie n'était pas la mienne. J'ai en moi le sang de ma terre, ce sentiment d'appartenance planté dans mes veines comme une perfusion et contre lequel

je ne peux rien. J'ai connu vos casernes, vos voitures, vos livres et vos bibliothèques, vos musées, vos théâtres, j'ai vu ces mirages de la machine et de l'électricité, mais rien de tout cela n'a pu me détourner de mon pays d'en haut. Après avoir effectué presque le tour de la Terre – je suis parti chez vous par un côté, et par un autre, j'ai accompli le chemin du retour – Morandouna m'a retrouvé riche de savoir tout ce dont je n'avais pas besoin.

Le repas s'éternise au fil décousu de ses nombreux apartés; dans mon esprit se dessine la personnalité de mon hôte, heureux d'un rien et revenu de tout.

— Qu'allez-vous faire de moi?

Je balance la question comme j'aurais jeté une pierre dans son assiette. Il paraît soudain éclaboussé de doutes et éprouve même quelques difficultés à mettre de l'ordre dans ses hésitations.

— Mes hommes t'avaient repéré dès le début de ton ascension. Hier soir, ils ont décidé de ne pas intervenir dans le noir quand ils t'ont vu atteindre le surplomb rocheux à la nuit tombée, de peur de commettre une

maladresse. Ils se sont relayés jusqu'au petit jour pour te mettre la main dessus sans danger. S'ils avaient voulu, pourtant...

Il suspend ses pensées, puis reprend :

— Les clans qui vivent au pied du plateau connaissent tous l'existence de Morandouna — nous sommes cousins à des degrés divers — mais ces gens du désert savent autant que nous combien le silence est d'or. Rares, très rares sont les étrangers qui approchent cette contrée, plus rares encore ceux qui la découvrent. Les contes anciens n'en relatent que deux cas dans notre histoire : un marchand égaré qui resta ici quelques semaines — je te parle de ça il y a dix ou douze générations — et qu'on ne revit jamais, une fois reparti. Il faut croire qu'il a su tenir sa langue, puisque jamais plus mes ancêtres n'eurent de ses nouvelles et que son retour chez lui ne nous attira par la suite aucune curiosité malsaine. Le second fut un jeune comme toi, du temps de mes arrière-grands-parents, qui sans doute voulait fuir quelque passé trouble et peu avouable, mais qui se plut tellement parmi nous que jamais il ne s'en retourna et qu'il fut de surcroît

désigné chef durant toute une année. Comme eux, nous te laisserons libre de redescendre, spéculant notre avenir uniquement sur ton silence...

Que répondre à cela, quel geste lui témoigner, à lui que je ne connaissais pas ce matin même et qui joue en toute simplicité le devenir des siens sur une confiance à peine naissante? En devrais-je tirer de l'orgueil, alors qu'un embarras des plus profonds m'empourpre le visage et rend gauche le moindre de mes mouvements? Je me précipite à la croisée une fois encore, espérant y trouver un semblant de contenance.

— Je descends aux jardins, veux-tu m'accompagner?

Sa voix dans mon dos ne laisse pas de me surprendre. Ainsi donc, en lieu et place d'une reconduite manu militari aux portes du monde d'en bas, Fédhern m'octroie une légitimité inattendue, par la simple volonté de me servir ouvertement de guide, ce qui vaut toutes les adoptions!

Alors, nous allons au ventre du pays d'en haut.

Nous descendons vers un faux pré circulaire et doré, un disque sablonneux pailleté d'une herbe sèche comme du foin. À cette arène voulue par la nature s'aimante le regard qui chercherait à embrasser le paysage en son entier, mais ne peut s'empêcher de sans cesse revenir au poudroïement de cette cible. Étrangement, elle paraît n'être un lieu réservé qu'aux humains, troupeaux et chiens se gardant bien d'y converger, retenus sans doute par le fil invisible d'une force qui sanctifierait l'endroit.

En son cœur rayonne un somptueux catalpa, essence souveraine croulant jusqu'à terre d'une draperie de branches lourdes. Ses fleurs immenses, accueillantes comme autant de mains offertes, semblent appeler les hommes dans le mystère de son giron. Feuille à feuille, l'ombre vénérée se déplace; imperceptiblement, à mesure que le soleil décroît, cette tache de fraîcheur tourne autour de son tronc comme autour du moyeu de la grande mécanique céleste et l'arbre en son entier devient alors l'axe majestueux de la lenteur du temps. Son fût centenaire est à l'instant l'essieu parfait sur lequel s'articule

toute la giration de l'univers. Les rayons glissent et meurent sur son dôme végétal en une lueur verte, la nef de son feuillage offre une tiédeur grise où s'alanguissent quelques femmes. Leurs maris, eux, plantés sur le pourtour étincelant de ce disque sombre, paraissent ne plus bouger, dormeurs debout bercés par un reste de vent ou la mélodie de chants anciens.

Au cadran solaire de cet arbre immense s'accroche la lumière décroissante qui, pour marquer cette heure crépusculaire, utilise les ombres dressées. Je sens battre ici, au plus profond de moi, le cœur de toute vie en ce plateau.

Plus loin, une vaste saulaie : ses sujets disséminés forment un couvert diffus, comme le lit calme d'un ruisseau. À sa lisière se mêlent des trembles qui agitent, tels de petits miroirs, le velours argenté du dessous de leurs feuilles. On dirait des paumes de mains d'enfants saluant le soleil. Au fond, vers la gauche, sous leurs frondaisons clairsemées, un abri de figuiers entrelacés fait l'ombre profonde, rendant une chapelle végétale baignée d'une lumière presque noire. Là, sans doute, se camouflent

les siestes un peu crapuleuses aux heures ardentes, à moins qu'il ne s'agisse de cette caverne inventée commune à tous les gamins du monde et d'où les adultes sont bannis. Au gré des conversations se tissent ou s'effilochent des groupes épars; il se peut aussi qu'ils doivent leur composition à la préférence de l'ombre ou de la pleine lumière.

Ce champ – cette arène – est le creuset de toutes les aises : certains y dorment à même la paille, d'autres ravaudent le cuir de leur besace, d'autres encore bercent de comptines le sommeil sans rêve d'un nouveau-né, tandis qu'aux braises de grands feux frémissent des chaudrons. Parmi les odeurs âcres d'un gibier crépitant sous la flamme, des bergers surveillent le rôtissage des viandes mises en commun. Des platées de légumes fumants vont et viennent de l'un à l'autre, de larges galettes d'une pâte bise circulent et s'amenuisent à mesure que chacun s'en taille un morceau. Tout y est partagé, mets comme tâches, l'un allant puiser l'eau, l'autre se chargeant de la vaisselle. D'îlot en îlot, Fédhern me présente, m'explique la fonction de chacun, me traduit non sans quelques

omissions sans doute les moqueries dont je suis l'objet ici ou là. Cependant, sous ses airs narquois, je devine dans ses mots et ses gestes une bienveillance forcée; il en use à l'envi, soucieux de désamorcer la sourde et perceptible méfiance vissée dans certains regards.

Je n'ai cure de ces silences embarrassés que certains esprits soupçonneux laissent planer. Je suis tout à la fascination de toucher de si près le cœur du monde, d'être moi aussi en résonance avec la vibration du lieu. Je savoure chaque instant, étire la moindre seconde du mieux que je puis, avide de m'imprégner de cette évidence dont jamais plus, je le sais, je ne retrouverai l'intensité : cette totale adéquation entre ces gens rustres et la glèbe qui les porte, cet accord cardinal et intemporel entre le vivant et la terre qui renvoie tout être à l'unicité des origines.

Comme il s'appartient au-delà de tout, ce laboureur qui dans les rousseurs crépusculaires sommeille à même le foin ! Ses songes, sûrement, vont à cette argile dont il est le serviteur et là, fourbu de l'avoir travaillée au corps l'après-midi durant, il rend au sol, par son repos, les fatigues

endurées à le retourner. Ce qu'il a dû déployer de ruses pour se mêler aux secrets des rivières, ce pêcheur de truites qui s'en revient les bras chargés, ayant à mains nues capturé leur trait d'argent dans les eaux vives!

Le suc de cette journée m'est ici livré dans la vérité nue de l'instant.

Fédhern, désignant du doigt ceux de ses hommes que la fatigue a vaincus, m'explique qu'on les laissera dormir si la nuit décide de les retenir dans ses bras. Qu'importe que l'aube les cueille au creux de l'herbe et non dans leur lit! Ils retrouveront leur foyer au soleil levé, y déjeuneront en famille et s'en retourneront aux rizières lorsque leur courage le leur commandera. Aussi bien, ils n'y reviendront que le surlendemain pour peu que leurs enfants ou une quelconque nécessité familiale ne les éloignent des labours pour quelques heures qui, partagées avec les leurs, nourriront bien d'autres jardins que les parcelles qui les attendent!

Le temps a passé, je suis comme saoul du chant des femmes et des crissements des bêtes de la nuit. Les paroles sont à présent murmures,

par petits groupes tous reprennent les chemins des hameaux. Fédhern, la paupière lourde, me glisse d'une voix lente :

— Viens dormir chez moi, fiston, à moins que tu ne préfères rester là...

Décidément, fiston est devenu mon nouveau prénom ! Et me voilà à sa suite, salué par quelques fantômes, remontant vers sa ruelle dans la nuit noire, m'en allant coucher chez cet ami de toujours aussi familièrement que si je rentrais chez moi !

Le pacte

Milieu de matinée, le lendemain.

Le pays d'en haut résonne des mille bruits du labeur depuis l'aube, mais plus forte que ces appels à la vie, ma flemme me commande de traîner un peu. J'éprouve quelque réticence à délaissier ma couche, l'esprit tout vagabond, encore nimbé des émotions de la veille. Fédhern m'a octroyé un réduit donnant sur la cour, chambre improvisée – du moins l'ai-je cru sur le moment – simplement garnie d'un sommier rudimentaire, d'un banc de bois et d'un coffre paysan pour toute armoire. Pris de remords cependant, je me lève enfin pour chercher à pas feutrés âme qui vive en la demeure. Au passage, je constate que cette pièce qui m'est attribuée

est en tous points semblable aux autres, celle de Fédhern comprise, ce qui atteste qu'il ne m'a pas relégué dans une salle annexe, loin de là. Le dépouillement, ici, confine à la rusticité moyenâgeuse, mais quelle plénitude ! D'où vient ce sentiment qu'il ne manque presque rien, d'où vient que j'éprouve au plus juste la notion de bien-être entre ces murs chaulés et nus ? L'opulence, en ce lieu, tient dans le regard, comme s'il suffisait que l'on verse un œil au-dehors pour se sentir aussitôt dépositaire d'une paix sans pareille.

Pas un chat. Mais mon hôte a disposé sur la table basse, à mon intention, un cruchon de lait frais, un bol, un demi-pain bis, des fruits, ainsi qu'une étrange gelée qui se révèle être une délicieuse compote de coings confits.

Tandis que je me penche à l'extérieur, je l'aperçois tout là-bas sur son cheval alors que je le pensais aux champs. Il inspecte la maigre digue d'un étang, jauge en contrebas le débit des canaux d'irrigation qui strient des rizières en terrasses. Venus à sa rencontre, deux maraîchers le questionnent ; il paraît leur fournir en réponse de judicieuses indications, puis

poursuit sa chevauchée vers d'autres labours où déjà l'on espère ses lumières. Se vouloir chef, à Morandouna, c'est visiblement accepter d'être pour tous le père, le médecin, le juge et l'avocat, le confident, l'ingénieur, le conducteur des travaux.

D'un seul regard, j'embrasse le plateau en entier afin de reprendre bien vite mes habitudes : j'en scrute les reliefs, lis le paysage dans toute sa physionomie, détaille ses lignes de fractures, y devine la nature des roches et des sols, comprends au travers de sa végétation le climat qu'il induit ou qu'il subit. Là où l'évidence se refuserait au profane, je saisis combien le pays d'en haut est un petit miracle géologique, une exception de taille. Il est, comment dire, une immense éponge plate disposée au fond d'une assiette creuse, elle-même plus gigantesque encore. Dès la pluie, les ruissellements cascadenent de ravines en menus bassins, emplissent cuvettes naturelles et étangs artificiels, vont grossir le réservoir qu'est le lac central. Je suis sûr que d'autres massifs rocheux de même nature doivent émailler le désert, mais je parierais qu'ils sont tous traversés d'au moins une faille,

voire plus, ce qui les prive de retenir tout liquide. À disparaître sur-le-champ dans les profondeurs de la roche, celui-ci, ailleurs qu'à Morandouna, ne rend aucune culture possible. Je refais mienne l'image de l'éponge, mais posée dans une assiette percée, cette fois. L'eau s'échappant par la fêlure, elle seule ne suffit pas à tout absorber et s'assèche rapidement.

Merveilleux hasard géologique auquel le pays d'en haut doit son existence; j'en ai presque du mal à le concevoir. Penser que sur quinze ou vingt kilomètres, pas la moindre brèche tellurique ne vient fendre ce monstre minéral, imaginer cet immense plateau sans la plus minime déchirure, voilà une curiosité qui me ravit. Le miracle de verdure qu'il permet m'enchanté à l'infini.

Dès son retour, je m'en ouvre à Fédhern, lui livrant en détail le fruit de mes réflexions. Alors que j'étais certain de capter son attention, il paraît contre toute attente s'irriter d'avoir à considérer Morandouna, selon mes propos, comme une banale exception de la nature, si rare fût-elle. D'après lui, l'essence de cet Éden serait totalement différente. Il est né d'une

entente entre les hommes et les esprits de la terre, entente nouée en des temps très anciens, pacte fabuleux dont la stricte observance a permis à cet incroyable jardin de perdurer jusqu'aujourd'hui.

Et de m'expliquer : pour aussi loin que remonte la parole – cette contrée n'a pas d'écriture – la légende prête aux ancêtres une promesse intime tenue par tous, une alliance mythique par laquelle ce pauvre sol aurait fait serment de nourrir ceux qu'il porte aussi longtemps qu'ils n'exigeraient de lui d'autre rendement que leur subsistance. Au début n'étaient que la roche et l'aridité, comme au désert, à ces deux nuances près qui firent toute la différence : ici, peu de sable, hormis la frange de dunes orangées, mais surtout cette extravagante particularité de l'eau de pluie à ne pas disparaître sitôt mariée à la terre. À bien y regarder, cet endroit a tout de la montagne avec ses blocs monumentaux, ses empilements de strates à ciel ouvert, ses dorsales gigantesques. J'y vois comme des squelettes de dinosaures prodigieux entre les os desquels la glaise durcie, à l'image d'une peau parcheminée, se serait momifiée.

Aux temps lointains, seules les retenues naturelles ceintes de rives herbeuses différencieraient ce lieu du paysage d'en bas. Sans doute celui-ci devait-il sa relative verdeur aux oiseaux de passage; les graines tombées de leur plumage à l'instant où ils s'abreuyaient, trouvaient sûrement là un terreau propice. Les pluies, pour n'être pas fréquentes, devaient cependant obéir à une certaine régularité, d'autant que les courants océaniques, deux cents kilomètres plus au nord, remontaient des Cinquantièmes hurlants et prenaient souvent de plein fouet les masses atmosphériques du désert, juste au-dessus de la région. Il en naissait de violents orages qui détrempaient la plaine poussiéreuse en une poignée de minutes, mais si l'eau disparaissait aussitôt dans les sables de l'erg, comme bue et évaporée tout à la fois, sur le plateau, les écoulements ne s'évanouissaient pas dans les entrailles du roc. Ils se rejoignaient en des lacs et des étangs dont le niveau affichait une certaine constance entre deux périodes diluviennes. La tiédeur toute relative de l'air devait pour sûr participer de leur moindre dissipation.

Un jour vinrent les hommes – sait-on pourquoi, comment? – assurément les fils de ces nomades immémoriaux qui, poussés par quelque curiosité que jamais n’avaient connu leurs devanciers, se mirent en tête de gravir le rocher. Ce qu’ils découvrirent au sommet leur plut : une fraîcheur des plus appréciables, de l’eau en abondance dormant dans des baignoires naturelles, leurs pourtours d’herbe qui suffiraient amplement à de petits troupeaux. Sans doute comprirent-ils rapidement que par irrigation cette croûte dure comme de la pierre se ramollirait sans peine et verrait germer en son sein toute graine qu’on lui donnerait à choyer. Ils s’obligèrent à quadriller d’étroites rigoles les premiers lopins de leurs expérimentations. Cela, bien sûr, occupa durablement les nouveaux migrants. Trouver les meilleurs passages dans les anfractuosités qui ouvraient en deux certains à-pic, en redescendre sans trop de difficulté, monter outils et semences, acheminer moutons et chèvres capables de se contenter des maigres broussailles, ces besognes firent s’affairer des saisons durant le premier carré de colons. De si belle manière, dit la légende, et

avec tant d'opiniâtreté que la menue communauté des origines s'étoffa spectaculairement. En deux générations, guère plus, apparut ici une forme de subsistance quasi autarcique, les parcelles devenant jardins, les jardins laissant place à des champs, les terrasses cultivées refoulant toujours plus haut le maquis. Des murs furent érigés en lisière des potagers pour ne pas empiéter d'une once sur la surface arable et prirent les couleurs des différentes terres où s'ancrait leur pied : ocre vif orangé au sortir des ravines les plus ferrugineuses, gris sombre aux reflets d'ardoise là où la roche en plaques s'émiettait comme du mica. Ainsi peut-on deviner de loin, à simplement regarder les façades colorées des maisons, la nature du sol dans chaque hameau, bien que la densité du couvert végétal empêche par endroits que l'on voie la teinte rouge feu ou le pastel crayeux des argiles.

La voix de Fédhern m'hypnotise par sa profondeur et sa régularité, l'histoire de son peuple prend dans sa bouche les accents d'une envoûtante mélodie. Il me conte ces choses anciennes qui attestent de la singularité des siens.

Leur dévotion n'exige ni église ni autel, l'objet de leur adoration n'a pas vocation à devenir relique votive. La glaise entre leurs mains vaut toutes les Saintes Écritures, ils tiendraient plus sûrement pour sanctifié le murmure de l'eau que le bruissement de feuilletts dits sacrés s'ils avaient une religion, mais ils se réclament davantage de l'instant que de la pérennité du Livre. Pour eux, les pages de l'homme s'écrivent à l'encre de la terre. Ce qu'ils vivent avec elle, jour après jour, ne se cache pas dans les images romancées d'une quelconque intention céleste. Le non-respect du pacte se paye en quelques jours, toute surexploitation est immédiatement sanctionnée. Le sol, fragile, les met vite à l'amende quand par quelque manquement ils le réquisitionnent à l'excès. Il a fait promesse aux premiers habitants de les nourrir aussi longtemps qu'ils sauraient préserver la vie née de son union avec l'eau, dans l'unique dessein précisément de vénérer cette vie en ce qu'elle détenait de plus précieux.

Ce pays n'est tel que par leur sueur – et leurs larmes parfois – à sa beauté l'eau seule ne suffirait pas. Les fondements de ce miracle

préexistaient à leur venue, mais sans leur labeur acharné et leur entêtement, rien de ceci ne serait. À leur main cette glèbe s'est donnée, mais que je n'aie pas croire qu'en toute facilité elle s'est offerte. Cette parole secrète par laquelle les esprits du lieu ont su parler au cœur des premiers ancêtres ne fut que le début de l'histoire. Il leur restait un destin à écrire.

Par deux fois – ainsi le veut la légende – le pays d'en haut a failli disparaître. Trop de prétendants, trop de calculs marchands visant à aller nourrir d'autres populations que le cercle restreint de ce plateau auquel se limitait le pacte. Que certains aient outrepassé, par cupidité, les règles de l'autosubsistance, voulant de la sorte commercer et s'offrir par là même de nouvelles richesses, cela a suffi pour menacer cet endroit d'extinction. Il a fallu dans les deux cas de très longs mois pour rattraper quelques semaines de coupables égarements de la part de spéculateurs mal avisés.

Je rétorque à Fédhern qu'au-delà du respect dévolu au mythe des origines, cette lande si merveilleusement ordonnancée pourrait valoriser

ses rendements au prix de quelques judicieux efforts. Cela sans coup férir. En disséminant les forages, en défrichant la garrigue plus haut encore, en canalisant jusqu'aux eaux de ruissellement descendues des toits d'argile, le plateau supporterait de nourrir Meglesh et Windona à peu de frais.

Il me musèle d'un « Hors de question ! » qui ne souffre aucune réplique.

— Le peu que nous troquons nous donne tout juste accès à l'indispensable venu d'ailleurs : des allumettes, certains outils de fer, des remèdes rares. Là s'arrête le commerce. Toute autre arrière-pensée dans notre façon de valoriser Morandouna tuerait aussitôt le pacte.

Mon sourire narquois trahit quelque peu ma défiance, sourire que ne paraît guère apprécier Fédhern.

— Les esprits de l'eau et de la terre ont fait promesse de récompenser les premiers habitants aussi longtemps qu'ils sauraient rester humbles dans leurs projets. Pas de surpopulation, pas de surexploitation vivrière ou céréalière, pas d'arbres en excès ni de troupeaux trop conséquents. Dans leur recherche de vérité

face au défi que leur imposait l'âme des éléments, trouver l'équilibre n'était pas pour ces pionniers la moindre gageure. L'enjeu était leur avenir en ce lieu : mériteraient-ils d'y installer durablement une descendance ?

— Fédhern, ce sont des histoires, tout ça ! Va pour le respect dû aux mythes fondateurs – toute société a les siens – mais peut-être est-il possible de vivre autrement que dans la crainte d'une puissance invisible qui menacerait de tout arrêter si vous forciez un peu les rendements ! Ce soi-disant « pacte », n'est-ce pas un léger prétexte pour inventer à votre mémoire collective des origines fabuleuses et lui donner une dimension... voyons... légendaire ? Te rends-tu compte que vous vous pliez à des codes oraux qui n'ont plus d'âge, à des édits cent fois déformés et transformés ? Ce « pacte » vaut-il vraiment que vous vous soumettiez aveuglément à lui ?

Là, Fédhern manque vraiment de s'étrangler ! Et je pense que si je ne la mets pas en sourdine, il m'en cuira sous peu.

— Dis donc, fiston, votre bible ne serait-elle pas à sa façon un pacte, elle aussi? Ne vous sert-elle pas d'une certaine manière de mode d'emploi à la vie ici-bas? Explique-moi en quoi ce Verbe descendu des nuées serait moins imaginaire que la Parole montée de notre terre. Voilà deux millénaires que vous faites tourner votre monde avec ce truc-là, que vous le pillez et l'abîmez sans vergogne, que vous envahissez et trucidiez à tout va, pour ensuite chercher dans je ne sais quelle rédemption des promesses expiatoires! Je voudrais bien que tu me démontres en quoi les voix des profondeurs qui ont murmuré à l'âme de nos aïeux seraient à moquer plus que celles de vos anges venus des cieux! Nous récoltons ici, depuis des siècles, le fruit de la parole donnée. Et tenue. Pour votre part, vous embrassez des textes dont jamais personne n'a pu témoigner des chimères qu'ils promettent. Et vous vous mettez en scène, vous ânonnez vos oraisons contrites, vous érigez toujours plus haut la pierre et le verre pour que vos cathédrales soient le reflet de votre cœur dévoué et repentant! Tu ne verras chez nous ni lieu de prière ni

serviteur d'un quelconque culte. Nous n'avons d'autres psaumes que les pages de la nature, notre seule liturgie est la vibration du soleil et le chant de la pluie dans nos veines.

C'est tranché. Et comme je relève que toute vie close finit toujours par se scléroser, Fédhern me détaille le judicieux équilibre qui régit les populations du plateau. Il m'expose comment tout natif de Morandouna désireux d'aller vivre ailleurs en a parfaitement le droit. Et comment, en contrepoint, toute personne des tribus apparentées qui voudrait s'installer ici peut en faire la demande. Ainsi en va-t-il des mariages, de la mixité des clans. Je ne manque pas de noter que dans le système qu'il me décrit, il m'est facile d'imaginer que tous les voyageurs des sables, le ventre creux et les paupières brûlées de soleil, doivent se porter candidats à goûter le repos et les délices qu'offre ce garde-manger à ciel ouvert!

— Cela est sans doute difficile à croire, m'explique-t-il, mais les volontaires ne sont vraiment pas légion. Certains s'y sentent rapidement à l'étroit, et il me faut toujours garder à l'esprit que les gens d'en bas sont des nomades, ce

qui signifie qu'un horizon à quinze ou vingt kilomètres est loin de leur suffire. N'appelle-t-on pas d'ailleurs leurs montures « les vaisseaux du désert »? Quantité de nouveaux venus repartent au bout de quelques semaines, préférant les immensités précaires mais sans fin à ce royaume de verdure où l'espace leur vient vite à manquer. Aussi accueillant soit son miracle, Morandouna n'en demeure pas moins à sa façon une île. Et aussi vrai que tout marin porte en lui une ancestrale et secrète espérance insulaire, tout insulaire finit par rêver d'infini. Éternelle et contradictoire insatisfaction de l'homme.

Une île...

Dans le fond, il s'agit bien de cela. Le pays d'en haut n'est rien moins qu'une île perdue sur la mer des âges.

II

Un soir

Un soir, peut-être quatre mois après mon arrivée, Azaila me rejoint sur le toit de la maison de son père. Au délicat parfum d'amandes fraîches qui de la cour monte dans le vent, je sais que son ombre frôle le pisé des murs. Un murmure de tissu, le grincement des marches disjointes et l'instant d'après, elle est à mes côtés.

Dans la presque nuit, son sourire vient illuminer la petite terrasse où je prends le pouls des étoiles. Cheveux défaits, ni collier ni bracelets, je la pressens nue sous le lin léger de l'immense chemise qui la vêt jusqu'aux pieds.

Je suis pétrifié : seuls, tous les deux, sur ce toit de terre où n'importe qui pourrait deviner nos silhouettes, voilà qui ne va pas manquer

d'attirer les regards, et me valoir les foudres du clan. J'ai la sourde intuition qu'ici comme là-bas – je veux dire dans le désert d'en bas – on ne transige pas avec l'honneur, et moins encore avec celui d'une femme. Je me dissimule donc comme je peux dans l'encoignure la plus proche, jouant en cela avec l'obscurité complice, mais Azaila prend un malin plaisir à m'y rejoindre, ses doigts rugueux cherchant les miens.

Je suis au supplice. Peut-être sa cadette dans la cour ou, qui sait, le voisin depuis son propre toit, ou même un berger attardé dans un jardin suspendu, l'un d'eux ou tout autre va à coup sûr nous surprendre d'un instant à l'autre. Des cris monteront bientôt dans le noir, la rumeur enflera d'étables en greniers et ce sera tout à l'heure toute une meute qui hurlera « à mort l'étranger » quand pleuvront les coups.

Azaila, cependant, toujours frondeuse et mutine, s'amuse à promener dans mes paumes, sur mes bras, une caresse d'amandes que je reçois jusqu'au long de l'échine. Quel corps rêche

se cache donc sous l'ample étoffe à la trame rustique, quels âpres relents de sueur rance et de troupeau trouverais-je dans les plis de son vêtement, contre sa peau, si j'allais m'y égarer ?

J'éprouve un vague dégoût à évoquer cette question, qui pour l'heure n'en est pas une, tant Azaïla respecte la crainte qu'elle sent naître en moi. Un long moment, elle joue avec mes frayeurs. Puis elle pose ses lèvres chaudes au creux de mes mains en guise de bonsoir et s'éclipse, furtive et gracieuse, comme elle est venue. Baiser singulier ! J'ai le cœur aux tempes, et reste d'interminables minutes proche de l'apnée.

Azaïla disparue, je me remets à goûter l'air léger à grandes goulées, cherchant dans sa fraîcheur un souffle perdu. Puis je descends à mon tour avec la prudence d'un chat, pressé de regagner ma natte et d'y retrouver mes esprits.

À l'instant d'en franchir le seuil et de me laisser happer par le noir de ma chambre, je sens dans l'obscurité une main tisonner l'âtre ouvert qu'abrite un coin de la cour. Quelqu'un se tient là, que je n'ai pas deviné ! Le rougeoiement des braises ravivées éclaire un regard qui me dévisage longuement. Fédhern !

J'ai quelque peine à réprimer un tremblement naissant.

Fédhern le rusé! Il a tout vu, tout entendu, tout : Azaïla montant l'escalier, ses petits gloussements moqueurs, le bruissement de ses caresses, puis sans doute le bruit de mon repli quand pour toute défense je me suis recroquevillé. Oui, cela aussi, bien sûr, il a dû le surprendre, et je saisis cette pensée opportune pour rompre le silence :

— Ce n'est pas ce que tu crois, Fédhern, lui dis-je en le prenant de face, je n'y suis pour rien.

Son visage n'exprime aucun trouble; on y lit plutôt une vague sérénité.

— Ne m'en veux pas si je ne connais rien à vos règles et à vos coutumes, à toutes ces choses qui sont votre façon de vivre. Chez vous, une femme a-t-elle le droit d'approcher un homme dans la maison de son père? Comment doit se comporter un invité, si cela se produit? J'ignore tout des usages d'ici, et si je devais un jour te froisser, ce serait par pure maladresse, sois-en certain. Je respecte ta fille autant que je te respecte, mais là, je n'ai rien entrepris pour

qu'elle vienne vers moi. Jamais je ne voudrais te faire offense, Fédhern, ni sous ton toit, ni sur ton toit.

Ce trait l'amuse franchement, ce qui achève de me décontenancer. Décidément, tout ici m'échappe, à commencer par ce qui me paraît relever du danger. Fédhern est le chef incontesté, sa fille m'aborde ouvertement entre ses murs bien que je sois étranger, et en guise de fouet ou de bannissement, il me réserve un éclat de rire sans pareil!

— Azaila, c'est comme le vent...

Sa voix est franche, je la sens sans la moindre arrière-pensée.

— Et le vent, c'est libre, c'est imprév... — il ne trouve plus le mot — il... il agit comme bon lui semble. Tu n'y peux rien. Si tu veux l'arrêter, tu construis des murs; mais s'il a l'idée d'entrer chez toi, il enfoncera ta porte, il soulèvera ton toit. Ce n'est pas toi qui décideras. Tu dois juste essayer de résister. Mais jamais tu n'auras le dernier mot. Si tu te barricades, il choisira peut-être de se détourner sur le moment. Mais ce ne sera que pour mieux revenir plus tard et te mettre un coup de bélier

quand tu ne t'y attendras pas. On dit ici : « Quand le vent a fini de dormir, même la montagne se fait petite. » Nous savons qu'il a l'éternité pour lui. Par brises ou par tempêtes, il court les sommets et les vallées, les rabote, les délite caillou après caillou. Il jaunit nos jardins, rend maigres nos fruits et nos cultures, il assèche le pis de nos bêtes certaines années. Mais c'est lui aussi qui nous fait don des nuages et de l'eau, lui qui promène les abeilles vers les fleurs de derrière la montagne et les ramène à nos ruches. Alors, le vent... Tu es libre de choisir de ne pas écouter ses conseils, mais jamais tu ne pourras le museler...

— Fort bien, Fédhern, mais que dois-je déduire de ce que ta fille me soufflerait en silence? J'ignore ce qu'elle désire, j'ignore les limites permises par vos usages et je tiens absolument à éviter les faux pas qu'engendrerait ma méconnaissance...

— Ce qu'elle veut, tout homme le comprendrait!

Comme ses mots le rendent matois!

Il se perd à nouveau dans une ellipse qui achève de m'embarrasser.

— Une bûche ne décide en rien d'interrompre les noces de feu qui l'unissent à la flamme, quand celle-ci lui lèche déjà les flancs. Toutes deux, bûche et flamme, finiront cendres, mais seul compte qu'entretemps elles aient ardemment illuminé le foyer...

Je le supplie :

— Aide-moi, Fédhern, s'il te plaît, aide-moi ! Je veux m'instruire des lois et coutumes qui sont les vôtres, je veux apprendre les mots, les gestes qui disent merci sans être inconvenants, ceux qui expriment le refus sans froisser, toutes ces choses qui me permettraient de trouver ma place parmi vous.

Sa réaction est belle et sauvage.

Je viens malgré moi de lâcher l'essentiel de mes intentions, et je crois deviner qu'il en est heureux. Oui, heureux, contre toute attente, car il me paraît naturel qu'au pays d'en haut l'on veuille préserver la discrétion et qu'en cela on aimerait que s'éclipsent au plus vite les intrus. Mais, sous les mots, il a tout de suite compris que je me considérais autrement

que de passage et je jurerais qu'il en éprouve une certaine satisfaction. Est-ce vanité de ma part que de vouloir m'en convaincre ou attente aveuglée d'une réponse favorable ?

— Que faut-il que je fasse, Fédhern ? Azaïla est ta fille, et moi, depuis mon arrivée, je vis de ton hospitalité sans rien t'offrir en retour. Tu comprends bien dès lors que son attitude me trouble, et...

Il m'impose le silence de sa main levée.

— Chez nous, tout ce qui n'est pas choisi doit être dit. C'est la coutume, que l'on soit homme ou femme. Rien n'est opposable à la franchise. Ce que tu ne veux pas, tu as obligation de le faire savoir. Sans heurt, sans cris, mais fermement. La limite de l'autre sera ton refus. Tant que tu ne précises pas tes frontières, l'autre avance. C'est ainsi. Il arpente tes territoires aussi longtemps que tu ne lui auras pas signifié la ligne à ne pas franchir. Toi seul fixes cette limite. Je sais, le jeu est délicat, périlleux parfois, mais il faudra t'adapter.

— Mais... mais pour en revenir une fois encore à ta fille...

— Qu'est-ce que je viens de t'expliquer! Libre à toi de suivre ou pas Azaïla dans ses méandres, ce qui aura été voulu par les deux sera accepté par la communauté! Ça te va?

Il se lève, me lâche un « bonne nuit » non dénué d'humour. Se perdant sans écho dans la pièce où il s'est engouffré, son rire sonne pour moi comme un sauf-conduit que je n'attendais pas. Ainsi, quoiqu'il advienne, il ne s'y opposera pas!

J'ai beau retourner notre conversation en tous sens afin qu'au bât de mes pensées elle ressorte clarifiée, je ne parviens pas à me convaincre du bien-fondé de mes conclusions. Comment lui, Fédhern, dans le monde clos qui est le sien, en vient-il à faire preuve de pareille tolérance? Il me paraît que d'ordinaire les sociétés de cette nature se distinguent davantage par l'autarcie stérile de leurs valeurs que par leur ouverture.

Comment peut-il me laisser croire qu'une femme jeune – sa fille, de surcroît – est ici en droit d'afficher le libre cours de ses sens, sans que cela n'affecte le clan ni dans ses codes ni

dans son ordonnancement? Mes pensées, bien entendu, ne retiennent que les sens, se gardant de songer à de possibles sentiments. Qui donc, en effet, serait susceptible d'imaginer qu'en pareille contrée, les cœurs féminins soient autorisés à parler à voix haute?

J'ai beau jeu de feindre pour moi seul un quelconque questionnement sur les us et coutumes de ce peuple alors qu'il ne me serait jamais venu à l'idée de m'interroger sur la voix des femmes dans ma propre patrie! Cela démontre combien, si besoin en était, par réflexe et par paresse d'esprit, je suis moi-même pétri de condescendance envers cette communauté. Tout infatué de mes savoirs livresques et cartographiques, habité de l'exotisme des gravures anciennes et des récits de marins, je ne me suis jamais offusqué de ne les avoir parcourus qu'à sens unique, avec ce regard bêta et un peu court de l'espagnol drossant ses caravelles au pays du bon sauvage. Je me tiens à cet instant dans une méconnaissance pantouflarde en tous points identique à celle d'un esprit des Lumières dissertant sur la vie caraïbe. Ah, la

nature profonde des Amériques, vue depuis l'ombre d'un clocher suisse! Quelques images d'Épinal suffisent parfois à forger une philosophie.

Mon rapport à la gent féminine ne m'a jamais interpellé depuis l'enfance. Agglomérat de vagues idées reçues, ma science en la matière a la maigreur d'un in-quarto et je dois bien admettre que je me suis jusque-là cantonné à des vérités durablement convenues. Isa n'en a-t-elle d'ailleurs pas fait les frais? Son image me revient, tandis que je me remémore les propos de Fédhern, et je sens l'épine du remords pénétrer mes récents souvenirs.

Isa...

Nous avons grandi aux mêmes jardins tous les deux, la modeste maison grise et basse de mes parents jouxtant à l'époque le manoir Élissac. Quelques mois à peine nous séparaient. Nos premiers rires partagés le furent au travers d'un grillage, quand je gambadais à quatre pattes sous le large étendoir où ma maman disposait son linge et que dans l'allée du parc,

de l'autre côté, passait la petite voisine au bras de sa gouvernante. L'affable domestique s'arrêtait alors; les deux femmes conversaient tandis qu'entre leurs jupes nous liait le rituel des hochets échangés. Puis, invariablement, la ronde de la gamine reprenait son cours sans retard, afin que sa châtelaine de mère ne s'alarmât point d'une trop longue exposition au grand air.

Notre âge de raison, des années plus tard, fut maintes fois mis à mal par nos coups pendables et nous vénérions nos écorchures comme des blessures de guerre. Je souris toujours au souvenir de certains rats crevés qui finirent entre deux draps repassés, dans la buanderie, et j'ai dans l'oreille le cri de la gouvernante emplissant la tour sud du manoir. Me revient aussi ce jour où nous avons badigeonné à la glu les clés de la remise! Pauvre jardinier, au soir il maugréait encore.

À force d'opiniâtreté, Isa était parvenue à dégrafer le grillage dans un coin du jardin; dès lors, toute occasion de me faufler au travers de cette trouée me fut bonne à saisir

et le bosquet du fond de son parc devint pour longtemps le théâtre fabuleux de nos jeux douteux et cruels. Ce que nous pouvions rire à touiller à grands coups de bâton les bouses de vaches qui émaillaient le sous-bois ou à faire s'affronter en des combats de tanks nos divisions de scarabées ! Les vaincus se voyaient immanquablement condamnés à perdre le blindage noir de leurs élytres.

D'une totale impudeur, elle ne portait souvent rien sous sa jupe et s'amusait de ce que contrairement à moi, la vie ne lui avait laissé entre les jambes qu'un trait de couteau. Elle était espiègle, tranchante, aguicheuse, et déployait l'ample voilure de son effronterie dès que ses parents avaient le dos tourné, dénonçant par tout son être l'existence sans rêves et la rigidité contrite que supposait son rang.

Et l'adolescence vint, sans passion ni surprise, mais avec son cortège de dissonances qui sournoisement mit à mal notre équipage. L'insouciance complicité des jeunes années s'effiloça dans les tourments de notre treizième ou quatorzième printemps. Travaillée de poussées

telluriques au profond de sa chair, tiraillée par les sautes brusques d'une féminité naissante glissant sous sa peau des formes nouvelles, Isa mon double perdit ses premières couleurs, et troqua son enfantine désinvolture pour une gravité que je ne lui connaissais pas.

Sa mère profita de ce que le bas-ventre de sa fille s'éveillait au secret des femmes pour l'instruire des choses de l'âge et de la religion. Alors, tandis qu'il m'arrivait encore de grimper aux arbres, elle gravissait les échelons de la vertu, cantonnée dans quelque alcôve pourpre à l'étude des textes bibliques ou à s'entretenir de ses futures qualités ménagères et matrimoniales. Quand, au sortir de ces essorages, elle me rejoignait dans le petit bois, elle avait le rire sec et paraissait époncée de toute sa personnalité d'avant. Plus rien en elle ne transparaissait de ce qui avait fait les riches heures de notre enfance.

Je la voyais en partance pour d'autres rivages, tout autant que moi, au fond, qui ne voulais rien admettre de mes propres changements. Trop occupé à dénoncer chez elle ses trahisons, j'en occultais les miennes. Au point que l'été de mes seize ans, il y eut l'intermède Kathleen.

Malgré cette invisible scission, le village en son entier ne doutait pas que nous fussions promis, sauf sa mère à l'évidence, et l'on nous regardait grandir en pensant que sur cette voie toute tracée qui était la nôtre, les traverses du temps nous reliaient un peu plus chaque année. Mon père y supputait mon profit – Isa se révélant être d'un parti très avantageux – mais, s'ils acceptaient quelques moments récréatifs en ma compagnie, ses parents, eux, n'envisageaient certes pas d'accrocher au wagon de leur particule le nom d'un roturier, fils de garagiste de surcroît. Au mieux, ils me toléraient. Quant à se mélanger!

Ce fut bientôt l'âge des nouveaux mystères. À l'heure où s'éveillèrent les curiosités intimes, c'est tout naturellement vers elle que m'inclina mon goût de la découverte. Nous n'étions pas vraiment un secret l'un pour l'autre et si nous avions été avertis des dangers de jouer avec le feu, quelques précautions élémentaires suffiraient à nous en faire goûter la chaleur sans en subir l'incendie. Or, non.

Elle n'y mettait plus la même désinvolture. Ce qui n'aurait dû être après tout qu'un jeu, calculé certes, mais jeu quand même, prit une dimension qui me laissa interdit.

— On ne peut être la femme que d'un seul homme, m'assena-t-elle un jour, alors que je la pressais de m'expliquer son refus, c'est ma mère qui me l'a dit.

Suivit toute une litanie de bigoteries sans nom : point de salut hors du mariage, les vertus de l'abstinence, le bannissement du divorce, que sais-je encore.

Un cauchemar. Isa! Me servir ce brouet de fondements religieux éculés! Ce ramassis de conduites d'un autre âge! Comme si elle tenait pour un trésor tout un fatras de bondieuseries à trois sous. Elle! M'assommer d'un inventaire de préceptes faisandés! M'en décliner les lois avec le ton mortifié d'un récitatif ou d'un confiteor! Les bras m'en tombaient, c'était plus qu'il ne m'était possible d'encaisser.

L'époque n'était plus à la toute puissante mère Église, loin de là. Finie la dictature de la croix, fini le temps où l'on ne divorçait pas. Je lui crachais tout ça au visage : son droit d'aimer

comme bon lui semblait, sa liberté de se donner et de prendre en retour, sans l'obsession des hypothétiques comptes à rendre le jour où le ciel la prierait de préparer sa sortie.

Femme d'un seul homme.

Cela revenait comme une ritournelle dont la mélodie se serait étoffée au fil des mois. L'entêtement qu'elle mettait à l'enrichir de jour en jour ne me permit bientôt plus de différencier la part de ses convictions propres de celle d'un automatisme langagier désormais vidé de sa substance.

J'étais tiraillé. D'un côté, la colère de la voir s'enfoncer dans les marécages de ses idées reçues. De l'autre, l'espoir de la sentir prêter une oreille à la jeunesse qui l'entourait, à ce monde s'ouvrant à des valeurs modernes, enfin débarrassé de cette chape de plomb et de sang qu'avait laissée la dernière guerre, encore une. Elle voulait être de cette éclosion-là, elle aussi, et je m'efforçais de l'y amener.

En vain. Pour peu qu'avec l'aide de ses amies nous ayons pu l'exfiltrer de son manoir, le temps d'un anniversaire ou d'une excursion,

inlassablement sa mère reprenait le dessus, inlassablement sa famille parvenait à la faire plier. Quand, au fil de quelque échappée belle dans le désœuvrement d'un après-midi à la grande ville, il m'arrivait d'espérer, je rêvais du prochain bal où nous irions. J'aimais retrouver son innocence émerveillée devant les vitrines ou imaginer sa joie dans la frénésie d'une java.

Mais chaque entorse aux codes de son clan se payait au prix fort et la ramenait davantage à ses entraves, quand ses parents la cloîtraient trois jours de rang, en juste châtiment, disaient-ils, de ses intolérables écarts de conduite. De ces épreuves, elle ressortait livide, mortifiée, comme lessivée par le flot des remontrances et des rappels à la bonne moralité qu'elle avait dû subir.

Les extrêmes se consolident l'un l'autre, je l'appris au travers d'Isa. Plus lourde avait été la punition, plus loin elle poussait la provocation lors du bal suivant, buvant plus que de raison, aguichant à qui mieux mieux les gars du coin qui salivaient sur ses courbes

nouvelles, au bord de la piste de danse. Je la vis maintes fois attiser tout un rang de mâles en rut et s'amuser ensuite de les laisser purger à coups de poing le trop-plein de leurs fantasmes.

Naquit alors en moi la peur panique qu'un jour ou l'autre elle ne succombât à l'un de ces oiseaux de passage, pour peu que profitant des effets de l'alcool et du rythme, un maquignon ou un palefrenier ne sache se placer et arracher la mise. Je redoutais surtout de la voir perdre ce qu'elle promettait derrière une haie, un soir de fête, ou au milieu des cageots et des baraquements. Oui, vraiment, j'avais fini par la croire capable de céder au premier venu parmi ses connaissances et de tenir ensuite sa parole d'être pour la vie la femme d'un seul homme. Cela n'eût pas été extravagant dans cette campagne où les noces, souvent, avaient l'aigreur de l'arrangement et le mutisme obtus de la résignation.

— Ma promesse silencieuse, c'est à toi que je l'ai faite et depuis longtemps, me rassura-t-elle un soir d'apaisement.

Mais depuis quelques semaines j'avais au ventre une crainte sourde que son serment ne parvint pas à dissiper.

Femme d'un seul homme.

Bien sûr, je voulais être celui-là, mais en toute liberté de sentiment, sans la règle de quelque édit du ciel! Je voulais d'elle, oui, mais dans la continuité du lien qui nous unissait depuis le berceau, non dans l'assurance d'une promesse qui nous aurait menottés.

Un écart grandissant se creusait entre nous. Elle marchait en funambule sur le fil d'un rasoir de plus en plus aiguisé, multipliant les allées et venues entre ses mises en danger et ses retours dans le droit chemin. De mon côté, je m'évadais en préparant mon voyage, convaincu que deux mois loin de cette atmosphère me permettraient d'y voir plus clair et de faire le point. Chacun de nous s'enfonçait dans son obsession du moment.

Jusqu'à ce soir de juin qui précipita ma résolution.

C'était fête sur la place du village, la nation commémorant ses soubresauts fondateurs. La nuit tardait un peu à se poser, les lampions s'allumaient un à un comme des phalènes lumineuses autour du kiosque à musique, dans le brouhaha des musiciens cherchant l'unisson et les fûts de bière que l'on roulait jusqu'aux buvettes. Ça beuglait fort aux comptoirs de fortune, et bras dessus, bras dessous, une vague de joyeux compères ondulait de droite et de gauche en poussant la chansonnette. Isa vida d'entrée deux ou trois verres avec ses copines afin de se mettre au diapason.

Un bruit de moteur m'obligea à lever la tête, bruit familier à mes oreilles et pour cause. À l'angle de la place, Norbert, le fils du boucher, venait d'apparaître derrière le monument aux Morts au volant du bolide de ses parents, et partit se garer loin dans un chemin qui menait aux champs. Cette voiture, je la connaissais bien : elle avait traîné dans le garage de mon vieux plusieurs jours, période durant laquelle il l'avait sortie presque tous les soirs, espérant lui trouver un acquéreur en parcourant avec

elle la bourgade en tous sens. Démarche payante s'il en fut ! Le boucher était tombé sous le charme et mon père n'avait eu aucun mal à lui fourguer sa belle mécanique. Pensez donc, cette magnifique étrangère, copie lointaine de la Bugatti type 35 TC, ça ne se reverrait pas de sitôt dans la contrée, et encore moins au prix qui était le sien !

Jamais en veine de combines, le paternel !

Il connaissait dans un pays voisin un atelier tenu par de jeunes mordus et versé dans les pâles imitations de véhicules célèbres. Ces répliques étaient approximatives, certes, et leurs qualités mécaniques trop souvent douteuses, mais cela suffisait à faire illusion dans une région où les bolides authentiques se comptaient sur les doigts d'une main. Ces voitures sans marque se voulaient être au plus près des modèles originaux, serinait mon père avec une rouerie de bateleur, et il eût été insensé selon lui de ne pas succomber à ces merveilles dont le prix supposait que l'on s'interdise toute réflexion. Il s'était mis en tête d'importer cette production.

Et le boucher de parader au bout de quelques jours dans sa rutilante copie. Elle n'avait de sportive que l'allure. Sous son capot, coquille vide! Un très modeste quatre cylindres poussif se cachait là honteusement, alimenté par un carburateur sous-dimensionné de mauvaise facture. Il était loin, le huit cylindres en ligne original de la Bugatti, avec ses cent dix chevaux servis par un compresseur Roots! Quant à ses courbes, pauvrement imitées, il fallait avoir de l'imagination pour retrouver dans leur arrogance futile la fluidité si caractéristique du carrossier Gangloff!

Norbert était parti se garer bien au-delà des rangées de vélos et de motocyclettes qui fermaient le fond de la place, sans doute par crainte d'être serré de trop près par les rares voitures des environs et de ramener son joyau avec une rayure.

Isa l'avait repéré, elle aussi, et ne manqua pas de lui faire du plat dès son arrivée. Œillades soutenues, minauderies sans fin, c'était d'une vulgarité repoussante. Et surtout, il plaisait à ce

poupon porcin de la voir tout en nage se frotter contre lui, comme s'il trouvait en sa sudation une promesse de couinements à venir. Il n'en fallut pas plus pour qu'il l'entraînât séance tenante dans une sarabande endiablée. La belle tournait, tournait encore, enchaînait avec lui les charlestons et les slows, comme ivre de légèreté et d'insouciance. Et le gros baladait sur elle ses doigts boudinés, frôlait de ses lèvres son cou palpitant et les taches de rousseur de son décolleté.

Je laissais passer les heures, moi-même absorbé par quelque conversation ou quelque danse, mais toujours vigilant.

Jusqu'à ce frôlement de trop.

Norbert avait ostensiblement glissé une main sur ses seins, l'air de rien, attendant une réaction tout en n'étant vu de personne.

Hélas, je veillais ! J'avais alors fendu la cohue d'un trait pour attraper Isa au bras, et, repoussant le goret d'un geste ferme, l'avais entraînée hors du cercle des danseurs, sans but précis. Elle riait comme une hystérique, complètement saoule, m'insultait gentiment entre ses fous rires.

Je voulais la ramener discrètement chez elle, mais l'appel de la danse et de l'alcool vibrait dans tout son être. Elle tenait à peine debout maintenant que sortie de la foule, les corps des autres ne la maintenaient plus et que la moiteur de la nuit décuplait les effets des vapeurs éthyliques. Il me fallut la porter fermement.

« Embrasse-moi, embrasse-moi », murmura-t-elle dans son demi-délire, mais je me rendis compte qu'elle ne savait plus si c'était à moi qu'elle s'adressait ou à son cavalier dont elle ignorait avoir quitté les bras.

J'étais fou de rage et de dépit.

Je l'embrassai violemment à pleine bouche, avec l'impression de poser mes lèvres au goulot d'une bouteille tant elle puait l'alcool. Elle n'avait rien mis d'elle dans son baiser, juste l'abandon forcé où la plongeait son ivresse. Je dus tenir sa tête à deux mains pour consommer l'échange. Pas de réaction.

Alors la colère me vint, la vraie, et avec elle l'aveuglement. Nous étions au bout du chemin qu'éclairait à peine un lampadaire, et je vis dans l'obscurité la pseudo-Bugatti soigneusement

garée. Une idée me traversa l'esprit : cette sportive, basse sur roues et à la malle arrière en pente douce, fluide comme une vague, allait servir mes desseins. J'y allongeai Isa sur le dos, sa tête roulant sur la tôle brillante, les jambes écartées au creux des ondulations du métal. En quelques gestes vengeurs, je lui pliai les genoux, calai ses pieds entre le coffre et les ailerons, soulevai sa jupe, lui arrachai sa culotte et ouvris son décolleté! Elle balbutia une protestation que je stoppai net d'une main sur sa bouche. L'autre à sa toison, j'y cherchai le chemin, puis déboutonnai mon pantalon et me frayai un passage avant de m'enfoncer dans la tiédeur de son jardin secret. Elle leva les bras bien haut sur la carrosserie, totalement offerte.

Je portai mes lèvres à ses seins, puis les en retirai aussitôt. Sous la lumière falote, ils m'apparurent de ce rose qu'ont les tétines d'une chienne allaitante, et je gardai sur la langue des fadeurs de lait légèrement tourné. J'avais également dans la bouche l'amertume acidulée de leur sueur. Quelle nausée!

De toute ma frénésie, je possédai Isa sans retenue. J'allai dans son corps obstinément : tiens, ça pour notre enfance bafouée, ça pour ta honte à tant finir par ressembler à ta mère, ça pour ton plaisir à me rendre jaloux, et ça pour tes obsessions qui au final sont aussi vaines que les miennes.

Je me suis perdu en elle deux fois, je crois, peut-être trois, presque coup sur coup, poinçonnant de la sorte son ticket pour une vie à deux.

Je l'abandonnai ainsi, dépenaillée, à même la voiture de son dernier prétendant, les jambes ouvertes sur ce mystère qui n'en était plus un. Je laissai derrière moi une femme désormais, une femme qui dorénavant se débrouillerait avec ses principes et ses convictions d'un autre âge.

Femme d'un seul homme.

C'était fait.

Je reviendrai un jour l'épouser, finir ce que j'avais commencé, mais entre-temps je me devais d'accomplir mon projet. Je préparai mon bagage dans la nuit, rédigeai un mot laconique annonçant mon retour pour dans deux mois et disparus à l'aube.

Un souffle

Claque un volet, sifflent les ardoises disjointes de l'appentis jouxtant la remise, la montagne me dit que tôt avant moi le vent s'est levé. Je commence à le connaître, ce maraudeur du petit jour, et suivant ce qu'il apporte dans sa traîne – parfums des garrigues ou bruits familiers montant du hameau – je pressens dans quel sens il chevauche les prairies et les vergers. Aujourd'hui sera de brume, demain de grand ciel bleu, la pluie attendra. À entendre ce visiteur indiscret qui, comme des voiles, fouette les rideaux, j'ai la certitude que ce jour sera doux.

Ce n'est pas toujours vrai. Car il y a le vent qui caresse et celui qui châtie – l'un frôle, l'autre emporte – le vent sans foi ni loi préluquant

aux catastrophes et son arrière-cousin, prime-sautier, jeune chien fou sautant par-dessus les haies ou roulant dans les herbes hautes. C'est ici la tornade arracheuse d'arbres et de toitures, là ce parfum tiède coulant entre les aubépines et mûrissant les blés. Je connais le sirocco, informe et monstrueux Gargantua dévorant tout sur son passage, gonflé comme une outre de ce sable mauvais qui cingle et abrase ; et son frère, le simoun, cracheur de feu sans vergogne dont le souffle torride éventre un peu plus le désert. Aux petits matins de mai, je sais l'haleine fraîche de l'aube expirant le renouveau de ses fleurs dans les jardins assoupis. Mais je sais aussi le vent des orages d'août en mon pays, quand d'un coup sec il écartèle l'ossature de nos granges, effrayant moutons et chevaux. Il devance de longues pluies qui s'abattent en coups de fouet sur les vitres de nos maisons où s'allument les aveuglantes marbrures de la foudre. Il y a les plaintes lugubres que seules peuvent hurler les fractures himalayennes sur leurs neiges éternelles ; il y a les gladiateurs des Quarantièmes rugissants luttant au corps à corps toute une nuit dans l'immense cirque

de la désolation antarctique. Il y a encore le souffle malicieux de septembre, lorsqu'il soulève le jupon de la mariée sur le parvis de l'église et menace de renverser dans ses cabrioles tous les chapeaux de la noce! Et même s'il fait relâche un long quart d'heure afin de permettre aux invités de réajuster leurs effets, il reviendra tout à l'heure sous l'immense treille du banquet pour mieux les embringuer. Il mettra quelque désordre à leurs habits puis s'unira aux effets du vin pour que tombent vestes et cravates et que se déboutonnent un peu chemises et corsets. Dans l'un ou l'autre buisson, il rafraîchira le front de ceux qui auront pris des libertés avec le savoir-vivre; il calmera le feu aux joues brûlantes des filles surprises par trop de fougue. Je pourrais aussi conter cette lente brise poisseuse et jaune déposée certains jours sur le delta du Danube, celle qui mêle l'eau et le ciel dans une demi-teinte unique que nul oiseau des marais ne saurait zébrer et dont le silence enveloppe les mille bras du fleuve où le regard, comme les barques, s'est perdu. Ou encore, ces hordes de cosaques que l'on voit gonfler là sous la main vengeresse d'un Tarass

Boulba venteux alors que de la plaine brûlante monte une poussière qui tout à l'heure engloutira jusqu'à l'horizon.

Du vent, donc, j'ai eu à goûter les douceurs et les traîtrises, mais jamais, hormis celui du large – celui par qui le cœur s'égaré – je ne lui ai connu autant de profondeur qu'ici, tant il paraît murmurer d'anciennes légendes ou raviver des voix lointaines. Mais à présent, ce long hurlement des sables jeté à la face du plateau de verdure n'est autre que le cri du néant barré par l'arrogance d'un improbable et triomphant noyau de vie. Au sifflement stérile du désert qui ondule tel un serpent parmi les reliefs morts, répond le bruissement vert des herbes, des vignes et des branches. Cet air-là, coulant entre mes cheveux avec la fraîcheur d'une source de montagne, porte à mes narines des senteurs résinées, alors que je m'attendrais à ne lui trouver que la fadeur sèche de la poussière ! Cet air, dis-je, est un miel qui monte directement à l'âme. Sa grâce est vitale à mes poumons, autant que cette eau est un sang aux veines de ce pays. Et j'apprendrai tout à l'heure ce que signifie ne tenir qu'à un souffle quand il s'agit de la vie.

J'ai passé la matinée à curer les petites écluses en aval du lac principal, celles qui permettent par un jeu savant d'ouvertures et d'obstructions d'irriguer jusqu'aux parcelles les plus en contre-bas des grandes terrasses. J'ai ainsi rendu aux dispositifs de régulation leur pleine capacité, économisant au bas mot un cinquième de l'eau qui se perdait en des fuites diverses. Il est à présent mi-journée à l'horloge du ciel. Je mange un peu à l'écart en compagnie de deux femmes et d'un homme dans l'unique langage de leurs sourires et du partage des plats, Fédhern n'étant pas là pour me traduire leurs propos. Je n'ai plus aucune gêne à ne rien comprendre de leur idiome, l'affabilité vaut tous les dictionnaires.

Un cri, soudain, un hurlement à trois familles de moi. Une fillette se lève d'un bond, se tient la bouche à deux mains, crache et se convulse, bave d'effroi et de douleur. Son père se précipite, la saisit aux épaules, tente de lui arracher deux mots, mais en vain. La malheureuse se tord en tous sens, se racle la gorge à s'en étouffer, les yeux totalement fermés, mais d'où jaillissent des larmes sous l'effet du mal qui l'agite.

Tous se sont dressés, Azaila la première. Elle, que je n'avais pas vue jusque là, se retrouve dans la seconde au cœur du premier cercle, sommant le père et ses fils de maintenir la gamine allongée tandis que de ses doigts fins elle force le barrage des mâchoires serrées. Elle en sort une bouchée baveuse de mie à peine mastiquée sur laquelle se détache très distinctement le corps d'un insecte. Il en manque une bonne moitié, mais je n'ai aucun mal à reconnaître une aile et un bout d'abdomen de ces terribles guêpes noires qui me sont une terreur et dont la taille approche aisément celle d'un frelon. Quelle horreur! La tueuse était-elle en embuscade entre deux tranches de pain? S'était-elle collée, à moitié inerte, sous un fruit? La fillette, quoi qu'il en soit, a croqué l'hyménoptère par inadvertance et voilà qu'Azaila cherche à en extraire le dard du fond de la gorge de l'enfant. Elle s'aide d'une cuillère en bois, écarte à nouveau les mâchoires avec le manche, tire sur la langue jusqu'à mettre en évidence la grosseur tuméfiée qui déjà la déforme. D'un geste très vif, elle extirpe du bout d'un couteau

l'appendice crochu profondément fiché dans la chair. La petite, à bout de force, se débat pourtant, hurle encore, crache à présent un peu de sang. Azaïla, fière d'être parvenue à ses fins, réclame du miel liquide et le verse sur la blessure, pensant cautériser par le sucre le feu de cette brûlure venimeuse.

À quoi cela tient-il, le réflexe, le pressentiment? Une peur sourde m'envahit en une poignée de secondes; la douceur retrouvée d'Azaïla m'alerte sur le fait qu'elle n'ait pas saisi l'urgence que je sens poindre. Il faut aller vite. Tout en moi me le crie. Je me redresse d'un bond et me précipite vers l'étang en contrebas. Une machette à la main, je me rue vers les roseaux du flanc ouest, sabre un grand coup parmi leurs tiges, en ramasse une puis la jette, m'empare d'une deuxième dont je me débarrasse avec le même empressement, puis d'une troisième tout aussi inutile. Trop jeunes! Ces roseaux sont trop jeunes, leur texture est trop fine, trop friable, pour l'usage auquel je les destine! C'est à présent une question de minutes. Je remonte à toute

allure les terrasses escarpées des rizières les plus proches. Je manque par deux fois d'en faire ébouler l'une ou l'autre au passage et bondis sur un taillis de bambous qui pousse le long du petit canal supérieur. Ces fuseaux aux fibres très serrées me seront d'un meilleur secours. J'en arrache une longue tige, coupe en son milieu deux tronçons d'une trentaine de centimètres, souffle à travers pour m'assurer qu'ils sont bien creux, et dévale à nouveau les entablements rizicoles quatre à quatre.

De retour à mon point de départ, l'affolement qui électrise la troupe me prouve combien j'ai eu raison de me précipiter ainsi. L'enfant, les yeux à demi révoltés dans un visage déjà bleu, se contorsionne en des convulsions épileptiques, s'étrangle à vouloir aspirer le peu d'air qui passe encore dans sa gorge, cherche en un effort ultime ce qui pourrait envers et contre tout la raccrocher à nous. Azaïla, totalement paniquée, repousse les curieux, tente de son mieux d'aider la petite à économiser son souffle. D'un bras ferme, j'écarte la foule et endosse la suite des opérations. Je m'assieds en tailleur,

tire à moi la tête de la fillette allongée, une main sous le menton, l'autre sous la nuque, la pose entre mes genoux, la bascule en arrière aussi haut que possible. À mon tour, je lui desserre alors les mâchoires à l'aide d'un morceau de bois. Le fond de sa gorge, déjà cyanosé, n'est plus qu'une inflammation violacée obstruant toute la trachée. J'essaie de glisser l'une des deux tiges entre les parois arrière de la cavité buccale, mais j'ai beau tâtonner, l'étroit conduit ne parvient pas à forcer le passage. Je n'ai pas le choix : je ressors le végétal récalcitrant, en adoucissant une extrémité en la polissant contre une pierre et la lui réintroduis dans la bouche en insistant cette fois.

À vouloir hurler, la petite s'étrangle un peu plus, recrache du sang. Sans doute l'ai-je meurtrie ; bien qu'émoussé, le fin tuyau a dû déchirer les tissus bleuis et gonflés. Son père gesticule, vocifère, m'insulte, je crois, mais Azaila s'interpose et le repousse. Elle vient de comprendre mon dessein. Ainsi enfoncé le bambou devient une canule. L'oxygène afflue, les poumons de la fillette se dilatent, ses côtes se soulèvent à en craquer, sa cage thoracique tout entière

s'anime comme une pompe. Quatre fois, cinq fois, son corps se convulse puis retombe dans un rythme plus apaisé. Comme les minutes sont longues à l'observer reprendre sa respiration, à écouter le léger sifflement qui m'indique que ses bronches sont à nouveau ventilées! Chacun retient son souffle alors qu'elle se bat pour libérer le sien.

Azaïla me jette un regard éperdu, tout de reconnaissance et de honte, un regard où se lit le soulagement de pouvoir sans doute considérer l'enfant comme tirée d'affaire, mais où perce également le dépit et la mortification de n'avoir pas pressenti le vrai danger. Ce n'était pas tout de parvenir à retirer le dard et de calmer la douleur, encore fallait-il devancer les effets de l'inflammation et comprendre que par cette piqûre la fillette bientôt s'asphyxierait. C'est précisément de cette urgence-là qu'Azaïla se reproche de ne s'être pas alarmée : supposer que le danger viendrait non du venin lui-même, mais de la réaction qu'il était en train de provoquer. C'est sur cette anticipation que je l'ai coiffée,

et elle n'en est pas fière. Sa science des choses de la nature ne lui a pas suffi, cette vérité lui éclate en plein visage.

Et moi, en sais-je plus qu'elle sur les vertus qui guérissent? Que non! Impossible pour elle de deviner en quoi la scène à laquelle elle assiste est inspirée d'un aventurier de bas étage dont les péripéties emplissaient autrefois mes lectures adolescentes. La vérité, c'est que la vie de cette enfant se joue grâce à un geste emprunté à l'un de mes héros de jeunesse! Comment s'appelait-il déjà, ce baroudeur trompant la mort depuis les sources du Gange jusqu'aux temples mayas, ce macho qui ne s'empêchait jamais de visiter chaque pays traversé dans ses plus féminines profondeurs, cet aristo dévoyé dont l'unique compagne de ses fortunes diverses se nommait Dame Bouteille? Qu'importe. Au détour d'un chapitre encore plus nébuleux que d'ordinaire – je ne me rappelle ni le titre du livre ni sa place dans la chronologie des exploits extravagants de mon personnage – celui-ci se faisait mordre au cou par un serpent. Sa prescience peu commune du danger lui hurlait que si

d'aventure il venait à survivre à la virulence du venin, il ne survivrait pas à l'étouffement; sa gorge empoisonnée ne tarderait pas à gonfler irrémédiablement. Et mon héros de s'intuber lui-même une tige creuse avant de sombrer dans un semi-coma! On ne comprendra qu'à son réveil combien il fut inspiré d'avoir agi de la sorte, son tuba végétal lui ayant ni plus ni moins sauvé la vie.

De quel mystérieux coffre de la pensée ai-je dépoussiéré ce souvenir? Fut-il convoqué à point nommé parmi le fouillis de ma mémoire par cet étrange à-propos dont seule l'urgence souvent témoigne, quand en quelques secondes elle ordonne le fatras de notre cerveau pour y puiser les ressources qu'exige la situation? Je l'ignore, mais toujours est-il qu'aussi saugrenu que cela puisse paraître, je dois d'être parvenu à enrayer les effets du mal par le fait singulier de cette astuce d'un explorateur à la manque! L'enfant ne doit son sursis qu'à la réminiscence d'une péripétie glanée dans mes pauvres lectures de jeunesse!

Le silence nimbe tout le groupe d'une chape molle qui nous englué telle une résine. L'assistance agenouillée en cercle bat d'un même cœur; son pouls s'est accordé au rythme de la respiration de la petite fille. La mère est là, énorme, dépenaillée, hébétée, toute secouée de peur et de tendresse mêlées. Ses chairs tremblotent d'imperceptibles sanglots étouffés et de hoquets retenus. Le père, lui, sec et noueux comme un nerf de bœuf, s'est à présent claquemuré dans un mutisme sans fond. À la face de ce couple improbable, à la face de la communauté tout entière, j'ai pris sur moi de tenter l'impossible et par réflexe plus que par réflexion, j'ai improvisé un sauvetage hasardeux à l'issue tellement incertaine! Je suis à cette heure l'otage de mon propre emportement, comme cette enfant l'est de sa capacité physique à résister au choc de l'empoisonnement.

Tout évitement, j'y reviens, est en ce pays considéré comme vain, jusqu'à celui qui consisterait à vouloir tenir les enfants loin des violences de la nature ou de leur conclusion

fatale. C'est pourquoi j'assiste – non sans quelque effroi – à l'atroupement d'une marmaille silencieuse, laquelle s'effare de cette gamine bleue luttant pour sa vie, de ce jeune corps désarticulé en qui chacun se projette et qui chuinte atrocement devant cette mort déjà au travail. Une vieille femme se propose de me relayer, que des mains furtives écartent gentiment : la situation est trop délicate. Un berger s'approche en ses lieu et place, mais je l'éloigne d'un signe du menton. La fillette est à peu près calme, le moindre geste pourrait relancer son agitation. Il faut lui maintenir la mâchoire inférieure le plus haut possible, dans l'alignement du cou, et la plus infime maladresse serait susceptible de lui blesser gravement le larynx. Je suis le seul maître de cette situation, je l'ai décidé. J'en affiche du moins la posture car, en vérité, je suis bel et bien l'esclave d'un processus à sens unique. La démarche que j'ai initiée est sans retour. Bien sûr, nul dans l'assistance n'irait me jeter la pierre – qui, pour être resté les bras croisés, saurait me reprocher mon initiative? – mais je goûte la saveur de la

solitude devant la responsabilité, sans remords toutefois. Que m'embarrasserais-je d'un quelconque *mea-culpa* dans les profondeurs de ma conscience ?

Fédhern, que l'on est allé quérir de toute urgence, arrive au grand galop, monté à cru sur son cheval. Par sagesse, dès lors qu'il se trouve informé, il s'avise de ne pas user de ses prérogatives. La situation présente n'est pas de son fait, il la mesure en silence avant d'intervenir. Il s'approche de moi avec circonspection, questionnant mon regard afin que rien ne vienne troubler le fragile équilibre. Je lui improvise un compte-rendu à voix basse : moi seul ai décidé de la marche à suivre, moi seul l'assumerai jusqu'en sa conclusion, quoi qu'il advienne. Il mobilise alors ses hommes en quelques gestes précis : que soient dressés au-dessus de nous quatre pieux qui serviront à tendre une toile, que nous soyons, la petite et moi, rafraîchis par des linges humides à intervalles réguliers. La blessée étant intransportable, la scène figée là risque fort de s'éterniser jusque tard dans la nuit et Fédhern déploie des

trésors de sollicitude afin qu'un semblant d'aise me soit dispensé dans l'inconfort et l'immobilité qui sont les miens.

Sa fille n'a pas attendu les consignes pour m'assister : me voyant les deux mains occupées à maintenir le menton de la petite, elle me donne à manger du bout d'une longue cuillère. De la même singulière façon m'aide-t-elle à boire, et son regard me caresse le visage avec une tendresse si perceptible qu'il me faut en chasser le trouble par un sourire désapprobateur. Le présent n'est pas aux aveux, mais cette enfant entre nous, à la tête posée sur mes cuisses et dont elle masse la main, cette enfant maigre qui pour l'heure tient encore en respect la grande faucheuse, cette enfant, dis-je, nous lie d'une clarté qui irradie.

Tout m'est bon pour tuer le temps. Prostré dans une raideur marmoréenne, soucieux de bouger le moins possible, mon corps est noué de crampes que mon esprit tente d'oublier par tous les moyens. La fin du jour vient me cueillir en une posture de madone italienne, vierge douloureuse portant sur ses genoux la

dépouille d'un martyr décroché de sa croix. Je souffre mille courbatures à me tétaniser ainsi. La nuit est aux portes de mon calvaire. Fédhern, comprenant qu'il n'obtiendra de moi aucun fléchissement face à cette situation quelle que soit sa durée, délègue deux volontaires chargés de m'assister. Il invite ensuite le reste de l'attroupement à regagner ses pénates. L'un ou l'autre messager viendra les prévenir si toutefois quelque changement advenait. Il plante enfin ses yeux dans les miens et choisit une position dans laquelle il s'immobilise lui aussi, soucieux d'épouser mon tourment aussi longtemps qu'il le faudra.

Les heures noires promettent d'être longues. Mon esprit allume les étoiles une à une pour mieux tuer le temps à dénombrer les myriades. En pensée, je mobilise tout un attirail d'artifices visant à me soustraire au lent fil de la nuit. M'abstraire, me dissoudre, m'évaporer dans les limbes de l'imaginaire ou du souvenir, quelle force nouvelle puis-je opposer au martyr de l'immobilité? Gabriel Fauré se porte à mon secours; de sa Pavane, il entraîne ma tête lourde dans sa douce chaloupe de berceuse.

Gustav Mahler reprend le *la* et convoque les anges dissimulés dans sa première symphonie. Et me voilà enfant redevenu, qui égrène l'un après l'autre les visages de mes camarades d'école en prenant soin, pour chacun d'eux, de leur restituer quelque anecdote du passé. Mes souvenirs ne sont plus simplement de belles images jaunies, leur redonner chair me permet d'absoudre l'extrême lourdeur du temps. À bout de force, je finis par lover mes pensées dans le ventre de l'immense piano blanc de ma mère où, petit, j'allais puiser toutes mes consolations.

Son piano blanc...

Il y dormait des soleils chimériques, des pays fabuleux, les flocons cristallins des neiges éternelles, le vent sur les hautes vallées. S'y cachaient aussi les carillons de Noël, la tempête gonflant l'océan, les nuits au désert, tout ce qui dans les profondeurs des cordes changeait en musique les couleurs de la vie. Les yeux fermés, j'y voyais des arcs-en-ciel comme autant de portées, des symphonies d'oiseaux sur elles déposées. Sous ses doigts fins caressant les touches naissait alors en mon cœur une espérance indicible;

quelque sombre nostalgie remontée du fin fond de moi la contrecarrait aussitôt. Ce qu'il m'a fallu d'années pour donner sa vraie place à cette inextinguible mélancolie! Combien de fois me suis-je renié avant d'admettre que de mes jardins les plus secrets, jamais je ne pourrais éradiquer cette fleur vénéneuse! Oui, mon enfance fut de celles qui savent déjà la tristesse avant même d'en connaître le nom.

Mais tout cela est bien peu devant cette fillette sur le point de partir et, dans mon rêve, je vois un cimetière tout en longueur avec des dizaines de tombes sur une seule rangée, toutes pareilles, alignées au cordeau, touches de marbre gris composant le grand clavier de la Camarde. Tout au bout, là-bas, un cercueil minuscule que l'on met en terre.

Telle une décharge électrique, un sursaut me sort de ma torpeur; je le réprime aussitôt, en espérant n'avoir pas secoué la petite! Dans sa semi-léthargie, Fédhern l'a perçu lui aussi et son œil rallumé m'observe sans comprendre. Je pleure en silence, le nez dans la manche, afin que ne coulent pas mes larmes.

— Je... j'ai rêvé qu'elle était morte...

Il me faut un effort démesuré pour balbutier cet aveu. De fait, la petite main est si froide dans ma paume et la vie qui court encore en elle si ténue que, dans l'abandon du sommeil, j'ai cru qu'elle nous avait quittés. Mais l'enfant se tourne un peu, sans que cela suffise à chasser les sombres fulgurances qui m'agitent. Une vision étrange me traverse soudain, connexe à toutes ces noirceurs, et ma parole ne parvient pas à la retenir.

— Dis-moi, Fédhern, pas une fois depuis le premier jour je n'ai aperçu de cimetière ou de lieu d'inhumation. Pas une sépulture, pas un ossuaire, pas un tumulus ou tout autre aménagement lapidaire qui laisserait deviner une nécropole. Rien. Mais où sont-ils, les anciens, dans cet immense jardin? Où donc reposent vos morts?

Ces questions bizarrement posées et formulées de façon tellement abrupte révèlent à mon confident combien je suis travaillé par de funestes humeurs. Cependant, comme à son habitude et malgré la solennité du moment qui chez nous exigerait quelque retenue, Fédhern n'élude rien. Tout autour de nous,

m'explique-t-il. Tel aïeul dort sous cette grande pierre plate sur laquelle par méconnaissance je mangeais tout à l'heure, tel autre a demandé d'enfouir sa cruche funéraire près des roseaux du bout du lac; sa propre épouse repose dans un simple drap, à même le limon, non loin de la source qui baigne l'enclos d'Azaila. Chacun, à Morandouna, prend soin de dire ce qu'il conviendra de prévoir pour sa dépouille. L'adage prévaut, par lequel ce qui est né de la terre lui sera retourné, hors de toute connotation philosophique ou religieuse. Les morts sont partie intégrante de la réalité des vivants et en cela présents partout alentour. Il n'y a donc pas de lieu consacré. Bien que disposée au gré de leur choix individuel, ou parfois regroupée par familles entières, c'est selon, leur place est gravée dans la mémoire communautaire. Totalement invisible pour le profane, chaque sépulture est connue des habitants. Est-ce dû à un empierrement particulier du sol, à une façon peu commune pour telle roche de saillir, je l'ignore, mais toujours est-il que jamais personne ici ne se trompera quant à la présence d'une tombe.

Les plus fervents serviteurs de la nature, m'explique-t-il, veulent, eux, que s'accomplisse son œuvre sans le moindre artifice. Exigeant d'être abandonnés à même le sol, tels les animaux, ils souhaitent leur lente dispersion au grand air par l'entremise de la vermine nécrophage ou de becs carnassiers. Ceux-là sont placés au sommet d'un raidillon réservé, d'où leurs lambeaux démembrés s'en iront au gré du vol des vautours ou des errances nocturnes des chacals.

Les lèvres pincées, je lui crache mon horreur d'une telle pratique. Faut-il être sans honneur pour cautionner pareille barbarie ! Par quelle désinvolte pauvreté d'esprit ce peuple s'arrange-t-il de ce dévoiement des principes les plus élémentaires ? Toute civilisation, jusqu'à la plus primitive, a le respect de ses morts, me semble-t-il, et possède, que je sache, un rite d'inhumation qui lui est propre. Le pays d'en haut ne déroge en rien à cette règle, m'expose-t-il, puisque rite il y a, mais la volonté du défunt a toute primauté.

L'insoutenable idée que, si le malheur venait à cueillir cette enfant, son petit corps puisse finir équarri au gré d'appétits charognards me

soulève le cœur d'une nausée irrépressible. Je mords à nouveau ma manche pour étouffer un cri. Fédhern, que d'un seul regard, sans doute, je tiens pour responsable au nom de toute sa communauté, me saisit l'épaule et m'assure que rien de tel n'advient. Ces cas peu fréquents ne découlent que de la volonté explicite de celle ou celui qui s'en va.

— Cela te paraît barbare, d'accord, mais c'est te dire le lien qui nous attache à la nature. Tu ne trouveras pas plus agnostiques que nous! Je pense que nous sommes les seuls à vivre au plus près cette croyance qui est la vôtre et qui veut que, passé de vie à trépas, le corps séparé de l'âme ne soit plus rien. Issus de la poussière, nous retournons à la poussière... Joli credo que vous vous plaisez à marteler! Pourtant, j'ai vu chez vous combien on se poussait des coudes pour étaler le plus beau marbre! Vous fleurissez une fois l'an des coquilles vides! Ô splendeur de la civilisation...

À nouveau, il clôt de sa voix douce un échange sans appel. Tout me devient nausée. La fatigue sans doute : ce peuple sans foi, ces heures noires

et fragiles, mon imbécillité à m'être jeté dans un défi qui me dépasse, je suis las de tant de solitude. Soudain, l'envie de tout quitter. Mais n'est-ce pas déjà par cette même envie que je suis ici? Mon aventure, après tout, n'est peut-être que l'histoire d'une herbe qui serait plus verte ailleurs.

L'aurore pointe dans des roseurs flamboyantes. Les veilleurs chargés de m'assister raniment les braises, remplissent une théière, la déposent à même les charbons. Les rougeoiements du foyer courent sur son ventre cuivré, chassant un peu les brumes de mon endolorissement. Entre mes mains, la fillette sort à son tour d'une autre nuit, abandonne ces heures de cauchemar au terme desquelles l'envers du miroir n'a pas voulu d'elle. Dans les lueurs dansantes d'une lampe à huile promenée au-dessus de son visage – le jour est faible encore – j'essaie de voir le fond de sa gorge. Il semblerait que l'inflammation se soit estompée. Avec d'infinies précautions, je décide de retirer le bambou centimètre par centimètre, prêt à suspendre mon geste au moindre doute. La tige cède doucement sous la traction, se libère du fond

de la trachée sans que la gamine paraisse s'étouffer. Je lui laisse tout loisir de récupérer la pleine capacité de ses bronches, l'assois avec prudence. Elle souffre encore, mais seulement d'avaler, non de respirer. Car son premier geste est de manger. Sa faim est l'apogée de ma victoire. Qu'elle se nourrisse de mie de pain et de soupe tiède, fais-je dire à son père, dans deux jours ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

La nouvelle se propage à la vitesse d'une vague, court les pâtures et les oliveraies, escalade les murettes, inonde jusqu'au dernier hameau. Des étables et des collines, des sous-bois et des arrière-cours, sortent cent visages mal réveillés. Déjà au travail, ils viennent visiter la convalescente. On la cajole, on la caresse, on lui porte du raisin et du lait d'amande, on vante les couleurs retrouvées de son pâle sourire.

Et la foule soudain de se taire religieusement pour me dévisager comme une curiosité nouvelle. Monte alors une clameur sans pareille. Fédhern désigne deux paysans pour me soulever, me dispensant au travers de ce triomphe d'avoir à montrer combien je suis incapable

du moindre geste. Mes jambes se refuseraient, si je me risquais à vouloir le faire seul. Je suis totalement paralysé par les courbatures. Il demande à ce que l'on me transporte en sa maison, qui est également la mienne depuis mon arrivée.

— Non, dit quelqu'un d'une voix forte – le père – non, c'est chez moi qu'il faut à présent le mener. Sa demeure est désormais sous mon toit, sa place est parmi les miens pour le temps qu'il vivra. Fédhern me traduit la teneur de sa harangue. Par son entremise, je demande d'expliquer à cet homme qu'il ne m'est redevable en rien, que malgré mon aide sa fille sans doute ne serait pas là si elle-même n'avait lutté farouchement pour rester parmi nous et qu'enfin le plus beau cadeau que m'ait fait l'existence à ce jour est qu'en mon cœur, aujourd'hui, son enfant est aussi devenue la mienne. Ce n'est certes pas mensonge de ma part, je sens déjà combien désormais je ne serai plus le même d'avoir côtoyé de si près ce qui l'a frôlée.

Je coupe court à la dialectique des remerciements en tournant à moitié de l'œil : trop exténué, les nerfs et la volonté totalement relâchés, abandonné au bonheur simple d'avoir été utile, ce cocktail finit par avoir raison de mon courage ; je ne dois de rester présent parmi les hommes qu'à cette eau glacée avec laquelle Azaïla me frictionne.

 Passe sur moi le vent léger du matin.

 Juste un souffle... De vie.

La jument

Des mois maintenant que je vis au pays d'en haut, qu'il me rentre dans les fibres, que je m'en imprègne comme d'une jouvence nourricière. Des mois à dérouler un autre fil des jours au rouet d'un peuple ignoré, des mois à déchiffrer les codes d'une existence que je ne soupçonnais même pas. Chaque apparente banalité me révèle ici une présence différente à la réalité, m'instruit d'une forme nouvelle de la connaissance de soi et du monde.

Tout acte, toute parole, en ce pays, est à rebrousse-conscience de ce que je tenais pour acquis et m'oblige à réviser mes jugements.

Aujourd'hui, par cette contrée et ceux qui la peuplent, par ce cœur des hommes qui se

veut aussi frêle que l'équilibre même de son écriin, par ces largesses du temps qui nous démontrent combien ailleurs il ne vaut guère plus que trois notes jouées sur un roseau, j'apprends à donner là où je ne savais que recevoir, j'apprends à multiplier là où la vie ne m'avait enseigné qu'à retrancher, j'apprends la profondeur du doute face à la vacuité des certitudes.

Aimer. Se nourrir d'aimer.

Aurais-je seulement soupçonné ce qu'il fallait d'âme pour comprendre ces mots? Avais-je idée de ce qu'ils recouvraient d'abandon et non d'assouvissement?

Il y a cette femme, dans les murs du village, prénommée Azaïla, et me voilà entièrement déshabillé de mon ancienne vie. Je la regarde souvent me sourire et s'échapper, l'écoute ne rien me dire mais chançonner. Je feins de ne pouvoir qualifier ce qui éclôt en moi. J'ai beau vouloir me convaincre chaque jour un peu plus que ma présence ici relève de la parenthèse, ce peuple fier et cette femme emblématique me mettent le cœur à nu et m'enchâssent dans leurs racines.

Tout m'éloigne d'elle pourtant ! Sa sauvagerie, sa douce autorité, cette passion qu'elle a des forces premières : la fraîcheur de l'onde vive, l'odeur soutenue de l'humus ou du feu, les colères du vent, les morsures du sel et du soleil ! Las ! Tout m'aimante à ses pôles, pour les mêmes raisons, et je m'en sens vaincu. Du quotidien, jadis, j'aimais l'eau dormante ; chaque heure à ses côtés m'est une cascade d'envies nouvelles. J'avais autrefois l'anticipation pour seconde nature ; elle m'en forge aujourd'hui une troisième à l'enclume de l'imprévisible. Je me pensais insoumis ; un jour hors de sa sphère me suffit à manquer d'air. Cela, sans même les marques de servilité qui sont souvent l'apanage d'un tel embrasement. Il n'y a rien qu'elle détesterait comme la soumission.

Qu'elle me dérouté cependant dans ses rapports à autrui ! D'ordinaire, Azaïla n'est que sollicitude, la soif des autres en bandoulière et le rire comme deux mains offertes. Mais tout juste m'a-t-elle inondé d'un sourire que j'ignore l'instant d'après avoir seulement existé, tant elle déborde à ce moment-là de la même

attention pour quelque danseur qui enflamme la veillée ou pour telle enfant qui dénombre les étoiles. Tout s'illumine là où se pose son cœur.

Il me faut toutefois apprendre à ne surtout pas chercher à la retenir. Rien n'est exclusif en elle, ni mesuré ni contenu. Prétendre devenir son seul centre d'intérêt serait pure perte. Je sais maintenant ce qu'il y avait de petitesse et d'égoïsme dans ma formulation des sentiments! Être tout à l'autre, avoir l'autre tout à soi... Cette osmose-là, à dire vrai, me paraît vite tourner en rond dès lors qu'elle ne se nourrit pas du reste du monde. Je ne peux ignorer que des vies entières se sont taries dans de telles girations concentriques, que des passions amoureuses furent inéluctablement vouées à s'éteindre dans l'étroitesse de pareils manèges, de plus en plus fermés.

Parce que désirer être aimé, c'est prétendre à une exclusivité aveugle, c'est ne vouloir voir que son seul reflet dans l'œil de sa moitié, je comprends à présent combien la jalousie est une délétère suffisance, si bénigne soit-elle. N'est-ce pas flatter son ego que de croire être l'axe d'un monde, celui de l'être chéri?

Avec Azaïla, pas d'univers unique. Elle change de galaxie au gré des heures et son amour pour cette nébuleuse-ci ou cette autre-là ne pourrait s'inscrire dans une gradation. Ses temps et ses espaces n'appartiennent qu'à elle, tenter de les occuper tous serait se condamner à un rejet immédiat. Quand elle donne, Azaïla, c'est sans réserve. Mais quand elle SE donne? J'en chasse aussitôt l'idée. Recevoir sans jamais avoir la faiblesse d'être en demande, ainsi dois-je l'accepter. Je ne lui connais d'autre loi que sa liberté d'aimer. Il n'est donc pas né celui qui prétendra lui dicter ses sentiments! Que dois-je penser de ce que je peux attendre d'elle, que puis-je souhaiter? Toutes ces réflexions tournent et se bousculent la nuit, dans mon désarroi, depuis quelques jours. Je crois entendre au fond de mon sommeil le tintement d'une cuillère qui les accompagnerait contre les parois d'une tasse. L'aube a encore ses petits yeux, par la fenêtre montent les bruits d'un voisin qui prend son café sur le pas de sa porte. C'est bien lui qui remue le sucre dans son breuvage. Le léger tourbillon qu'il produit est la remise en route matinale du monde. Sortant la tête

de sous le drap, je lâche un long bêlement pour marquer mon réveil. Cela provoque irrésistiblement des rires dans la ruelle.

C'est désormais un rite, un code, depuis ce troisième jour où, devant ma paresse, Azaïla m'avait gratifié d'un lever facétieux. L'effrontée! La communauté était sur pied depuis un bon moment et ma sauvageonne avait eu beau jeter des petits cailloux entre mes volets mi-clos, aucun d'eux ne m'avait atteint bien que certains fussent tombés sur ma natte. Elle avait alors détaché le crochet qui tenait ensemble les deux panneaux de bois et, le plein soleil ne m'ayant toujours pas extrait de ma torpeur, elle s'était résolue à mettre un pain de sel sur le rebord de ma fenêtre.

Le résultat ne s'était pas fait attendre. Un premier mouton bientôt suivi d'un deuxième, puis de sept ou huit chèvres s'était précipité à l'assaut de ce bloc cristallin. Donnant des cornes pour ceux qui en avaient, bêlant à la cantonade, ces indisciplinés avaient considéré ma croisée comme une citadelle à conquérir et s'étaient livrés bataille pour ce trophée.

Le martèlement de leurs sabots antérieurs dressés sur le mur, renforcé par le son mouillé des langues à la tâche, m'avait réveillé plus sûrement que tous les coqs alentour. S'étaient alors découpés dans mon champ de vision leurs oreilles et leurs barbiches, tandis que les pestilences de leurs sueurs et de leurs haleines fortes avaient envahi la pièce à m'en soulever le cœur. Par intermittence, un visage d'enfant apparaissait également, tous les mêmes du quartier s'étant agglutinés eux aussi et sautant tour à tour pour m'apercevoir. Ce petit manège n'avait pas manqué de rameuter le voisinage et lorsque je pointai enfin ma tête ébahie au carré de l'ouverture, ce ne fut qu'un seul et même rire du haut en bas de la venelle.

Azaïla, bien entendu, menait l'orchestre des moqueries. Mortifié, je lui en avais voulu trois secondes, puis j'avais dételé ma contrariété sur-le-champ pour m'adonner à quelques pitreries caprines savamment inspirées. Tendus sur mes bras comme sur des pattes, j'avais fait mine de lécher moi aussi le pain de sel et m'étais mis à bêler à tout va mon contentement.

Les échos de ma joie avaient retenti dans dix ou douze cours à la ronde. La marmaille au complet avait repris en chœur cette clameur grégaire, et j'avais cru pouvoir lire dans l'œil d'Azaila une certaine reconnaissance à m'être prêté au jeu. Pour sûr, par mes facéties, j'avais gagné un peu plus l'estime des gens d'ici. Et elle, pour sa part, venait de désarmer ce que par fierté j'avais d'abord interprété comme un affront et qui s'était dissout dans le joyeux emportement de ce riant voisinage.

Depuis, chaque matin, j'annonce mon avènement au jour nouveau avec le coffre triomphant d'un bouc prêt à tous les repeuplements! Les femelles du canton n'ont qu'à bien se tenir!

Le levant semble dégainer une fine lame rose du fourreau de la nuit et partager, de minute en minute, le ciel en deux. On piaffe aux étables, les bergeries du coteau déversent des chapelets de moutons qui se ruent à la rivière. Éternité processionnaire de ce qu'au loin on prendrait pour des cocons de vers à soie et qui maintenant roulent vers les pâtures d'en bas. Les coqs résolus nous disent qu'il est l'heure, celle pour moi d'aller trouver Azaila, d'éclaircir avec

elle ce que pourraient être mes lendemains. Dois-je espérer ou partir? Je devrais pourtant m'interdire de la questionner, mais je suis par avance certain que je serai incapable de m'en empêcher, au détour d'une ruelle ou d'un regard, et déjà je me reproche cette supplique en forme d'ultimatum. Au moins la décevrai-je ainsi, ce qui me condamnera à ne rien attendre.

Cependant, je saurai. J'éprouverai combien le besoin de certitudes ramène souvent au sol les bulles de nos histoires suspendues, combien l'envie de croire, de tenir, creuse une démarcation sans retour sur les pourtours d'une relation qui jusque-là avait le charme flou des pointillés.

Briser pour mieux se morfondre ensuite. J'ai conscience d'y aller droit, et pourtant! Sont-ce quelques siècles de « civilisation » qui transparaissent dans cet inéluctable comportement? Azaïla paraît sur la placette, rattachant ses cheveux d'un gros peigne en bois d'olivier. Il n'est pas un de ses gestes qui ne balaie ces siècles. Je devrais le comprendre, bien sûr. Mais je m'entête. Ah, la faiblesse d'espérer! Une particularité m'alerte, pourtant, me suggère

de reporter l'instant; elle salue à peine le marchand sur le seuil de son échoppe, c'est tout juste si elle lui rend un vague bonjour. Ce n'est guère dans ses habitudes. Une autre anomalie, sonore celle-là, accompagne sa démarche évasive. Chaque matin, au rythme même de son pas, résonnent en écho les sabots de sa jument qui la suit partout comme un jeune chien, et les deux inséparables descendent au village s'imprégner de l'humeur du jour nouveau. J'ai compris dès le début que s'il me fallait chercher Azaila parmi les joncs de la grande roselière, à l'extrémité du lac ou au cœur des maïs tout au bout du champ ouest, il me suffisait de repérer dans le paysage la robe claire et pommelée de sa poulinière pour savoir où s'affairait sa maîtresse.

Curieux animal que cette incarnation chevaline. Courte au garrot, légère de croupe, mais charpentée de jarrets musculeux, elle paraît davantage faite pour le trait que pour le galop. C'est pourtant sans compter sa nervosité qui sans cesse chez elle affleure, ni sa vivacité dans l'accélération, quand elle se met à courir, qui lui confère cette orgueilleuse cambrure.

Nul autre ne serait en mesure de l'approcher qu'Azaïla, et encore moins de la monter à cru comme le fait sa cavalière. Telles elles sont, toutes de fermeté, mais non dépourvues de grâce ! Étonnant équipage que ces deux indomptées.

Il manque donc aujourd'hui la jument.

Insoucieux de sa singulière et passagère solitude, je me lance aux côtés d'Azaïla, la salue, descends avec elle le sentier du lavoir, mais elle me répond à peine, absente, sans doute distraite par une étrange alerte que je sens sourdre en elle. Aux aguets, elle semble pénétrée d'une urgence que trahirait quelque imperceptible changement de l'air, comme avertie d'une imminence devinée d'elle seule. Je tente une main à son épaule, un frôlement de ses cheveux ; l'esquive mutine avec laquelle elle se dérobe vaut toutes les fins de non-recevoir. Ses pensées ne sont pas miennes, son instinct l'absorbe vers une prémonition dont je ne possède pas la clé.

Un hennissement ténu monte du sous-bois, et voilà que son sixième sens s'enflamme. Elle se précipite aux futaies avant même que j'aie

repéré sa jument et m'intime d'un geste de m'arrêter. Je ne peux m'empêcher cependant de suivre des yeux son sillage, curieux de comprendre l'objet de son émoi qui m'échappe pour l'instant. À moi seul appartient ou non d'y deviner un appel, comme s'il s'agissait de déchiffrer une émotion première.

Sa poulinière l'attend en contrebas, à l'orée d'un champ. Azaila l'approche à pas comptés, se coule vers elle avec une douceur cérémonielle, mesurant ses gestes plus qu'à l'accoutumée, comme si leur rencontre du moment devait s'achever non sur un simple échange de caresses, mais sur un acte décisif. Elle effleure le front de ses mains fines, flatte le toupet et l'encolure avant qu'aux flancs alourdis elle ne promène une paume délicate, une paume désormais habitée du secret que nourrit le cuir rude de la bête.

— C'est parfait, ma belle, murmure-t-elle, tu as bien travaillé.

Elle passe le peigne de ses doigts ouverts dans la crinière drue, glisse son épaule sous le museau frémissant. Puis s'immobilise ainsi un très long moment, l'invisible vapeur des

naseaux au plus près de l'oreille, tâchant de deviner au profond de son souffle les tourments de l'animal. L'échine s'anime de fulgurances fiévreuses, des spasmes soulèvent les côtes et s'y dispersent comme des éclairs. La jument bronche, soulage ses raideurs en glissant ses appuis d'une patte sur l'autre, mais ne semble en rien vouloir quitter l'épaule où sa tête repose. Ces deux-là communient, soudées dans le partage déchirant du miracle à venir.

Car Azaïla sait. Elle a tout deviné, tout ressenti. La mise bas est imminente.

Au fil des minutes, la bête s'agite davantage, renâcle sous le joug des crampes qui la transpercent à présent sans répit. Une souffrance grandissante fait tressaillir ses entrailles, du garrot à la croupe. Azaïla vibre elle aussi, soucieuse d'absorber ces vagues de douleur et d'en disperser le séisme dans l'air ou dans le sol. Il n'y a plus là ni femme ni jument; restent deux complices unies par le mystère d'une mise au monde, deux vies femelles aux différences abolies dans le principe premier de la fécondité, sans homme, sans mâle.

L'heure triomphale et angoissante de la naissance est imminente, ce sera le règne sans partage du féminin.

Comme j'aime à contempler ce qui jamais ne me sera donné! La richesse du sang par laquelle il va permettre d'enfanter, non son éclat funeste quand on l'amène à couler! Les entrailles bientôt feront œuvre de lumière, déjà le poulain est à la porte du pays d'en haut, qui veut y conquérir sa place. Azaïla oblige sa complice à se coucher, malgré d'ancestrales réticences à un tel abandon. Ce très vieil instinct de demeurer toujours en alerte, de n'être point trop vulnérable en pareil moment! Vétérinaire improvisée – autant que médecin s'il avait fallu – Azaïla extirpe en quelques gestes doctes l'arrivant de sa gangue de sang et d'eaux pour lui permettre de trouver le soleil. De toute cette tripaille sanguinolente, rien ne l'effraie; rien ne la rebute de cette membrane fumante qui découvre un corps gluant et mou. Elle dégage un peu plus loin sur l'herbe les chairs désormais inutiles, enserre le nouveau-né grelottant, le frictionne, puis le dépose

contre sa mère. Toute autre qu'elle aurait déjà essuyé un méchant coup de tête ou risqué une violente morsure tant il est vrai qu'une femelle en parturition est inapprochable. Mais elle ne redoute rien. La confiance réciproque dissout les instincts les plus ancrés. Le poulain dans les bras d'Azaïla devient une évidence pour la jument. Les râles profonds qui accompagnaient tout à l'heure les encouragements sonores de sa maîtresse ont rameuté les villageois qui travaillaient aux champs. Comme moi, ils se tiennent maintenant à distance et l'aide qu'ils proposent est aussitôt rejetée, caractère oblige! Azaïla s'en va rincer ses bras maculés dans le ruisselet qui s'échappe du lavoir. L'onde dissout le sang devenu noir, ses mains retrouvent leur carnation mordorée. Elle achève ainsi son intervention, laissant la mère et son protégé à l'étonnement de leur mutuelle découverte.

Le poulain a maintenant deux jours.

Il va sans dire que, depuis sa venue, toutes mes résolutions ont volé en éclats. Mes inutiles tourments se sont eux aussi dilués dans les eaux pourpres de sa naissance, et je n'ai pas eu depuis

le courage d'entreprendre Azaïla sur le terrain de mes interrogations. Qu'elles restent donc en sommeil, c'est sans doute le prix de mon actuelle insouciance.

Sur un surplomb d'ocre rouge qui domine la rivière, je mâchouille quelques herbes au goût de réglisse. La brise est tiède et légère, elle descend jusqu'à moi des parfums de fenaison. C'est un vent à nous faire du miel, aussi sûrement que sur lui les abeilles se transportent. De ce balcon suspendu où je me tiens en retrait, je ne discerne rien du méandre qu'abrite son pied. C'est dans cette cuvette loin des regards que se baignent les femmes, et j'ai beau me pencher du plus long que je puis pour tenter de les apercevoir, je me briserais le cou à vouloir avancer encore. Elles se doutent de mon manège sans même le voir et rient à mes dépens, je le sens. C'est de bonne guerre. Azaïla leur tient compagnie et n'est pas en reste de moqueries. Sa voix se détache très nettement et je la soupçonne de la forcer un peu afin que rien ne m'échappe de ses propos. Crois-tu, ma sauvageonne, que je ne puisse deviner, dans le zèle que tu mets à te jouer de moi, combien

se trahit un peu l'intérêt que tu m'accordes? J'aime ton rire mutin plus que tout et par lui je me laisse porter dans la tiédeur de l'après-midi, plein de cette espérance qui poudroie aux tremblements de l'été.

Au-delà du courant s'étale une grande plaine d'herbe maigre où paissent deux à trois poignées de moutons. La jument y paresse et enseigne à son petit l'art de tenir sur ses pattes. Hasardeuse est la tâche; encore malhabile, le poulain ignore comment maîtriser ses quatre membres qu'il ne parvient pas à coordonner. Ivre de cette liberté nouvelle, on dirait une araignée. De toute sa fragilité il bondit, sabots en croix, puis retombe autant que faire se peut sur ceux qu'il a su rabattre avant l'atterrissage. Téméraire, il tente un autre saut, s'échappe en crabe, caracole ou s'essaie à un trot, mais trébuche dès que s'annonce le galop. J'entends en contrebas les filles s'amuser de sa course hésitante, leurs rires accompagnent le mien. Étrange jouet sur ressorts, le poulain est tout à la découverte de ses extrémités. Les coups de tête affectueux de sa mère parviennent difficilement à contenir ses cabrioles.

Comme désarticulé, le jeune fou s'emballe, zigzague jusqu'à l'autre bout du champ, revient en ligne droite, puis repart de plus belle dans ses sauts impromptus. La jument le materne d'une œillade, broute avec lenteur, car sa fatigue est encore perceptible, et le rappelle d'un hennissement autoritaire si d'aventure il s'éloigne un peu trop. Il regagne alors son flanc, s'adonne à une tétée brève, puis s'élançe à nouveau d'un pas dégingandé.

Un appel d'Azaila me sort de ma rêverie. Elle s'est placée dans mon champ de vision et m'autorise d'un signe à venir rejoindre le groupe. Toutes les baigneuses sont rhabillées. En trois bonds de cabri, je franchis un à un les entablements rocheux qui m'entraînent jusqu'aux galets de la rive sous les sifflets admiratifs de ces dames qui ne s'attendaient sûrement pas à me voir débouler avec une telle assurance! Je me fais l'effet d'être quelque jeune et pâle anglais d'autrefois que l'on aurait enlevé à son Hampshire natal pour le débarquer dans les Indes et qui, découvrant dans un bras du Gange l'éblouissement des saris mauves et orange,

retrouverait l'inimitable délié de ces femmes inconnues n'existant jusque-là que dans ses lectures d'adolescent.

Elles minaudent, ne sont qu'œillades et messes basses, poussent par leurs plaisanteries leur meneuse à s'encanailler un peu. Azaïla attrape alors une figue dans le grand panier d'osier posé à ses genoux, me force à la goûter du bout de la main. Je la surprends en retenant entre mes dents ses doigts encore frais de la baignade. J'ignore où nous aurait menés ce petit jeu si nous n'avions été brusquement interrompus par une plainte lugubre.

La poulinière soudain s'alarme. La brise sans doute lui murmure une peur nouvelle. Agitant le col en tous sens comme pour faire de sa tête le sémaphore d'un danger qu'elle pressent, elle hennit du plus fort qu'elle peut. Son cri est une alerte, bientôt un tocsin. En vain. Grisé par son élan, le poulain vient de quitter la plaine herbeuse, et l'on suit sa course grâce au nuage de terre qu'il soulève. On ne sait comment, il attaque déjà la frange pierreuse qui entoure le plateau.

Azaïla s'est dressée. Elle crie à son tour, hurle le nom de son animal, lui ordonne d'aller au galop chercher son petit. L'angoisse lui vrille l'estomac. Je la croyais incapable d'une telle panique.

— Cours, cours, ramène-le!

Son affolement est contagieux; toutes les femmes, à présent debout, ne sont qu'une clameur. La poulinière prend le trot, puis le galop, tandis qu'Azaïla trépigne d'effroi. Bientôt il sera trop tard. Tétanisée et hystérique, elle redoute l'inéluctable. En un élan qu'elle sait déjà inutile, elle bondit telle une furie, traverse la rivière en trois sauts, en ressort aussitôt dans une gerbe d'éclaboussures et se met à courir d'une foulée infernale. Elle n'a pas même eu le temps d'enfiler ses sandales. La voilà qui s'ouvre les pieds aux arêtes des cailloux, mais qu'importe, sa rage lui impose une cadence inouïe.

Devant, la traînée poussiéreuse continue de s'étirer en un tracé rectiligne, bientôt suivie de la jument lancée à pleine vitesse. À leurs trousses, Azaïla s'emmêle dans la longue tunique mouillée dont elle s'est vêtue au sortir de la baignade.

Elle tente d'en retrousser le bas sans pour autant freiner sa course. Peine perdue. Les plis du lin détrempe s'enroulent d'une jambe à l'autre, au point qu'elle risque à tout moment de s'y prendre un pied et de chuter violemment. D'un geste frénétique, elle empoigne l'ample habit qui la ceint, lève haut les bras et s'en débarrasse d'un jet. La tunique roule dans le sable.

Azaïla force le train de plus belle, à présent tout juste vêtue d'un pantalon bouffant et léger, les seins à l'air, le torse bombé à la manière d'un marathonien cherchant son souffle! Elle s'époumone à tout va, s'insulte de ne pas arriver à rattraper le poulain et sa mère. Il suffirait pourtant d'un laps de temps insignifiant! Si seulement la chance...

Mais la chance toujours se refuse quand trop on l'implore. Azaïla le sait, mais ne parvient absolument plus à contenir son affolement. Le groupe des femmes s'est tu; comme elles, je demeure figé, suspendu à l'infime espoir de voir l'une des deux refaire son retard. N'y a-t-il donc rien qui serait susceptible de détourner le

jeune ignorant de sa course folle? La dernière dune est déjà sous ses sabots. Au-delà, c'est...
LA FALAISE!

À son galop, le sable se dérobe, lui fait perdre un peu de vitesse. Sa mère n'est plus qu'à trois ou quatre foulées, écumante dans le vent, l'œil exorbité. Encore un ultime effort et elle pourra bousculer son petit, le rabattre sur le côté pour le ramener de l'encolure et du garrot vers le pâturage qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Le cri est effroyable et chargé de terreur, à l'instant de franchir le monticule. En disparaissant, le poulain hurle la perte de sa trop jeune vie, mais déjà son écho s'estompe au long des à-pics. Le vide vient d'engloutir l'imprudent.

En une embardée formidable, la jument se dresse à l'extrême bord du plateau, éventre le ciel de ses sabots comme pour lacérer le funeste hasard dévoreur d'innocence. Sa plainte atroce déchire l'espace d'un horizon à l'autre, tirant un dais sombre sur tout le pays d'en haut. L'animal recule, reprend son élan, s'essaie à ramasser son courage pour oser se jeter lui aussi.

Mais à l'ultime seconde, il rechigne. La peur le dispute à la douleur. Puis il tente la manœuvre une fois encore, et encore.

Bien qu'exténuée, Azaïla perçoit l'urgence. Une tentative de plus, voire deux, et la mère meurtrie trouvera dans son désespoir la force qui lui fait défaut. Tandis que la bête se prépare une ultime fois, son amazone se plante devant elle tout au bord de la falaise, la défie bras en croix, l'injurie, la somme de contenir le malheur. Elle se martèle le torse à coups de poing, juste au-dessus des seins, lui montrant où elle devra cogner de la tête si elle se décide à foncer.

— Vas-y, ose seulement, il te faudra m'emmener si tu veux mourir. C'est moi d'abord que tu devras pousser si tu sautes; ta mort sera la mienne.

L'invective est monstrueuse, presque inintelligible, hachée de cris et de tremblements. La jument retrousse ses babines fumantes sur deux rangées d'incisives où bave toute sa rage. Déjà elle ouvre une gueule béante, découvrant même ses molaires, prête à engouffrer jusqu'à l'endroit du mors le visage de sa maîtresse

qu'elle pourrait arracher d'un seul serrement de mâchoires. La sauvageonne n'en a cure et gifle des deux mains les naseaux menaçants. Sonnée, la femelle recule, se cabre, s'apprête à précipiter Azaïla dans le vide en lui hennissant toute sa douleur à la face. Elle la toise ainsi de longues secondes, dressée, hurlante, capable de toutes les folies que lui dicterait son désespoir. L'œil injecté d'orages et de démence, le museau zébré de vaisseaux à la limite de la rupture, saillants et traversés de pulsations incontrôlées, elle frôle une dernière fois sa cavalière. Celle-ci l'agrippe à deux mains aux ganaches, la plaque contre sa poitrine. À ses seins palpitent de fines veines bleues, toutes gonflées elles aussi d'un sang retourné où s'agitent la terreur et le chagrin. Battant à tout rompre, ces deux cœurs sont les tambours assourdissants d'un drame à peine consommé sur lequel retombe le voile. Je suis bouleversé de les voir rythmés du même roulement fou, veines à veines, pelage et peau mêlés.

Toutes deux s'enferment maintenant dans une plainte sourde, quasi muette, où les plonge l'abattement soudain de tout leur être.

Azaïla pleure doucement à l'oreille fidèle de sa jument, celle-ci, toute travaillée d'absence et d'incompréhension, respire avec grande difficulté.

C'est fini.

Le silence s'est refermé.

En quelques minutes, elles ont pris dix ans.

Pas à pas, elles refluent vers le monde. Ce n'est plus une guerrière de la vie qui me fait face à présent, juste un petit bout de femme écrasé de malheur et qui essuie ses larmes. J'aimerais tant la serrer dans mes bras, dissoudre en moi son désespoir comme il y a deux jours elle-même se pénétrait des souffrances de sa poulinière ! Mais je n'ose.

Elle réalise soudain qu'elle se tient devant moi à demi nue. Elle baisse alors les yeux, les porte sur ses seins, sourit et s'empourpre légèrement entre ses pleurs, un peu gênée, puis, contre toute attente, relève le menton et me fixe avec aplomb.

— Voilà comme je suis, semble-t-elle me lancer.

Tous peuvent la voir presque nue, et c'est moi qu'elle dévisage fiévreusement. Le rougissement change de camp. Combien je voudrais être

englouti afin que ne paraisse pas le brasier qui m'assaille! Comme le sien insiste, je m'apprête à détourner le regard.

— S'il te plaît, ne me fuis pas, semblent quémander ses yeux.

Qu'il m'est bon de lui inventer cette offrande! D'un pas lent, elle s'en va ramasser sa tunique, la retrousse afin de l'enfiler et se tourne à l'instant de la laisser retomber, me donnant à voir une dernière fois sa magnifique poitrine encore vibrante.

Folle nuit

L'assistance murmurante se disperse et tourne à présent les talons. Azaïla et sa jument remontent ce sillage de lamentations tel un chemin de croix. Leurs ombres grises s'amenuisent sans autre compassion qu'un silence pesant. Les sabots sonnent sur les cailloux comme un corbillard sur le pavé. Du temps d'avant, qui m'est déjà si loin, j'aurais trouvé monstrueuse une telle indifférence, mais j'ai décodé de fraîche date diverses règles de ce pays, et non des moindres : la sobriété dans l'effusion, la fraternité qu'habille parfois un regard, le partage comme l'essence même de cette vie où tout nommer n'est plus utile.

Affronter son malheur est ici une vertu première. Chacun se doit de l'accueillir sans fard quand il survient. Ne pas s'étourdir, ne pas se distraire de sa souffrance. Contempler sa détresse droit dans les yeux, ne pas la fuir – et donc, ne pas se fuir – là exclusivement germera la guérison.

Il me faut par conséquent abandonner ces deux-là à leur état, ne fût-ce qu'une heure.

Par quelle étrangeté croirait-on que la vie suspende parfois son cours, si ce n'est au travers de cet artifice des sens qui, devant la peur, le sang, l'incrédulité d'une catastrophe, nous ampute de nos perceptions? Qu'un choc nous advienne et notre temps se fige, les oiseaux cessent de chanter, le vent ne verse plus sa plainte dans le giron des arbres, le soleil soudain se voile pour ne laisser qu'une scène en noir et blanc.

Et l'on jurerait que la réalité est bien celle-là, on témoignerait même plus tard que tout s'est arrêté alors qu'en vérité, nous avons nous-mêmes refermé sur nos capteurs le tabernacle du malheur pour être tout à lui en sa chapelle. Torturé, notre esprit se claquemure dans des silences d'aquarium pour ne plus baigner que

dans les eaux amères de la souffrance, eaux où s'altèrent les heures, les bruits et les couleurs. Cela, bien qu'au grand soleil et dans le vent chantent encore et toujours les oiseaux...

À cette heure, pourtant, ils ne chantent pas, ils crient. Cri de meute, cri de ralliement, cri de victoire, pour des charognards aux yeux perçants. Je vois au loin des vautours aller et venir au-dessus de la falaise, disparaître en piqué derrière la ligne d'horizon du plateau, puis rejaillir ensuite en un vol ascendant, portés par leur élan. Sans doute la carcasse du poulain est-elle accrochée dans quelque saillie de l'à-pic, déchiquetée, sanguinolente, et doit suinter sur la lame rocheuse où elle aura dû s'empaler. Un festin nécrophage se prépare, serres et becs s'affûtent et composent dans le ciel un ballet visant à disputer sans retard aux mouches les chairs en train de noircir. En un vol circulaire et lugubre, les rapaces signent leur danse macabre; leur grande roue sombre tournoie devant l'énorme soleil en son déclin. Demain, à l'aube, ne resteront déjà plus, accrochés à la paroi, que des os soigneusement blanchis.

Je voudrais, tout au bord du plateau, lancer des pierres à ces équarrisseurs, les faire taire, mais l'immensité qui est leur terrain de jeu rendrait vaine mon intention, et mes cailloux insignifiants seraient grains de sable à ces éboueurs du vide. Je dois donc, comme tout un chacun ici, me contenter de subir leur criailerie stridente qui rameute tout ce que les falaises abritent de dépeceurs ailés.

Je sais pourtant qu'Azaïla les entend, leurs cris portent tellement loin ! Et bien que je me doive d'obéir aux usages, comment supporter qu'elle ait à endurer en solitaire leur ivresse sonore, comment la laisser encaisser chacune de leurs manifestations comme un coup de couteau, sans même le secours d'une main tendue ou d'une simple présence ?

Il faut à tout prix que je trouve un prétexte pour aller la voir. Tant pis si au respect de la règle je préfère laisser parler mon cœur. Quel que soit le motif, j'irai la trouver tout à l'heure. Peut-être comprendra-t-elle le sens de mon geste, comme moi j'ai perçu depuis les premiers jours, au travers de ses silences, l'intimité de son être.

Azaïla...

Sa façon d'entrer dans la lumière du matin la révèle autrement que toute parole, fût-elle la sienne. Elle est mon antidote à l'ignorance des mystères premiers, ma réponse à ces appels venus du plus profond de moi depuis l'enfance, mais que j'étais dans l'incapacité jusqu'ici de formuler. Elle est la clarté se levant sur tout ce que j'ai vécu sans le comprendre, la voix de ce qui a poussé en moi vingt ans durant sans que j'aie pu mettre dessus le moindre nom. Son corps jamais ne ment, seulement animé du besoin d'être toujours au plus près de sa vérité, dans le sourire ou les tourments. Tout au plus se contente-t-il de ne rien signifier quand Azaïla va se trahir par mégarde. Ses yeux, ses mains sont les rets de cet amour profond qui émane d'elle, épurant tout ce qui ne relève pas de l'essentiel. Ils rendent illusoire mes prétextes et mes pieux mensonges.

J'étais arrogant ?

Mon quant-à-soi est une insulte faite à la nature d'Azaïla. Il ne saurait y avoir avec elle une quelconque suffisance qui ne finisse

dissoute dans l'amour dont elle est pétrie. Elle ne met rien d'autre que de la passion dans tout ce qu'elle touche; la vie en elle ne vibre que par cette corde-là.

Colère? Parfois. Méchanceté jamais.

Fille de cette terre précieuse et d'une pluie d'été, elle honore de sa vie le soleil qui baigne l'âme et le pays de ses ancêtres. Elle est cette note de violon qui me tient haut perché dans la musique de mes jours heureux, mais aussi le recueillement de ses pensées dans le moindre de ses gestes. Elle est un cœur aimant dans chaque regard posé, la voix du silence quand tous les autres noieraient de salive les beautés indicibles. Et s'il est vrai que mes mots ne sauront en rien la consoler, je pourrai du moins essayer de la distraire, tel un baume sur ses plaies durant quelques instants.

Je quitte le hameau par la ruelle qui mène aux jardins et gagne le maquis au-delà des rizières pour chercher du thym sauvage et de la sauge; du myrte, aussi, pour autant que je me souviene où il se cache. Puis des jachères, je ramènerai du pavot et du colza dont Azaila tirera des huiles.

Je tiens là ma raison d'aller la trouver au couchant venu : lui porter de quoi herboriser. Ma visite ainsi ne sera ni doloriste ni voyeuse et me réjouira une fois encore de la contempler dans ces œuvres où son talent m'est le plus cher : cette passion qu'elle a du règne végétal, ce goût immodéré des fleurs et des arômes, des sucs et des senteurs, cet art brut et subtil à la fois du mélange, du parfum savamment instillé, de la touche un peu verte sur des douceurs de vanille. Tout ce qui pousse, qui bourgeonne, qui éclôt, tout ce qui est ramure, corolle, pistil, étamine, tout ce qui exhale, embaume, agace la langue, ravit le nez, tout ce qui enflamme le palais, provoque la salive, amuse les papilles, cela, oui, tout cela, lui est une intarissable source d'inspiration, un champ d'improvisation où son imaginaire puise à l'infini.

Elle invente des crèmes et des onguents, extrait des huiles, distille des essences, torréfie des baies, fait macérer des noyaux. Elle broie des olives, pile des graines, des noix, émince gousses et pelures du même allant. Je la sais qui des heures durant concocte, filtre, fait bouillir,

pressure, retranche, nappe, malaxe, mixe, jusqu'à ce qu'à bout de force elle parvienne à donner corps à cette pommade qu'elle voulait obtenir.

Rien entre ses doigts n'est laissé au hasard. Ni la texture, ni l'onctuosité, ni cette prime senteur boisée qui d'entrée interpelle l'odorat, avant qu'elle ne s'efface devant un parfum de longue garde plus lourd et entêtant.

Sans prétendre être un fin connaisseur, je me croyais au fait des fragrances et de leur magie. Mais là! Fraîches ou marquées, légères ou étourdissantes, les siennes soupirent sous les couvercles d'une infinité de petits pots d'argile cuite et me disent toutes combien elles sont les exhalaisons de la terre. Pétales de jasmin et citronnelle, graines de cardamome ou de coriandre broyées, écorce de santal et pulpe de cajou, chair de grenade, pépins d'agrumes, des dizaines de savants mélanges, d'extraits secs, d'émulsions, de cires, de gelées, de feuilles émiettées garnissent des rangées entières de potiquets, de ramequins et de creusets. Aux fioles et aux flacons s'ajoutent de minuscules amphores où dorment le miel, la menthe et le safran.

Tel onguent paraît si moelleux qu'on voudrait le découvrir du bout de la langue, goûter sa poudre granuleuse de noisettes pilées prise dans une onctuosité aux reflets moirés. Tel autre libère une note de fond qui emplit les narines, descend dans la gorge pour y déposer une empreinte d'humus, tandis qu'une touche de citron et de vétiver persiste dans le nez.

L'autre d'Azaïla, où j'aime à m'effacer quand elle m'y tolère, est une officine enchanteresse, une symphonie cosmétique. C'est une pièce sombre qu'enfument les lourdes volutes des encens, une pièce tapissée de centaines de flacons qui paraissent tous devoir contenir des génies odoriférants prêts à s'échapper si on les ouvre.

Azaïla, à la fois magicienne et sorcière, ne laisse pas de déconcerter par ses compositions. Elle ose tout, ne se refuse rien. Surtout pas les audaces les plus surprenantes, comme ses mélanges d'herbes aromatiques et de fruits, de fleurs sauvages et d'écorces diverses. Marier l'églantine des rocaïles ou l'ambroisie aux douceurs de l'abricot, mêler lavande et aubépine,

souligner d'une pointe de cumin la fragrance sirupeuse des cerises, tout cela l'inspire à souhait. Moi le premier, je suis ravi de ses fantaisies tant elle maîtrise l'art du contrepoint olfactif dans ses dosages. À peine d'infimes fausses notes dans ses harmonies, peu, très peu d'excès dans ses débordements. Toujours elle sait s'arrêter aux lisières du trop vert ou trop capiteux, toujours elle se retient quand sa main hésite sur une pincée supplémentaire de menthe poivrée ou de serpolet.

Douée d'une mémoire olfactive exceptionnelle, elle travaille à l'instinct, ne s'aidant, pour tout grimoire, que d'un code personnel de traits colorés que j'imagine suffisamment complexe pour formuler toutes ses compositions.

Ce talent hors pair est connu de tout le pays d'en haut. L'art d'Azaïla enchante, soulage, ravit, guérit, et fait d'elle la référence ultime en matière de parfumeuse, d'herboriste, de pharmacienne et d'infirmière.

Après avoir glané ma moisson, je me risque à remonter le chemin du hameau et à me poster devant la lourde porte de bois qui ferme sa cour.

Celle-ci est poussée à demi, battant un peu sous les caprices de la brise.

Azaïla s'affaire comme à l'accoutumée, badine et légère dans ses tâches qui précèdent la nuit. Tout juste devine-t-on une once de chagrin dans ses yeux à peine rougis. À part cela, il ne s'est rien passé. Rien !

Admiratif, je reste un très long moment à l'observer de loin. Elle s'occupe à des petits riens, soigne les citronniers de sa cour, en retire les feuilles jaunies, attentive aux jeunes pousses. Puis elle étend sur une murette le linge remonté de la rivière par les lavandières. Elle n'est pas même surprise par mon ombre quand j'ouvre la porte en grand et je la soupçonne de m'avoir deviné caché dans l'entrebâillement depuis d'interminables minutes. Douce, elle me fait signe d'entrer. Elle repousse d'un seul mouvement le lourd vantail et rend la ruelle à son silence. Quelques échos encore, puis plus rien.

Dos au mur, touchant du coude le chambranle, je la sens s'avancer tout contre moi, me frôler en achevant son geste. À défaut

de pouvoir lui expliquer ma présence, je ne trouve que de vagues mots à bredouiller, n'esquisse que quelques mimiques embarrassées qui mentent bien mal.

Elle voit mes fleurs et part d'un éclat de rire. Puis elle me dévisage un long moment, semble vouloir me questionner et finalement me saisit par le poignet avec l'assurance de celle qui sait à présent que tout ce qui va suivre est inéluctable. Sur ses lèvres entrouvertes – à peine devine-t-on les fines perles de ses dents – elle pose un doigt, voluptueuse injonction au silence. Je la suis.

Tandis que sa main tire la mienne, nous glissons vers un large tapis au centre du patio. Ce champ de repos, couche de soie et draperie mêlées, est bordé tout du long d'une gerbe de coussins chatoyants. Elle m'y fait asseoir avec délicatesse, me commande du regard d'y prendre mes aises. Vient ensuite le temps du thé; et Azaïla de m'expliquer qu'en quelque sorte elle m'attendait.

Après un long moment, elle se lève et, à reculons comme tout à l'heure, se retire vers un renforcement de sa cour qu'un rideau de

toile dérobe à la vue. Le vent y tourbillonne tel un insecte fou, piégé de ne pouvoir sortir que par où il est entré. À son passage, le modeste paravent de textile se met à danser dévoilant par intermittence une immense bassine de grès ainsi qu'une jarre posées à même le sol. Azaïla s'efface, tente en vain d'immobiliser l'étoffe capricieuse. D'un geste de résignation amusée, elle la laisse finalement battre à sa guise dans l'air coléreux.

Et voilà qu'elle se déshabille lentement, qu'elle jette sa longue chasuble et ses quelques effets sur le fil d'où pend ce semblant de rideau! Commence alors sa toilette. Bruits d'eau. Sans doute puise-t-elle à même la jarre à l'aide d'une cruche ou d'une écuelle, levant les bras pour verser ce bienfait sur ses cheveux, ses épaules.

Le vent, encore et toujours. Constant dans sa folle équipée. Des pans entiers du mystère Azaïla se dessinent au gré de ses humeurs. Plus loin, deux lampes à huile brûlent en charbonnant un peu. Leurs flammes bondissantes se reflètent sur ses formes, tantôt un sein, tantôt une cuisse, puis l'instant d'après n'éclairent

plus que le voile retombé. Mon supplice l'amuse – son œillade par-dessus le fil en dit long – et elle s'en délecte. Profitant de ce que la toile, de toute évidence, ne mettra pas de sitôt un terme à ses facéties, elle l'ouvre soudain en entier d'un geste sans appel.

Devenir pierre.

J'en comprends le sens à cette seconde précise. Sentir en soi le granit, le marbre, rester inerte avec dans le ventre, dans les membres, le poids de la roche pétrifiée. Azaila me fait face totalement nue, ruisselante d'eau fraîche comme l'est la jarre à ses côtés, comme elle galbée, comme elle mate et cuivrée avec ses reflets de terre cuite, ses éclats d'ambre, et plus de mystères même dans ses lumières que dans ses ombres. Elle rit, rit à n'en plus pouvoir.

Moi, roche voilà encore une minute, je sens poindre la chaleur du magma, vibrer dans mes entrailles une attirance qui m'ébranle tout entier. Les tempes en feu, le souffle gémissant, je ploie sous d'interminables frissons qui me parcourent l'échine.

La pierre éclate sous l'effet de la chaleur. Je ne suis dès lors que fièvre, qu'un appel ardent de tout mon corps tendu par l'envie d'Azaila, incarnation d'un désir inconnu.

Elle sait très bien le dilemme qui me tiraille depuis quelques jours, et elle en joue. Oui, elle devine mon attirance, elle la soupèse et l'attise. Sans trop de mal, pense-t-elle, sa séduction me prendrait dans ses filets, mais elle n'ignore pas que je rechigne à me livrer à tout rapprochement physique, à tout contact trop intime avec chaque forme du vivant, gens, animaux ou plantes. Elle a vu ma crainte des moutons en rangs trop serrés, ma répugnance des chèvres à traire, mon agacement à conduire les mulets récalcitrants, porteurs de parasites. Elle connaît mon dégoût des volailles à plumer, des poissons à ouvrir et à éviscérer, sans parler des fosses à engrais que le village complète tous les soirs avec les déchets végétaux du jour.

L'occasion est trop belle, elle me pousse à l'extrême. De quel pays absurde arrive ce jeune étranger si peureux des choses de la vie, si propre, si fade? Se peut-il que l'on vive quelque

part sans jamais approcher au plus près les troupeaux, les étables, sans que l'on s'abîme les doigts à cueillir ou à bêcher, sans que le dos ne se voûte à vider panses et boyaux dans la rivière, après l'abattage? Quel est cet occidental qui craint une femme sauvage et nue, qui plein d'a priori n'ose toucher une peau qu'il pense rude, trop et mal odorante, rancie par une hygiène à ses yeux bien sommaire?

Elle s'avance vers moi, s'agenouille devant un plateau où s'étale une partie de son nécessaire de parfumeuse, dans la pénombre, hésite entre deux coupelles. Son nez infallible l'ayant mise sur la bonne voie, elle se redresse et prend soin de venir se placer dans la lumière falote des lampes à huile. Leurs flammes dodelinent toujours.

Passant deux doigts dans le pot qu'elle a choisi, elle en sort une noix de crème et la dépose sur son ventre, frictionne par gestes circulaires de plus en plus amples ses flancs, ses reins, ses seins qu'elle masse doucement pour les faire se dresser. Elle bombe le torse, me les présente tout tendus comme les étendards de son désir.

Elle caresse ensuite son cou, frotte ses joues, redescend vers les jambes où elle s'attarde sur les cuisses. Provocatrice sans vergogne, elle suit le creux de l'aîne, longe la frontière duveteuse de son pubis, lisse les contours de son bas-ventre de sa main luisante. À nouveau ses doigts dans l'onctueuse émulsion, pour un second massage. Elle dépose la crème sur les reflets sombres de sa toison, l'y enfonce plus avant. Elle passe et repasse sur les lèvres ourlées; je les rêve se gonflant et s'humectant sous ses insistantes caresses.

La nuit ne me laissant que des ombres à décrypter, bien sûr, tout cela, je l'invente au-delà du perceptible. Mais combien exaltante encore est la vision suggérée de son sexe! Je n'y tiens plus.

Azaïla n'entendrait que les saccades de mon souffle, si elle prêtait attention à mon désarroi. Mais elle est occupée à tout autre chose. Pressentant cependant la limite atteinte, elle s'agenouille près de moi, pose sa bouche sur la mienne, l'en retire aussitôt et déboutonne ma chemise.

Pris de panique, je décide de me déshabiller moi-même, le temps de retrouver un semblant d'aplomb. Enfin, allongé sur le dos, l'entre-jambe brûlant d'un feu que jamais je n'avais connu, je n'ose bouger, le regard planté dans les étoiles pour ne rien voir de ce qui m'attend, les bras le long du corps en des raideurs de gisant. Azaïla, posée sur un coude, effleure ma peau de ses seins, son autre main sur mon poitrail. Elle tend le cou, lentement, m'offre ses lèvres que je goûte un peu, puis m'embrasse à pleine bouche cette fois. Je vole dans la sienne quelques éclats d'amande qu'elle grignotait voici encore une minute.

Mais je ne bouge toujours pas. Mes bras sont de plomb, je ne les sens plus. Azaïla s'étire, se frotte à ma cuisse gauche et vient poser sa toison dans ma paume. Elle s'y connaît pour réveiller les morts ! Mais jugeant sans doute que je manque vraiment d'audace, elle passe aux grandes manœuvres. Elle descend au nombril, langoureusement s'y attarde, descend encore, et de sa langue gourmande me titille avec des lenteurs de bourreau chinois. Je mobilise

toutes mes ressources pour ne pas exploser aussitôt. J'ai tellement peur du trop court, trop tôt, trop vite! Elle sent battre mes veines dans sa bouche et devine proche l'issue si elle ne relâche son étreinte.

Elle décide alors d'une autre stratégie. Sur mon ventre elle se pose, jambes écartées, les bras complètement tendus, et me frotte le visage de ses seins durs comme des fruits verts. Ses cheveux vont et viennent sur l'écran d'encre où poudrent les étoiles, ils virevoltent à chacun de ses élans. Devant mes yeux, les reflets vif-argent qu'y étale la lune ondulent et donnent le mouvement de la mer à la Voie lactée. Azaila les rejette en arrière comme si elle voulait les accrocher aux astres. Je regarde en contre-nuit son corps me jouer sa passion au théâtre des ombres chinoises. Elle n'est plus sur moi qu'une silhouette brûlante, je ne vois guère son visage. De son bas-ventre humide elle frotte ma peau en un va-et-vient qui oscille du nombril au thorax. Je ne sais, de mon sexe ou de ma bouche, lequel ira le posséder et s'y perdre en premier pour ne le relâcher qu'une fois tous deux assouvis.

D'Azaïla, je veux le sel sur mes lèvres, cette saveur par laquelle elle dit tout son abandon. Alors, je la soulève violemment, l'assois sur ma poitrine et plonge ma langue dans les racines de son désir, lui arrachant un cri.

Chaude et vibrante Azaïla! Comme elle se donne tout entière dans sa chair intime! Peu à peu, je la devine s'abandonnant et succombant à la gourmandise que j'ai d'elle! D'interminables minutes elle chaloupe ainsi, me gratifiant, au gré de ses reins qui ondoient, de ses caresses subtiles. Elle voudrait elle aussi prolonger à l'infini, aller toujours plus loin dans l'offrande tout en craignant à chaque étreinte qu'elle soit la dernière. Mon abandon redouté la priverait de la suivante.

Lentement elle se retire, laisse ma bouche esseulée, bascule sur le côté et s'allonge à son tour sur le dos, en quête d'un bref repos. Puis elle m'appelle entre ses jambes une fois encore. De ses doigts fins, elle rouvre le calice de mes désirs; ses yeux, dans l'obscurité, me demandent d'y revenir, d'y rester, de pousser davantage toutes mes audaces pour la faire cheminer tout près de l'abîme.

Les grillons ont calqué leur petite musique sur le vibrato des étoiles, la lune, tout là-haut, paraît posée sur le bord de la coupe céleste. La nuit nous appartient. Nous faisons mine de ne pas comprendre combien nous lui sommes soumis.

Azaïla, toujours!

Je reprends le chenal de ses jambes offertes, je veux connaître à nouveau ce havre tout juste découvert que je n'arrive plus à quitter.

III

Vents tournants

C'est jour de fête à Meglesh. La vague immense d'un village de toile ondule sur la plaine de sable, en bordure de piste, jouxtant un vaste parc d'enclos divers où s'entassent ânes, chèvres, chevaux et dromadaires. En lisière des paddocks, chauffeurs et mécaniciens ont improvisé un parking chaotique; leurs marchandages vont bon train dans cette foire aux camions d'occasion. Certains véhicules – d'un état proche de l'épave, mais qu'un miracle fait encore avancer – sont soldés comme étant de deuxième main alors que Vishnou lui-même aurait le plus grand mal à comptabiliser sur ses doigts leurs reventes successives! Ô science universelle de l'être humain à rouler son égal...

Non loin de là, sur une dune, une marmaille endiablée dispute un concours de cerfs-volants. Au fil du vent montent des piailllements de joie à mesure que formes géométriques et créatures mythologiques hissent leurs cent couleurs criardes vers le soleil déjà blanc.

Trois jours de troc, de danses traditionnelles, de joutes oratoires opposant des conteurs locaux animent la bruyante cité. Dans ce gigantesque campement, chaque tribu a choisi son quartier et si en son cœur, ce marché mélange à foison les étals des divers clans, il suffit de se promener alentour pour retrouver les populations distinctement rassemblées. J'ai quelque peine à déceler un semblant d'ordre au travers de ce bazar à ciel ouvert, mais ordre il existe pourtant bien dans l'agencement qui régit les différentes activités mercantiles. Ici le coin des bouchers, repérable au nuage de mouches qu'il régale, là le carré des fruits et légumes, quasi-monopole des femmes, là encore l'aire des vêtements et tissus, sans oublier les ustensiles ou la foire aux bestiaux.

À l'orée de la longue allée centrale, un petit homme sec et bondissant achève de disposer à même le sable le curieux pupitre d'écolier qu'il vient de sortir de sa camionnette. Dans le trou qui recevait autrefois l'encrier, il plante l'axe d'un parasol qui, ouvert, fait tournoyer sa corolle multicolore dans la brise. Mon bonhomme passe ses genoux osseux sous le caisson du bureau, se cale contre le dossier du banc, aligne devant lui le bloc-notes et la pile d'enveloppes qu'il a extraits du maroquin d'une épaisse serviette. Une longue file indienne – des femmes principalement – se range religieusement face à lui : l'écrivain public a toujours suscité le respect. La première d'entre elles s'avance, le salue, lui susurre les nouvelles qu'il devra consigner dans la missive. Charge à lui d'enjoliver les petits malheurs, de calligraphier les espoirs, de romancer les souhaits de bonne santé.

À ce manège je prends mon tour, soucieux d'accéder à l'incessante supplique de Fédhern : donner signe de vie à mes proches. Je vais acheter à ce messager une enveloppe et une feuille, y griffonnerai quelques lignes à l'adresse des miens.

— Tu n'as pas le droit de leur infliger ton silence, m'a dit mon hôte. Si tu veux, nous trouverons un moyen pour faire poster la lettre depuis ton pays afin qu'ils ne sachent pas d'où elle est partie, mais de grâce, écris-leur.

À mesure que devant moi la file s'amenuise, me rapprochant ainsi de ce scribe de passage, s'impose un détail que je n'avais pas encore distingué. Il a sous ses yeux l'un de ces calendriers journaliers qui exigent que l'on change à la main les fiches cartonnées du jour, du mois, et de l'année.

Deux ans et dix mois! Deux ans et dix mois bientôt que j'aurai quitté mon pays, deux ans et dix mois que j'aurai laissé se refermer le sillage de ma jeunesse! Comment ai-je pu ne pas m'en rendre compte? Il est vrai que Morandouna ne connaît ni semaine ni semestre; juste les aurores ou les crépuscules et, pour échelonner le temps, les saisons.

J'hésite une seconde, sors précipitamment de la file. Il est trop tard pour écrire. Qui donc soulagerai-je, au terme d'une si longue absence, par quelques mots nés d'une vague

mauvaise conscience? Mon père, qui a dû puiser dans l'incompréhension de mon départ prétexte à se rapprocher plus encore de sa copine la bouteille? J'ai simplement oublié de lui donner signe de vie – on s'arrange toujours avec ce genre d'idée – comme lui, le mécanicien, avait oublié de réinsérer une goupille sur les plaquettes de frein qu'il venait de changer le jour où Maman s'est tuée dans un virage.

Je revois les gendarmes toquer à la porte pour nous annoncer la nouvelle et l'interroger. Non, avait-il protesté, la décapotable ne présentait pas de défaut connu. Une pièce avait-elle lâché? Les képis nous laissèrent alors à notre douleur, sans approfondir, et c'est moi qui ai retrouvé la goupille à même le sol de l'atelier le dimanche suivant, non loin de la fosse à vidange. Je me souviens très bien que Papa était largement imbibé le matin de l'accident.

Sans doute a-t-il pactisé avec ses remords depuis. Un oubli, ça peut arriver à tout le monde. Certes, mais cet oubli-là m'a rendu orphelin. Simple détail.

À qui adresser ma lettre alors? À Isa, pour lui dire que je pense à elle? Mensonge. Que ne relancerai-je cruellement, de la sorte, le jeu des questions quant à mon devenir!

Je rejoins Azaïla parmi ses amies, rieuse comme jamais. Des clichés pas tout à fait secs, tout juste sortis d'un bain d'acide, circulent entre elles et les filles se moquent allègrement de leurs postures bêtasses ou solennelles. C'est ici la dernière curiosité en vogue : un photographe a monté une tente sombre sur son emplacement et installé, juste devant, son magnifique trépied, sa chambre à soufflet, ainsi que quelques chaises sur lesquelles les passants prennent la pose. Le décor du marché en guise d'arrière-fond, ce magicien convie les badauds à s'asseoir face à son objectif, seuls, à deux ou en famille, leur mime la posture la plus indiquée et finalement fixe sur ses plaques une succession de scènes surjouées. Puis il se retire dans l'obscurité de son abri de toile pour procéder au tirage des épreuves. Il en ressort peu après et passe au client suivant.

Sans réfléchir, j'entraîne Azaïla. Gênée, elle rechigne un peu, mais se laisse guider. L'artiste n'a conservé dans le champ que deux chaises. Il nous invite à prendre place, légèrement tournés l'un vers l'autre, les visages fixement orientés dans sa direction. Cette scène étrange me semble contradictoire. La proximité qu'expriment nos corps est démentie par nos regards qui s'ignorent pour ne fixer qu'un point précis au-dessus de l'objectif.

Ma douce sourit gravement. Craindrait-elle que sa vie soit brusquement figée par quelque maléfice de cet art nouveau qu'est la photographie? Art nouveau, en cette contrée du moins! Cherchant une contenance, elle saisit ma main; nos doigts enlacés reposent sur son genou. L'éclair du flash au phosphore réjouit une fois de plus les enfants. Malgré un soleil aveuglant, l'homme ne peut s'empêcher d'user systématiquement de cet artifice qui, bien qu'inutile, rend toute la magie du cérémonial.

La moue d'Azaïla au moment de promener ses yeux sur nos portraits en dit long sur ses craintes. Ce qui tout à l'heure encore était

un jeu de taquineries, une volée de piques moqueuses à fleuret moucheté, prend une tout autre tournure maintenant qu'il s'agit de nous. Je n'ignore pas qu'elle ne prise guère de se voir ainsi figée dans le temps suspendu, mais à son double immobile, elle oppose bonne figure, soucieuse de ne pas me décevoir.

Sa désapprobation se dérobe sous le fard d'un sourire mutin. Contre toute attente, elle déchire le cliché avec un soin méticuleux, mettant son habileté à le bien partager là où nos mains se rejoignent, afin qu'aucun pli n'en froisse les moitiés. Elle me tend le bout de carton qui la représente tandis qu'elle range dans sa besace celui où figure mon portrait.

— Nous voilà inséparables! décrète-t-elle en me souriant.

Combien me déboussole son ambiguïté! « Nous voilà inséparables », vient-elle d'affirmer, en achevant de trancher l'image même de notre union ! Vise-t-elle en cela à me signifier que rien jamais n'est acquis, que le temps souverain noie jusqu'à ses œuvres les plus accomplies ou dois-je au contraire

deviner dans son geste un serment détourné qui confirmerait qu'à ses yeux, nous nous donnons sans la moindre idée de limite ?

C'est tout elle, Azaila.

Entière, déroutante, spontanée.

Elle balaie mon désarroi d'un profond et scandaleux baiser qui ferait rougir toute la place du marché. J'en sors étourdi sous les rires un brin jaloux d'une assemblée qui feint de n'avoir rien vu.

Et me voilà toupie dans la poussière, virevoltant sous le soleil, ivre du goût de ses lèvres. Ce qui me bouleverse cependant, davantage que l'enchantement laissé par sa bouche dans la mienne, c'est cette brusque fêlure du temps, de l'espace, l'étrange sensation que le monde sous mes pieds se dérobe. Dans le regard de ceux qui suivent ma danse, je décèle en effet le même embarras que lorsque le condamné monte à l'échafaud, ce trouble mélange de pitié et de vengeance assouvie. Je jurerais qu'ils nous plaignent, tous ces gens, et pressens dans leur impalpable compassion le gouffre de notre bonheur. Depuis des semaines me taraude un

sentiment chaque jour plus prononcé, une sourde intuition : la tranquillité de Morandouna vacillera bientôt. Une ombre rôde – je ne saurais la nommer – et dans sa voix s’annoncent les tourments.

Rien ici n’a changé depuis quelques minutes, ni le ciel, ni la lumière, ni même le sol, mais il y a soudain, tapie au fond de l’air, une déchirure, une électricité nouvelle, l’invisible spirale d’un trou noir qui m’inspire de sombres pensées.

Ces gens-là savent ou devinent, mais se taisent. Ils ont cette apparence avide et misérable de qui pressent un renouveau dans les rafales des vents tournants, comme si demain leur promettait un avenir radieux, au détriment du nôtre. Leur bienveillance est résignée. Dans tout bonheur, il faut bien que quelqu’un paye, que voulez-vous ! Naissent dans leur tête certains diables résolus à semer derrière eux le soufre de la trahison. De leur bouche ils chuchotent des amabilités, mais ravivent au fond de leurs yeux la flamme d’une certaine revanche. Avec elle, ils bouteraient volontiers le feu sous nos pieds si allumer un tel bûcher pouvait les rendre heureux.

Mais pour l'heure, je danse ma joie. Mon cœur est fou et j'irai tantôt en expliquer à Fédhern les desseins.

Tandis que je pense à lui, me revient cette ombre inquiète qui depuis quelque temps sape son sourire. Sans doute mon pressentiment prend-il sa source dans le sien. Je le cherche du regard parmi cette grouillante kermesse et finis par l'apercevoir non loin des bâtiments qui bordent l'autre côté de la piste, penché vers la portière d'un gros pick-up tout-terrain, en vive discussion avec un passager que dissimulent les reflets du pare-brise. Deux seconds couteaux, assis sur le plateau arrière, s'enquièreent de ce qu'il convient de faire auprès de celui qui paraît être leur patron. Faut-il chasser l'importun ou doit-on le laisser terminer? Il gesticule, Fédhern, esquisse un mouvement en manière de poing levé à l'adresse de son interlocuteur, se ravise en toute extrémité. Le véhicule s'éloigne au pas, il le suit à pied sur deux cents mètres environ. Arrivé au parvis de ce que je prends pour une bâtisse communale, le conducteur s'arrête et vient ouvrir la porte côté passager. Sort un notable, vêtu à l'occidentale, sitôt flanqué de

ses sbires, qui patiente le temps que Fédhern les rattrape, puis le petit groupe s'engouffre dans l'entrée principale.

Je rejoins ceux de Morandouna qui participent avec enthousiasme aux jeux régionaux. Une heure ou deux encore de liesse, il sera bien assez tôt ensuite de ranger les marchandises en vue du retour.

Fédhern réapparaît en milieu d'après-midi, maussade comme jamais, tandis que notre repli est déjà bien entamé. Il s'enquiert de nos achats, veille à ce qu'il ne manque rien, mais le cœur n'y est pas; il ne dit mot tout au long de la remontée. Aussi le soir venu, les denrées réparties et chacun rentré chez soi, je le retrouve chez lui pour l'entreprendre sur sa journée.

Il me reçoit dans sa cour, autour du feu.

— Qui étaient ces hommes dans le 4x4, ce matin, qu'est-ce qu'ils te voulaient ?

Il comprend très vite mes inquiétudes et sait qu'il ment bien mal quand une contrariété le travaille.

— Ne t'en fais pas, fiston, on doit parfois venir à bout de situations compliquées quand on est chef. Des histoires de clans...

— Non, Fédhern, ces gens-là ne sont pas du coin. On s'en rend compte au premier coup d'œil! Est-ce que ce sont eux que tu as déjà rencontrés?

— Que veux-tu dire?

— J'ai bien remarqué que tu es descendu à trois reprises à Meglesh ces derniers temps, ce qui n'est pas dans tes habitudes. Chaque fois, tu en es revenu soucieux. J'ai l'œil, tu sais.

Il peine un peu à se décider.

— La tantalite, ça te rappelle certainement quelque chose, toi qui as étudié les sols?

La tantalite... voyons... Minerai contenant le tantale, symbole Ta sur le tableau périodique, numéro atomique 73. Présent sous forme d'oxyde dans certains autres minerais complexes, on le trouve souvent associé au niobium, comme dans le coltan. Travaillant sur un oxyde peu aisé à isoler et à manipuler, le Suédois Ekeberg puisa dans la mythologie grecque le nom d'un demi-dieu qui, par le supplice qu'il avait enduré, représentait pour

lui les difficultés auxquelles il s'était heurté. C'était en 1802. Aujourd'hui, le tantale est exploité pour sa faculté à remplacer le tungstène dans les filaments à incandescence. Du fait également de sa non-réaction aux fluides corporels, il sert à la fabrication d'instruments chirurgicaux. Les nouvelles techniques automobiles et électromécaniques en sont très demandeuses.

— Bien sûr que je connais la tantalite, mais que vient-elle faire ici ?

— Les dernières recherches en ont révélé deux gisements distants d'une vingtaine de kilomètres à quelques encablures de Yandarii. Les pays développés – dont le tien – sont très consommateurs de ce métal, car l'avancée rapide des sciences en exige une production croissante. L'occasion est trop belle pour l'ancienne colonie que nous sommes de faire fortune à bon compte en vendant aux états les plus offrants. Grande Baie compte bien devenir l'une des provinces les plus riches de la région grâce à cette découverte et je devine que le gouverneur que tu as aperçu ce matin sait par avance tout le profit personnel qu'il tirera d'un tel essor. Il confond souvent les poches de l'État avec les siennes.

— Soit, mais en quoi cela nous concerne-t-il ?

— Facile à comprendre. D'après les premières analyses, les gisements sembleraient énormes, mais la teneur en minerai se révèle assez médiocre. Pour faire court, il est nécessaire de travailler la matière première non loin des lieux d'extraction afin de rentabiliser sa production. Cela signifie qu'il faut concasser la roche, la réduire, l'épurer, pour qu'à la sortie du traitement, sa concentration soit suffisante. Le transport est coûteux vers les différents ports de la côte, la Compagnie ne peut se permettre un volume trop important de déchets. Mais qui dit traitement sur place, dit besoin d'eau en grande quantité.

Fédhern marque une pause, rassemble ses idées, en achève la formulation.

— Le gouverneur veut à tout prix implanter une plateforme d'élaboration à Yandarii. Le lieu lui paraît idéal ; à la confluence des deux pistes qui mèneraient aux gisements, cette bourgade isolée n'envisagerait que d'un bon œil une telle installation. De plus, l'immense plaine désertique qui l'entoure se prêterait parfaitement au

stockage, pendant des décennies, des millions de mètres cubes de résidus inertes issus de la transformation. Cela sans gêner personne, toujours selon lui.

— D'accord, mais nous, dans cette affaire ?

— J'y viens. Je t'ai parlé de l'eau. Les autorités provinciales ont programmé quantité de forages aux quatre coins du territoire afin de trouver un lieu pour construire la plateforme. Et la curiosité suscitée par les différents puits en cours de creusement a fini par délier quelques langues. L'existence de Morandouna est ainsi parvenue aux oreilles du gouverneur, ou du moins elle lui fut remémorée, car tu te doutes bien qu'elle est connue loin à la ronde depuis fort longtemps. Si la vie du plateau n'a jamais intéressé personne, la simple évocation de ses lacs et bassins attise aujourd'hui inéluctablement les convoitises. Notre homme tient absolument à ce qu'une équipe d'ingénieurs monte chez nous afin d'évaluer les possibilités offertes par notre terre. Je lui ai répondu que c'était hors de question, que notre territoire se suffisait à peine en matière de culture et d'irrigation et que par une sorte d'accord tacite, les autorités

nous ont laissés nous débrouiller seuls, sans la moindre assistance ni subside. L'oubli dans lequel le monde nous a jusqu'ici tenus a de toute évidence été le garant infailible de notre tranquillité. Ce à quoi le gouverneur m'a rétorqué qu'aucune région ne saurait se soustraire à l'intérêt national et qu'une entente de principe, si ancienne soit-elle, n'avait en aucune façon force de loi. Il veut absolument qu'un groupe de spécialistes vienne ici estimer nos réserves d'eau et il n'en démordra pas.

— D'accord, Fédhern, mais après tout, pourquoi ne pas les y autoriser? Si ce sont vraiment des ingénieurs, ils comprendront au premier coup d'œil que Morandouna ne pourra jamais répondre à leurs attentes. Aussi bien, ils redescendront avec le même empressement qu'ils seront montés. Je parierais que nous n'entendrons plus jamais parler d'eux.

— Tu es fou? Tu ne les connais pas. Ces gens-là sont tout sauf raisonnables. Asservis à la Compagnie Minière, ils mettront en œuvre jusqu'aux dernières explorations possibles, aussi insensées soient-elles, dans le seul but de satisfaire leur employeur coûte que coûte.

Même si, à première vue, les réserves d'eau du plateau leur paraissaient insuffisantes, ils achemineraient à la hâte un matériel de forage du dernier cri et se lanceraient à corps perdu dans la recherche de nappes souterraines censées fournir les quantités attendues. Ils veilleraient ensuite à assurer le transport vers en bas. Crois-moi, ces types-là ne se contenteraient pas d'un simple coup d'œil avisé. Ils voudront à tout prix jauger les moindres possibilités, creusant le pays d'en haut à tort et à travers, quitte à le transformer en véritable passoire. Si nous les laissons faire, ils ne s'en iront qu'après avoir tout saccagé et le pacte, de la sorte, sera rompu.

N'ayant ni argument ni réconfort à offrir en soulagement de son désarroi, je tente une ultime échappatoire.

— Et si nous acceptions un compromis? Nous pourrions négocier avec eux pour leur fournir l'eau que nous aurions en surplus, à la condition expresse que les besoins de Morandouna soient prioritaires. Ce surplus, bien entendu, serait fixé d'un commun accord et varierait suivant les saisons.

— Tu es bien naïf, fiston. Tu crois vraiment qu'ils se contenteront du dixième ou du vingtième du volume dont ils auraient l'utilité pour laisser vivre en paix quelques poignées de sauvages qui empêcheraient la production minière de tourner rond? Franchement, tu rêves. Du jour où ils gagneront le plateau, ils n'auront de cesse de satisfaire leurs objectifs, quel qu'en soit le prix. Peu leur importera que Morandouna s'effondre.

— Tu as raison. Dis-moi, de quand date la découverte des gisements?

— De mémoire, les premières recherches remontent à un an ou deux avant ton arrivée.

Voilà qui éclaircit quelque peu certains points restés pour moi obscurs : la réflexion de l'attaché d'ambassade au téléphone, les propos du capitaine à l'heure d'accoster, la présence du Maughwan dans la région.

Tandis que je reconsidère mes positions à l'aune de ces évidences, les termes par lesquels Fédhern conclut valent toutes les crucifixions.

— Mon entrevue avec le gouverneur a tourné court ce matin. C'était une forme d'ultimatum. Il nous donne trois jours pour accepter la visite des ingénieurs, sinon...

— Sinon ?

— L'armée se chargera de leur ouvrir le chemin, de les escorter. Et son intercession s'arrêtera là. Car, bien sûr, ce monsieur nous fait aujourd'hui l'amabilité d'être notre médiateur. Tu entends ça ? À défaut d'incarner notre conscience, il veut être notre raison. Au-delà du terme fixé, il ne pourra plus rien pour nous. À voir sa mine contrite devant mon absence de réaction, il s'attendait visiblement à des remerciements de ma part !

Le ciel referme sur nous le silence de ses profondeurs. Alors que nous parlons tonnages, profits, vile primauté de l'intérêt collectif sacrifiant sur son autel notre minorité, la nuit, peu à peu, pose son immensité sur nos tourments. Tout devient dérisoire. Seuls les craquements étouffés des braises nous rappellent au monde des vivants.

— Je vais convoquer le Grand Conseil pour demain soir, dit Fédhern. Nous voterons la marche à suivre. Je sais déjà la réponse de mon peuple à toute question portant sur une éventuelle collaboration avec des gens d'en bas, mais il faut soumettre le sujet au débat, c'est la règle.

Il se tait à présent. Un long, un très long moment. Moi, de mon côté je cherche là-haut comment apaiser nos angoisses, le regard rivé aux constellations. Dieu sait pourquoi, probablement par besoin de certitude, en cet instant où la folie humaine fait planer sur notre proche avenir une menace, je repense à ce jour où ma mère m'emmena dans un observatoire.

Je devais avoir huit ans, peut-être un peu plus. Sur instruction de notre guide, je mis pour la première fois mon œil à la lentille du grand télescope. J'en restai sans voix : des bruits de la salle et des visiteurs claquant la porte, il n'y eut d'un coup plus rien, ni même des rues alentour dont j'entendais jusque-là

distinctement le tapage, pas plus que de la ville dont il subsistait au loin une vague agitation. Plus rien que le vide. Que le silence. Je venais de m'ouvrir au ciel grâce à la grande lunette. Et ma pensée, ou mieux son absence, s'invita dans son immensité plus vite encore que ne put la parcourir mon regard. Je réalisai combien l'esprit, mobilisé sur l'insondable, parvient à s'abstraire sur-le-champ de tout ce qui l'entoure.

Le regard en déroute au-delà des mondes, comme hypnotisé par l'infini, j'oubliai mon corps et ses peines, laissant filer dans le sillage de mes pensées les méandres et aléas de mon cœur. Je n'existais plus, je n'avais plus ni chaud ni froid, ni soif ni faim, je n'aimais plus ni ne souffrais davantage, tout en moi devenait osmose, j'étais l'astre et le noir qui le berce, l'univers et toutes ses galaxies, les planètes et leurs soleils, l'ombre et la lumière, un ballet toujours recommencé.

Je goûtais l'immensité du silence dans lequel mouraient les battements de mes tempes. Sur les ailes constellées de Pégase, je cinglai droit devant dans les brumes du Nuage de

Magellan; je chevauchai le Centaure, puis dépassai le Chariot, lequel rougeoyait comme une aurore boréale. Je vis le glaive d'Orion poindre dans le firmament, je fis le baisemain à Andromède et Cassiopée, m'invitai au banquet des Néréides pour tremper mes lèvres à la coupe de l'univers. Je découvris, d'Antarès, toute la puissance de feu illuminer un pan entier du Scorpion, reléguant notre propre soleil en son rang de modeste luciole. Dirais-je même les bijoux de Persée, les couleurs de Bételgeuse, les lunaires odyssées sur la Mer de la Tranquillité? Des poussières d'étoiles s'embrasant dans le giron de super géantes rouges, des météores, tels des vaisseaux en flammes, englouties à jamais dans l'abîme du temps? Je devins Pluton que le colossal soleil dédaigne, minuscule bille tourbillonnant dans l'oubli d'une paix froide. J'admirai des aubes ardentes incendier les titans de la nuit et s'éployer sur des mondes innomés. Une supernova, bouillonnante comme un océan de feu, éclaira le septentrion. J'aperçus d'autres galaxies encore, et d'autres soleils sans doute, des tournoiements étourdissants,

le sombre dais de la voûte céleste dans lequel se plantaient comme des flèches les sillages aveuglants d'astéroïdes en fuite. Par la magie d'un jeu de loupes complexe, je venais de plaquer mon œil à la serrure de l'univers et m'ouvrais à des enchantements sidéraux.

J'ai vénéré ces moments où mon esprit émerveillé m'a rendu à moi-même. Était-ce cela, la Grande Horloge et son mouvement perpétuel? L'ivresse du derviche? La fin mordant la queue du commencement?

J'ai eu l'impression, à cet instant, de prendre place à bord d'une nacelle de foire, comme accroché au premier matin de l'immense roue cosmique, décollant en douceur vers des cimes abyssales. Dans l'océan de la nuit, la narcose du plongeur m'avait gagné, m'avait noué le ventre d'un délicieux effroi, et par elle j'ai connu le mariage muet de l'esprit à l'essence de toute chose. Blotti dans cette coupelle imaginaire comme au creux de la main du ciel, j'ai effleuré du bout de ma rêverie l'originel vertige qui fait les religions et les philosophies, j'ai touché par tous mes

sens ce que l'on pressent dans l'appel de Dieu
ou de l'Éveil : l'esprit, rien que l'esprit, enfin
de retour en sa maison ; la pensée dans sa seule
plénitude, déliée des attaches du corps.

La beauté au-delà de la vie.

L'humain par delà l'homme.

La cassure

Une plainte monte dans le soir, s'enroule aux volutes des flambeaux, se perd un instant parmi le couvert des branchages avant d'occuper tout entière les profondeurs de la nuit. Ses paroles convoquent l'esprit des ancêtres, puis le portent au ciel déjà noir comme s'il était le chant de la terre. Afin qu'aux hommes d'aujourd'hui soient révélées d'antiques sagesse, elle égrène en d'étranges formules les secrets de Morandouna.

Jamais au vaste pré commun il ne me fut donné de voir tant de monde; là tient ce que le pays d'en haut compte de forces vives. Ne sont restés aux hameaux, me semble-t-il, que les vieillards et les plus petits.

On ne pourrait imaginer plus belle fête, si fête il y avait. Sur des monticules de semoule et de riz coulent telles des fontaines cent mets mijotés, tandis qu'embrochés d'un seul tenant rôtissent aux grands feux des moutons entiers.

Le chœur sourd des hommes répond aux suppliques des femmes; leur chant s'élève, obsédante mélodie, de cercle en cercle, et porte sa houle parmi l'assemblée qui délibère gravement. Autour de Fédhern, les palabres fusent bon train depuis le creux de l'après-midi, les vieux y vont de toute leur mesure, mais il semblerait que ce soit en vain. La parole commune paraît frappée d'une stérile déliquescence. Les acharnés campent sur leurs indéfectibles positions, les modérés prêchent l'arrangement. On tourne en rond entre convictions des plus anciens et volontés des plus jeunes à trouver coûte que coûte un terrain médian. Fédhern, debout, harangue les membres du Conseil assis en tailleur, réfute les velléités de compromission, arbitre propositions et contre-arguments.

Moi-même, je ne parviens pas à me résoudre. Faut-il refuser à ce peuple un quelconque avenir sous prétexte que ses légendes fondatrices lui interdisent d'en modifier les édits oraux? A-t-on le droit de dénier à cette jeunesse toute capacité de décision pour ne s'en tenir qu'à la règle?

Je devine déjà, en cette Cène, notre chant du cygne.

L'un suggère? Son chef tranche. L'autre se rebiffe? Il a tôt fait de balayer sa révolte.

J'ai beau tenter, moi aussi, de trouver à redire, rien ne me vient qui soit pertinent. Plus je m'es-crime à vouloir échafauder un compromis, tout bancal qu'il soit, plus il me faut constater que rien ne peut s'opposer aux arguments de Fédhern.

Cette terre n'existe que par la dévotion de ceux qui l'ont toujours chérie. Jamais elle n'a concédé avec facilité ses rendements ni ne s'est donnée sans résistance. Ses fruits sont ceux du labeur, de l'humilité, du respect, et personne ne se risquerait à en tirer profit sans autre effort que se baisser pour ramasser. Jusqu'à la fin des temps, elle n'exaucera que ceux de ses enfants qui auront pris à cœur de l'amender à hauteur de leur foi en elle.

— Morandouna, dit Fédhern, n'a rien d'une fille de peu que l'on octroierait en cadeau aux hôtes de passage! Elle, cette terre, n'est pas ce pain que l'on offre au voyageur pour le rassasier ni un présent qui scellerait une amitié!

L'essentiel, aujourd'hui, est de savoir si son peuple veut demeurer là, quelles que soient les conditions qui lui seraient imposées au prix même de la trahison, du reniement, de la rupture. Pour l'orateur, il n'est nullement question de se vendre de la sorte. Autant lui demander d'abjurer sa foi, de dénoncer le serment de ses aïeux, de renoncer à être lui-même.

Ce qui s'est bâti ici, au long des siècles, ne reviendra de toute éternité qu'à ceux dont ce fut l'intime volonté. Qu'une main extérieure vienne à les spolier de ce trésor et elle le verra s'évanouir de lui-même. Au-delà simplement de survivre coûte que coûte, l'heure est à la vérité profonde de cette lande. C'est l'esprit même du pays qui est en jeu, la nature véritable des valeurs qui l'ont engendré.

Il hurle sa colère et son désarroi, Fédhern.

— Voulons-nous être complices de la cupidité effrénée des gens d'en bas? Voulons-nous, à notre manière, entrer nous aussi dans la farandole d'une espérance aveugle en la richesse, en la surproduction, en une course au « toujours plus »? Croître, croître, croître encore et encore, s'étendre, envahir, accaparer, consommer, transformer, engraisser, exploiter jusqu'à plus soif au nom d'une fierté sans limites face à notre propre génie, est-ce cela qui nous anime? Ceux d'en bas... Bientôt, ils mettront au point pléthore d'inventions accessoires et se persuaderont aussitôt de leur primordiale nécessité. Le futile d'aujourd'hui deviendra l'indispensable de demain. Soyez ambitieux et à votre folie de grandeur le ciel pourvoira! Devons-nous, nous aussi, faire fi de nos convictions pour ce credo-là? Ne vous y trompez pas, poursuit-il, ne pas désirer partager le pays d'en haut, ce n'est pas de l'égoïsme, tant s'en faut. C'est simplement ne pas compromettre notre âme, c'est être fidèle à ce que nous croyons juste, ni plus ni moins. Pourrez-vous passer le reste de votre vie dans le parjure? L'enjeu n'est que celui-là, rien d'autre!

Je l'écoute longuement évoquer sa terre, l'ombre de ses ancêtres, défendre l'essence de ce qui a toujours fait le miracle de Morandouna, et il me semble l'entendre parler de sa fille. Amour humble et sans faille, dévouement, fidélité, c'est tout le portrait d'Azaila.

Dans la nuit d'hier, nous fûmes tirés du sommeil par de sourdes explosions. Perché sur le toit, sitôt debout, j'ai vu très loin des torches s'allumer de villages en hameaux, des files de paysans mal réveillés chercher de droite et de gauche d'où venaient ces coups de bouterolle portés au rocher. L'écho en était bien étrange ; mat, un rien métallique, il bondissait dans la nuit au hasard des falaises trois ou quatre secondes après qu'une lueur bleutée se fut évanouie à l'horizon, après avoir auréolé le bord du plateau. Quelque part le dieu dynamite jouait du détonateur, mais la dispersion de ses lumières et sons interdisait qu'on puisse localiser précisément son terrain d'action.

Tandis qu'une majorité d'hommes se dirigeait vers le surplomb de Meglesh, je compris, moi, du haut de mon incomparable mirador, que

contre toute logique le bruit semblait émaner d'une position nord-nord-ouest, derrière un contrefort rocheux adossé à la limite extrême d'une large plaine. Contre toute logique, en effet. Par quel égarement stratégique l'état-major aurait-il décidé de se frayer une voie sur l'un des versants les moins accessibles de Morandouna ?

Je fus le seul à me diriger vers ce point, non par clairvoyance, mais par un jeu favorable du sort, mon observatoire privilégié m'ayant permis de percer au clair les calculs de la troupe. Je me souvins, tandis que je me hâtai d'atteindre le contrefort, de l'exploration que je fis voici quelques mois pour effectuer le tour complet du pays d'en haut. Trois jours de cheval m'avaient été nécessaires pour rallier Windona à Windona, et à mesure que j'avais couvert le périmètre entier du monumental rocher, je m'étais extasié à chaque halte sur son miracle. Jaugeant ses formidables proportions, louant son exceptionnelle nature de trompe-l'œil, j'avais à nouveau mesuré combien ses austères falaises déjouaient toute curiosité d'aller voir ce que réservait son sommet.

Je me suis rappelé en route que derrière l'arrête vers laquelle je me dirigeais à présent, un vaste couloir ouvrait en deux une paroi impénétrable, couloir barré en son tiers supérieur par un gigantesque éboulis. Au bas mot, trois cents mètres de roches inextricables empêchaient qu'on en franchisse le dénivelé. N'était ce chaos minéral, la veine large et profonde eût de toute évidence permis à quantité d'hommes et de chevaux d'accéder à Morandouna. La troupe s'en était sans nul doute avisée et arasait maintenant l'obstacle à grands coups d'explosifs. Deux heures encore de cette puissance de feu, et le pays d'en haut ne serait plus qu'à investir.

Ce à quoi j'assistai, dès le bord du plateau, conforta mes déductions. Minuscule par la distance, mais en réalité conséquent, un escadron de troupiers harnachait tout en bas ses montures, précédé dans ses préparatifs par un commando d'artificiers lui damant une voie royale par les forces de la poudre.

Certain qu'ils débouleraient par ce couloir, j'avais couru prévenir Fédhern et depuis, nous attendons en silence que paraissent les premiers soldats.

Début d'après-midi.

Comme des fourmis géantes dont on s'alarmerait de voir sourdre l'inquiétant bataillon, leurs ombres noires surgissent au sortir du défilé. À l'instar de ces insectes déboussolés par le plein soleil – la lumière crue souvent les disperse en vagues chaotiques sur le pourtour de leur refuge – le régiment, sitôt émergé, cherche un repli derrière le rempart dérisoire d'un très vaste enclos abandonné. Son apparent désordre, cependant, s'organise imperceptiblement et du promontoire où nous nous trouvons, se fait jour peu à peu la structure qui le régit.

Aux avant-postes, adossé à la murette, s'articule le front des fusiliers; tout juste en place, il s'ingénie à remonter une batterie de mitrailleuses dont les pièces, soigneusement déballées une à une, ont été acheminées par les bêtes de somme.

Derrière cette première ligne, le commandement veille à rationaliser au mieux son intendance de combat : à intervalles réguliers, il dispose les caisses de munitions grandes ouvertes et orientées de telle façon que les soldats puissent alimenter leurs armes

automatiques sur trépieds sans jamais être interrompus. Chaque lot est affecté d'un homme chargé d'en répartir la distribution le moment venu.

En troisième ligne, abritées par cette ceinture de feu, prennent place en cercles concentriques les diverses activités de l'immense bivouac : ici, les montures, chevaux et baudets mêlés, agglutinées aux gerbes de foin que délient quelques jeunes conscrits ; là, des foyers essaimés qui tout à l'heure recevront de grandes marmites et que sépare une chaîne de malles-cantine ; là enfin, le cœur vulnérable de tout ce dispositif, un noyau de longues tentes-dortoirs où cette nuit dormira la soldatesque.

Que tout ceci est insensé ! Une telle mise en scène est-elle donc nécessaire pour que viennent en triomphateurs les hommes de la Compagnie ? Les autorités à la botte du gouverneur feindraient-elles d'ignorer que pas un seul coup de feu ne sera tiré de notre côté ?

Comment le pourrions-nous, d'ailleurs ? Hormis quelques escopettes sans âge qui permettent parfois à un paysan d'améliorer

d'une perdrix son modeste ordinaire, je n'imagine pas très bien, outre nos faux, nos machettes et nos fourches, quel miracle nous rendrait capables de soutenir la moindre fronde par le fer ou la flamme. À tout assaut, la plus infime riposte serait vaine et dérisoire. Qui plus est, de mémoire, jamais personne ici n'a appris à se battre, excepté Fédhern. Depuis sa genèse, Morandouna n'a pas connu de bras guerrier, et pas un de ses enfants aujourd'hui n'en voudra créer le précédent.

Bien qu'une telle débauche de moyens militaires ait de quoi impressionner, peu parmi nous s'en effraient, tant ils sont ignorants des choses de la guerre. Les trois quarts de l'assistance ne savent rien de ce qu'est un arsenal de combat.

Assis sur la ligne de crête qui surplombe l'enclos – un vallon large d'à peine quatre cents mètres nous en sépare – nous détaillons à loisir cette impensable occupation du lieu. Se peut-il que certains parmi nous n'aient pas mesuré au plus juste ce qui se joue? Je le crains, à regarder simplement l'air désinvolte avec lequel un habitant sur deux se rit du régiment

aménageant son camp. Les enfants, eux, s'en réjouiraient presque, comme ils le feraient d'un défilé d'apparat ou d'une fanfare. Puisse leur vie les tenir toujours dans une telle innocence!

C'en est assez. C'en est déjà trop. Que va-t-il se passer? Assisterons-nous, au soleil déclinant – ou demain peut-être? – au débarquement d'une délégation d'ingénieurs, flanquée de part et d'autre d'une rangée de cavaliers en armes? Ira-t-il, ce détachement, muet et tête haute, entamer une reconnaissance jusqu'au lac, soupesant dans nos silences ou nos huées le poids de notre hostilité? Je sais, pour l'avoir déjà évoqué, combien il est impossible à mon peuple adoptif de deviner la prochaine tournure que prendront les événements. L'incapacité de combattre qui est la nôtre ne doit pas cependant nous réduire à l'immobilité. Rien n'est pire que le consentement résigné, trahi par l'inaction.

Grotesque est la scène à laquelle nous assistons. Il est tout de même improbable, voire impensable que l'armée mande cinq cents ou

mille hommes pour venir occuper le pays d'en haut! Escorter les scientifiques, oui, mais de là à doubler leur mission d'une invasion massive! Que tout ceci s'arrête, reprenons la main!

J'en discute avec Azaïla, tente avec son soutien de raisonner son père : il nous faut aller au-devant de ce régiment, négocier avec lui, promettre que nous laisserons les ingénieurs œuvrer à leur guise, mais exiger que soit contenue l'inutile intrusion de cette troupe! Plus restreinte sera l'équipe avec laquelle nous aurons à partager le terrain, meilleures seront la cohabitation et nos chances de protéger un avenir ensemble. Peu importe la manière, nous devons rencontrer l'état-major, lui ouvrir la voie. Si la présence militaire devient davantage invasive qu'intimidante, il sera trop tard. Une entente sera de loin préférable à une occupation subie.

Avec les gradés, comment orienter les transactions, sur quelles conditions négocier pied à pied? Fédhern ne sait trop ordonner en pensée les jalons d'une telle démarche. Peu importe, lui dis-je, en route, portons-nous à leur rencontre, laissons-nous guider par nos intuitions, il sera toujours temps d'improviser.

Je me lève sans hésiter, entraîne Azaïla, puis encourage les quinze ou vingt plus proches compagnons à nous faire escorte. Ce serait presque une joyeuse bande qui de la sorte se secouerait, si l'heure n'était sombre; une troupe disparate qu'emmènerait une poignée d'enfants – l'idée d'approcher les soldats les émoustille – suivis de leurs mères pas moins curieuses et d'une dizaine de paysans aux mains nues. Quelques anciens ferment la marche, soutenus dans leurs pas lents par l'un ou l'autre de leurs fils.

Tout étirée sur sa largeur, notre cohorte s'ébranle, puis descend le vallon. Le mieux sera de nous présenter de front devant la murette, plutôt que d'en longer le pourtour à la recherche d'une ouverture. Parvenus à son pied, nous interpellons les premiers uniformes afin qu'ils aillent quérir leurs supérieurs.

Un peu moins d'une cinquantaine de mètres nous sépare à présent de l'enceinte de pierre sèche. Tandis que les petits jouent à cache-cache dans les genêts disséminés, leurs éclats joyeux annoncent notre singulière arrivée. Les soldats amusés y prêtent à peine attention, levant le menton d'un air vague, et ceux dont

notre progression suspend la tâche nous jettent un œil goguenard.

Quelques mètres encore et nous les appellerons.

Le claquement sec est identifiable entre tous. Un double son métallique. Plus au fait que moi, Fédhern dresse instinctivement l'oreille. J'ai à peine le temps de le voir s'alarmer.

— Reculez, les enfants, reculez !

Trop tard. Ses cris sont immédiatement couverts par les premiers coups de feu. Il a reconnu sur-le-champ la signature retentissante d'une mitrailleuse qu'une main vient d'armer. Le temps qu'il réalise, un soldat arrose déjà à tout va.

Sans crier gare, sans sommation aucune, un tireur embusqué canarde depuis un contrefort de la murette, à la gauche de l'enclos, expulsant toute sa panique dans l'appui maintenu qu'il impose à la gâchette. Sans doute un jeunot terrifié à l'idée que notre approche puisse être un piège.

Notre débandade est indescriptible. Alors que le flanc droit du groupe s'abat dans un bain de sang, tout le monde détale en un effroyable

désordre; nous voilà fuyards épouvantés, marchant les uns sur les autres, culbutant sur les cailloux, piétinant dans d'atroces hurlements une femme à terre, nous écharpant presque pour passer les premiers et remonter le sentier à toute allure avec dans le dos le souffle court des moins vaillants qui malheureusement serviront de couverture. Parmi les cris et les pleurs, les enfants sont oubliés par ceux que la terreur aveugle. Téméraire, Azaïla se rue à leur suite, les rejoint en quatre enjambées, empoigne les deux plus petits et fait courir les plus grands devant elle. Je me précipite, lui saisit fermement le bras pour la soulager du poids qu'elle porte; à l'instant de lui retirer l'un des deux bambins, je sens au bout de mes doigts sa main se raidir à trois reprises, coup sur coup, à mesure que la transpercent les balles. À ses côtés, un gamin s'écroule, fauché dans sa fuite, un autre saute dans un buisson et hurle à m'en vriller les tympans.

Le vacarme est épouvantable : les projectiles ricochent sur les cailloux, soulèvent des traits de poussière, sifflent à l'aveugle dans un air déjà tout chargé de poudre.

Les fils crient de se jeter à plat ventre tandis qu'ils agrippent leur vieux père pour l'emporter à toutes jambes. Hurlant son effroi, une mère traîne un enfant blessé; près d'elle, deux voisins s'effondrent.

Le vacarme est épouvantable, oui, mais je n'entends plus rien. Comme moi, Fédhern veut se précipiter vers Azaïla, mais comme moi, une armée de bras l'arrache à ce carnage. Puis, remonté à mi-pente vers la crête d'où nous étions partis, le groupe, amputé d'une bonne moitié, nous pose à terre afin que nous courions tous du plus vite qu'il nous soit permis. C'est à présent chacun pour soi, il faut à tout prix disparaître derrière l'abri de la colline.

Côté enclos, la pagaille n'est pas moins totale. Je crois entendre quelqu'un ordonner « Halte au feu! Halte au feu! », mais d'autres cris viennent masquer cette injonction, cris de panique ceux-là, comme si les soldats de première ligne hésitaient entre obéissance et tirs à l'aveugle face à un improbable danger. Je jurerais qu'emportée par ce coup de sang inattendu, une deuxième mitrailleuse se met

en marche avant que nous franchissions le petit col. Effet d'entraînement ou ordre sciemment donné?

D'où naît cette folie? Un bleu en déroute devant un groupuscule sans autre défense que sa hardiesse, un chien de guerre voulant imposer sa puissance à une poignée d'hommes désarmés?

Ils ont tiré, les salauds!

Ne pas penser, fuir, fuir encore, atteindre le sommet de la colline. Au-delà...

Je ne vois plus rien ni n'entends davantage. Ils ont tiré! Tiré dans le tas, tiré sans raison, comme pour souiller notre terre trop fertile, notre herbe trop verte, pour obscurcir notre ciel trop pur, tiré pour de l'eau, pour ce métal brut contenu dans de la roche et qui demain fera leur fortune, tiré pour mettre à mort l'insouciance séculaire du pays d'en haut qui entrave leurs profits, tiré parce qu'un bonheur caché est toujours une insulte à la marche du monde, de leur monde, et qu'en cela il ne saurait s'opposer à la suprématie du nombre.

Ils ont tiré! Fracassé cette main que nous allions leur tendre.

Assassiné mon amour.

Provisoirement à couvert, nous tentons de reprendre un semblant de souffle, les yeux hagards, la voix réduite à de profonds sanglots et de longs gémissements d'hébétude.

Sur le point de sombrer, je vomis violemment. Chaude et gluante, ma chemise me colle au ventre, toute éclaboussée du sang d'Azaila. C'est comme s'il voulait me rentrer dans la peau avant de sécher. Mon horizon se voile, je m'évanouis.

Devant tant d'horreur, mon âme fuit, mon cœur s'éteint.

Yandarii, deuxième

Pale après pale, le vieux ventilateur colonial sabre l'air dans la touffeur âcre de la chambre. Il mêle par tranches successives les pestilences des murs moisissés aux relents de marée qui montent du port. Piqué de purulences noires, le papier peint fait figure de champignonnière sur des pans entiers. Le matelas, quant à lui, pué quelques décennies de sueur rance et d'humeurs innommables. Je suis le seul régulier, ou presque, dans cette pension-bar-essence où je loge depuis mon arrivée. Le reste de la clientèle, c'est tapin et compagnie...

Le port, avec dans son délabrement trente-neuf années de rides en plus, décrépi tout

autant qu'il me fut jadis permis de le découvrir, baigne pour toujours dans une atmosphère de fin de règne. Cependant, il semble s'être offert une seconde jeunesse entre hier et aujourd'hui, comme si quelque événement novateur lui avait été d'une salutaire jouvence. Sa légendaire léthargie l'a ensuite pleinement réinvesti.

L'hôtel, bien sûr, participa à ce rafraîchissement. Entièrement repeint, les tapisseries refaites – rideaux et literie ne sont plus ceux d'autrefois – il a dû retrouver fière allure à un moment donné, mais cette rénovation elle-même est à présent en ruine. Quel qu'ait été le frémissement de modernité qui aurait saisi cette bourgade à une époque, il est visiblement retombé bien vite, à peine éclos, l'obligeant à reprendre le fil de son interminable déclin.

À voir le long débarcadère qui de mon temps n'existait pas ainsi que la rangée de hangars sortis de terre, on comprend aisément que la ville a connu d'ambitieux aménagements à une certaine période. Rongés de rouille pourtant, crevés çà et là en leurs toitures par les tempêtes tropicales, les entrepôts désertés dégagent la curieuse impression de n'avoir jamais servi.

Plus loin, toujours dans l'enceinte portuaire, des machines pas même déballées tombent en morceaux, à l'image de la dizaine de camions soigneusement parqués qui les jouxtent.

Côté désert, la piste elle aussi a été entièrement réaménagée. Bien qu'on ne puisse guère la qualifier de route, tant s'en faut, son revêtement élargi, aplani et balisé, permet aujourd'hui aux voitures de s'y aventurer sans risque. De ce fait, il me faudra à peine une demi-journée pour atteindre Yandarii, là où je n'avais guère la certitude d'y être rendu avant le soir lors de mon premier périple. Curieux constat, cette cité a connu elle aussi le même élan industriel, mais je devine que l'oubli s'est refermé sur cet essor avorté. En sa sortie vers Nadarhan, un long môle inachevé laisse penser qu'un quai de déchargement était ici prévu, au flanc de ce que l'on prendrait pour une usine de traitement de minerai. Offerts aux vents du désert, ses tapis roulants flambant neuf, cependant tout couverts de poussière, paraissent attendre qu'une main bienveillante veuille les mettre en route. Huit ou dix Maughwan devaient, pour sûr, alimenter la

chaîne en permanence – je devine à la taille du projet que telle était la perspective – de sorte qu'en son autre extrémité, leur incessant ballet devait être en mesure de récupérer un tonnage équivalent de matière première transformée, épurée, enrichie, prête à être acheminée vers le port. L'ensemble des installations pourrait ici même, à ciel presque ouvert, matériel aujourd'hui obsolète, mais dans un état neuf. Quel étrange coup d'arrêt a marqué de si brusque façon le fulgurant essor de la contrée?

Qu'importe. Ma quête, pour l'heure, vise à retrouver quelque survivant de mes connaissances, non à céder à de vaines interrogations sur les rêves avortés de cette mirifique province. Du pays d'en haut me manque un bout d'histoire, j'en souhaiterais ne fût-ce que des bribes afin d'en clore la douloureuse réminiscence. Mais réveiller une blessure n'est jamais sans conséquence. On croit innocemment piquer la peau des souvenirs à fleur de mémoire et c'est une hémorragie que l'on déclenche! Il suffit de constater combien se ferment les visages, dans les échoppes ou au bar, quand je prononce

le nom de Morandouna, pour se convaincre qu'il s'agit d'une évocation maudite à laisser dormir au grimoire du passé. Que cherche-t-il, l'étranger, d'où tient-il ce nom tabou? Personne ici ne se souvient de moi, et pour ma part je ne reconnais aucun d'entre eux. Se pourrait-il qu'il n'y ait plus à Yandarii aucun témoin direct de ce que fut le plateau? Cette idée est terrifiante; je ne l'avais pas même envisagée. Suis-je un mouchard au service des autorités de la Province, un agent trouble venu on ne sait trop pourquoi remuer un passé enfoui afin d'en extraire quelques tardives dénonciations?

Devant la méfiance que j'inspire, je tente une ruse en forme de dernière chance. De mon sac à dos, j'extrais le turban qu'autrefois j'ai si souvent porté, les jours de grand soleil, là-haut, puis l'enroule autour de mon cou telle une écharpe. Il est identifiable entre mille : ceux qui ont connu le pays d'en haut, s'il en est ici, reconnaîtront immédiatement en ses couleurs et motifs les signes distinctifs propres au clan qui m'avait adopté. Voici mon passeport, en quelque sorte. Je sirote ma bière d'un air détaché, en espérant qu'un visage finira par émerger de

cette foule suspicieuse pour venir me mettre sur une piste.

J'attends en vain une bonne heure et, au désespoir, décide d'aller tenter ma chance au hasard des ruelles. Stratégie payante. Si dans le bar aucun consommateur ne s'est risqué à me renseigner en public, il me faut à peine parcourir deux cents mètres pour qu'un homme se précipite vers moi, un doigt sur la bouche pour m'inciter à garder le silence, et me désigne une lourde porte métallique au fond d'une impasse. Après s'être assuré que personne ne nous observe, il me fait comprendre que je trouverai à cet endroit ce que je cherche, puis disparaît rapidement. Quelques enjambées me séparent de ces souvenirs bannis que je m'apprête à réhabiliter. Le cœur me manque pourtant, mes pas se refusent à cet abîme vers lequel mon esprit aimerait retourner.

Il y a là, en fond de venelle, une porte branlante semblable à toute autre, mais c'est sur elle que mon regard s'accroche, se plaque, se promène de taches de rouille en serrure bancale, à la limite de l'obsession, rayon ardent qui voudrait la découper comme

au chalumeau pour voir, derrière, le passé me tendre les bras. Je devine la façade lie-de-vin que je viens de longer recouverte jusqu'au toit d'une bougainvillée pourpre; je sens la présence de cette vieille femme au fer forgé de son balcon, somnolant à demi, qui de temps en temps, mollement, s'évente autant qu'elle chasse les mouches. Tout cela, oui, je le perçois autrement que du regard, mes yeux n'ayant désormais pour cible que cet huis de guingois sur lequel je m'en vais toquer. Je m'y risque du plat de la main. Deux coups distincts. Le vantail grince un peu.

L'on s'affaire au fond de la cour, j'entends le raclement métallique d'un brasero que l'on tisonne. Rien de plus. À nouveau je frappe, poing fermé cette fois. Un chien réveillé jappe, puis aboie avant de se ruer sur la porte et de la gratter férocement.

— J'arrive!

Ce mot résonne un instant, suivi d'un pas saccadé, bancal, irrégulier. Ce déhanchement est à mon oreille une signature. J'en ai le souffle coupé.

Ce dandinement malhabile, je le reconnaîtrais entre tous ! C'était autrefois celui d'Asko, jeune cousin d'Azaila, qu'un accident de naissance – ou une variante de la poliomyélite, jamais je n'ai su – avait affublé d'une claudication bien particulière. Asko, adolescent d'une douceur étrange, dont la nature profonde ne pouvait s'empêcher de rendre en gentillesse la part de vie dont le handicap l'avait amputé. Marcher lui était une croix, mais je l'ai vu infatigable quand il s'agissait d'étayer à la hâte une digue rompue ou de ramener vers les soins d'Azaila un enfant malade qu'il était allé chercher à dos de mule au fond d'un hameau.

La porte rechigne, cède, s'entrebâille sur un Asko au cheveu poivre et sel, démembré plus encore que je ne m'en souvenais, les années ayant accentué sa difformité ; un Asko dont l'âge affiche toujours, certes flétrie mais bien vivante, cette flamme ardente que je lui connaissais. Qu'il est long à me dévisager, tant le paralyse sa stupeur ! Il semble d'un geste bref vouloir refermer le battant sur un épouvantail qui le terrifierait, puis la rouvre du même élan, de peur d'avoir trop vite chassé mon fantôme.

— Fiston! sanglote-t-il l'instant d'après, fiston! Fiston!

Il n'a que ce seul mot pour exorciser ses doutes. Je le reçois dans mes bras où à peine il parvient à récupérer son souffle, puis il se serre contre mon cou, vaincu d'y être accueilli par les couleurs de son clan. Ses accolades sont interminables, ses mains vont et viennent sur moi, toutes surprises encore que je sois de chair. Il se décide à me laisser entrer, sans autre mot que fiston! Fiston! Fiston! Un long moment de larmes et de rires l'amène enfin à une nouvelle phrase.

— Que fais-tu là? me demande-t-il tout timidement.

Je détache mes yeux de son visage creusé par l'hébétude, les lève au-delà des toits avoisinants pour les poser enfin sur l'immense falaise qui barre bien haut le ciel.

— C'est là que je veux... aller.

À la toute dernière seconde, j'ai remplacé « finir » par « aller », mais je le sens dubitatif. Qui ne soupçonnerait mon état! Asko s'enferme dans ses réflexions, tiraillé de dépit, puis se décide à tenter de me raisonner.

— Tu sais, là-haut, il ne reste rien que des ruines... À quoi te servirait d'y monter si ce n'est à te causer le plus grand mal? Le secteur est bouclé, c'est devenu une zone militaire. L'armée patrouille encore, plus ou moins régulièrement, personne n'a guère le droit d'y aller.

— Asko, il me manque toute la fin de l'histoire. J'ai totalement perdu la mémoire au lendemain de l'attaque, je ne me souviens plus de rien entre ici et le jour de mon retour chez moi.

— Cela ne m'étonne pas. Lorsque tu as découvert le corps de Fédhern sous une bâche, le dernier matin, juste avant que ne démarre le camion sur lequel nous avons chargé nos défunts, tu t'es évanoui. Il nous a fallu un moment pour te ranimer, mais quand tu as rouvert les yeux, tu n'allais vraiment pas bien. Tu divaguais, tu disais n'importe quoi, tu ne reconnaissais personne. Nous t'avons gardé quelques heures ainsi, mais nous ne pouvions pas nous occuper de toi, il y avait tant d'autres urgences! L'après-midi même, nous t'avons chargé sur un camion de passage pour qu'il te ramène au port. Nous avons réuni tout l'argent

en notre possession et payé le chauffeur afin qu'il accepte de s'occuper de ton retour. Nous avons su par la suite qu'il s'était mis en cheville avec un capitaine peu regardant et que tu avais embarqué sur le premier bateau. Tu es parti malade, sans un adieu et sans mémoire...

La suite, moi seul la connais : un voisin qui me reconnaît sur un marché, la police qui me ramène à la maison. Pourtant, de la traversée, plus rien. Pas le moindre souvenir. Ni même, à l'arrivée, de ma quinzaine à terre. Des semaines de black-out!

— Dis-moi, Asko, comment cela s'est-il terminé?

Blessé un ami, c'est parfois lui imposer de rejoindre les eaux sombres du passé sans qu'il l'ait voulu. Par amitié, Asko se plie pourtant sans amertume au supplice que je lui inflige. Cependant conscient qu'une telle plongée sera longue, il prépare le thé, épluche les légumes pour son pot-au-feu du soir, rentre dans la maison chercher quelques galettes, puis reprend sa place dans cette cour où l'après-midi durant il revit pour moi la fin de Morandouna.

Dans les jours qui suivirent l'attaque, le pays d'en haut se vida de lui-même. De tous les hameaux, les habitants s'évertuèrent à fuir par la moindre ravine conduisant au désert. L'exode fut total, improvisé, chaotique. Les clans d'en bas se mobilisèrent à des dizaines de kilomètres à la ronde pour organiser le repli des fuyards et absorber dans leurs communautés ceux d'entre eux qui leur étaient les plus proches. L'armée laissa faire, bien sûr, trop contente de voir Morandouna se libérer sans effort, sans même le besoin de recourir une nouvelle fois à la force. Les habitants anticipaient ses desseins? Elle n'en demanda guère davantage.

Puis, à l'inverse, en quelques jours, des caravanes entières de mulets et de chevaux acheminèrent sans discontinuer le matériel requis pour le pompage de l'eau. Secondés à grands coups de largesses par des ingénieurs occidentaux, les hommes de la Compagnie eurent tôt fait de leur emprunter technique et savoir-faire. C'est ainsi qu'à l'aplomb de Yandarii, la falaise fut rabotée à l'explosif et flanquée de deux tuyaux en tous points

semblables à ceux qui alimentaient les meilleures centrales hydroélectriques de l'époque partout dans le monde. Il fallut fixer à ces deux conduits dressés le long de la paroi vertigineuse un raccord coudé qui épousait le bord du plateau afin qu'on puisse les prolonger jusqu'au lac intérieur. De là, une pompe dernier cri devait envoyer le précieux liquide vers la cité.

Conjointement à l'aménagement de Morandouna, la Compagnie entreprit nombre de chantiers tout au long du parcours que devait emprunter le minerai. L'idée tenait dans ce que Yandarii deviendrait à très court terme une plaque tournante et que la matière première, issue des deux gisements proches, y serait valorisée sur place. Le besoin d'eau que réclamait ce projet justifiait à lui seul l'annexion du plateau. Pressée de toutes parts – les clients étrangers s'impatientsaient – la Compagnie lança de front tous les travaux : l'exploitation du pays d'en haut, la construction de l'usine à Yandarii, l'élargissement de la piste menant au port et enfin l'aménagement de hangars de stockage dans la zone attenante. En quelques semaines, la Province s'éveilla. Et l'on trépignait

au pied de Morandouna! Que vienne à jaillir le flux pour que toute la chaîne pût se mettre définitivement en route!

Une maisonnette en pierre fut bâtie au bord du lac pour abriter l'énorme turbine. Ne restait alors qu'à assembler le dernier tronçon de tuyau, celui que l'on destinait à reposer au fond de l'eau, afin qu'il en puisât la richesse, qu'il en permît le pompage. Or, un affleurement rocheux en limite de berge gênait la mise en place de cet ultime conduit. On décida qu'un bâton de dynamite ferait l'affaire et l'on préféra recourir à son souffle plutôt qu'au travail d'une douzaine de pioches. Cela, malgré l'avis d'un contremaître qui craignait qu'une trop grande proximité avec la maisonnette n'endommageât celle-ci. Une charge mal dosée ou mal orientée et, selon lui, ce serait des dégâts assurés. On passa outre ses récriminations.

Le nuage soulevé par l'explosion se dissipait à peine quand se produisit un phénomène pour le moins étrange. Une onde sourde, sourde comme aucune autre, gronda dans les entrailles de la roche, remonta de ses tréfonds telle une

humeur diabolique pour mourir à l'air libre en une plainte minérale inconnue. On eût dit le cri de la terre à qui l'on aurait arraché le cœur, l'épouvantable douleur d'un géant de granit à l'instant d'être éviscéré. Ce déchirement de pierre, perceptible loin à la ronde, s'acheva à la surface du lac en une énorme bulle, la ridant de vagues successives. Incrédules, les tâcherons présents assistèrent médusés à ce dernier souffle. Peu avouèrent combien ils furent terrifiés.

Le remous passé, plus rien. L'effroi provoqué s'estompa avec son clapot, accompagné d'un interminable silence. Coupant court aux interrogations, le chef de chantier jugea que l'équipe en avait assez fait pour la journée et sonna le repos. Dans l'heure qui suivit, l'alcool et les cartes aidèrent à oublier ce lugubre événement. La pompe pourrait être mise en marche dès le lendemain, les ouvriers percevraient leur salaire le soir même, puis retrouveraient leurs familles sous quatre jours après quinze semaines d'absence. Cette perspective suffit au bonheur de tous et sous les tentes du camp, on chanta jusque tard dans la nuit.

Au petit matin, ce fut une autre histoire. Un cri déchira l'aube, un cri halluciné qui jeta hors de leurs sacs de couchage les carriers encore tout avinés. Pieds nus, dépoitraillé, tout juste vêtu d'un pantalon pas même boutonné, l'un des leurs hurlait sur la berge comme un possédé, tiré du sommeil par une vessie trop pleine.

— Le lac, nom de dieu, regardez le lac!

De fait, il s'était en partie vidé. Dans la nuit, sans le moindre bruit, il s'était soulagé d'un large tiers et l'on distinguait dans le jour naissant le trait de niveau jusqu'où il s'élevait la veille encore. Là, quelque part, la roche s'était fendue, l'eau peu à peu s'y infiltrait sans que l'on sache ni la taille ni la profondeur de cette brisure maudite.

Au soir, un tiers supplémentaire avait disparu. Le surlendemain, le lac était vide.

La nouvelle avait fusé telle une traînée de poudre. Ce que la contrée comptait d'ingénieurs fut convoqué au chevet de ce bassin fissuré. Vaine fut leur science, la catastrophe demeura un mystère. Leur constat? Imparable. Aucun instrument connu ne permettait d'évaluer

la faille et, sans le secours de données précises, il devint évident qu'en aucune façon on ne pourrait colmater ses moindres anfractuosités. Quand bien même ils auraient coulé des tonnes et des tonnes de béton, les spécialistes s'avisèrent que jamais ils ne reprendraient la main sur la nature. En son chant du cygne, la roche meurtrie avait sonné le glas de leurs ambitions minières.

L'on vit alors la province s'agiter comme jamais : les géologues s'en furent rendre compte de leurs déboires auprès de leur direction, la piste devint le lieu d'un théâtral ballet, chassé-croisé ubuesque de fournitures livrées puis aussitôt retournées, au gré d'ordres et de contre-ordres lancés dans la plus totale improvisation. Des mouvements d'humeur soulevèrent les communautés ouvrières dans chaque chantier de la Compagnie. Sur deux cents kilomètres, le rêve fut stoppé net. Les esprits les mieux éclairés eurent beau plancher des nuits entières, rien n'y fit : le projet venait bel et bien de tomber à l'eau, pour formuler cyniquement la chose !

Pour la seconde fois, Morandouna fut frappé d'exil. Calculs faits, on y abandonna quantité de matériel à peine usagé. Son rapatriement eut été trop coûteux. Ceux d'en bas interprétèrent cet exode comme une prophétie réalisée. Le désert retrouva sa désolation, augmentée de hangars vides, de machines pas même assemblées, de véhicules sacrifiés avec un kilométrage proche de zéro. Le pays d'en haut fut déclaré zone militaire et depuis près de quarante ans, en bas, de temps à autre, des rondes ont lieu, par habitude.

Rideau.

L'impossible vérité

Je tiens la fin de l'histoire.

Asko est épuisé par son récit. À présent, consumé par ses souvenirs, il promène sur moi un œil éteint. S'affairant à quelque tâche, il me laisse digérer en silence la chute de notre royaume. Cependant, une question que je n'ose formuler et que je rumine en mon for intérieur depuis un moment déjà, me brûle les lèvres. Je dois absolument la poser maintenant car tôt ou tard elle finira par remonter à la surface.

— Azaïla, tentai-je, peux-tu me dire si quelqu'un a un jour retrouvé son corps ?

Comme il l'attendait, cette demande, Asko ! Je devine qu'il la guettait à chacune de mes interventions, mais, étonné qu'elle ne fût pas encore

formulée, il profitait de chaque silence pour élaborer sa réponse afin que cette dernière vînt opportunément satisfaire mes interrogations le moment venu. Oh oui, il la redoutait, mais il la prend malgré tout de plein fouet ! Il est perdu, ne sait par quel bout évoquer le sujet. Je le sens extrêmement malheureux.

— Il faut que tu saches, fiston... Sa phrase s'achève dans un sanglot. Il est long à se ressaisir. Azaïla a survécu, finit-il par ajouter.

Le K.O. change instantanément de camp. Cet uppercut-là, c'est moi qui ne l'ai pas anticipé ! Mon sang se liquéfie, je le sens s'écouler au point de baisser les yeux pour le regarder se répandre au sol. Rien ne se passe cependant, si ce n'est l'apparition de cet irrépressible tremblement qui à présent m'envahit.

Asko me prend le bras.

— Laisse-moi t'expliquer. Quand la rafale l'a fauchée, nous vous avons emmenés de force, Fédhern et toi. Vous vous êtes tous deux précipités vers elle, au mépris des balles, et nous avons dû vous empoigner en toute hâte pour vous sortir de la ligne de mire. Azaïla gisait

dans une effrayante flaque rouge, disloquée, on ne pouvait plus rien pour elle. S'extraire de cet enfer, cela seul importait, nous devions coûte que coûte passer le sommet de la colline avant que ces monstres n'aient eu le temps de réarmer la mitrailleuse. Dans la panique, Fédhern a chuté sans avoir atteint le couvert de la butte, et la deuxième salve l'a fauché à son tour. On s'est tous relayés pour t'éloigner dans l'urgence, pour t'arracher à cette horreur. Tu hurlais, tu nous frappais des pieds et des poings, nous avons été obligés de te ceinturer. Nous avons même cru que toi aussi tu avais été touché tellement tu criais, et ta chemise maculée a paru sur le moment confirmer nos craintes. Par chance, il n'en était rien. À la nuit venue, les plus téméraires ont ramassé les morts autant qu'ils le pouvaient. Fédhern en était. Profitant de l'obscurité, nous avons tous fui à Yandarii dans une atroce pagaille. À cheval ou à dos de mulet, au milieu des gémissements des blessés et des pleurs des enfants terrorisés, il s'agissait pour ce convoi macabre, parmi lequel nous avons ficelé les cadavres de notre mieux, d'atteindre absolument le pied de la falaise avant l'aube.

Toi, tu n'étais plus en mesure de parler, fiston, tu flottais déjà dans un autre monde. Et ça ne s'est pas arrangé au petit matin quand tu as reconnu le corps de Fédhern sous une bâche, jeté à même le plateau d'un camion. C'est là que tu t'es évanoui.

— Azaïla, alors ?

— Un deuxième petit groupe en fuite l'a retrouvée dans la nuit. Elle respirait toujours. Ils ont tenté le tout pour le tout et nous ont rejoints le lendemain à Yandarii. C'était incroyable qu'elle ait survécu à la descente !

— Mais enfin, Asko, pourquoi ne m'avez-vous rien raconté, pourquoi vous êtes-vous débarrassés de moi alors qu'elle vivait encore ?

— Nous ne nous sommes pas débarrassés de toi, fiston, tu allais très mal, je te l'ai déjà dit. Quant à Azaïla, ce n'était plus pour nous qu'une question d'heures ; tu n'imagines pas la débandade que ce fut dans la semaine qui suivit. Le pays d'en haut, c'était fini, tu comprends ? Nous pensions nécessaire que tu retrouves tes racines, ta famille. Nous avons obtenu le droit d'enterrer Fédhern à la sauvette dans le cimetière du bourg, mais dans un coin où lui

et quelques autres forment ce qu'on appelle le carré des bannis parce qu'il nous a été refusé par les autorités de faire figurer sur leur tombe le moindre nom ou le moindre signe distinctif.

Asko achève pour moi son récit. Azaïla a survécu. Toute une semaine, elle est restée dans le coma, veillée jour et nuit par deux de leurs cousins. Elle n'est revenue que très progressivement de son séjour au bord de l'au-delà. À leur arrivée ici, un guérisseur avait été dépêché. Ce sorcier aux pratiques de boucher s'était empressé d'extraire les balles à l'arraché, marmonnant que de toute façon cela ne servait pas à grand-chose. Il avait craint un arrêt cardiaque à chaque extraction. Les meurtrissures étaient si vilaines et si profondes, avait-il dit, que la pourriture – comprenez la gangrène – ne tarderait pas à s'y mettre.

De fait, Azaïla n'était plus alors qu'un amas de chair en sursis. Un œil crevé par un éclat d'os, une balle tirée par-derrière ayant fracassé l'orbite après avoir emporté le haut de l'oreille; l'épaule gauche broyée par un

autre projectile que le charlatan avait eu toutes les peines du monde à extirper tant la tête de l'humérus et les cartilages ne formaient plus qu'une atroce bouillie; la hanche, enfin, ainsi que toute la partie supérieure de la cuisse droite, criblées d'une mitraille qui avait réduit sa jambe à l'état de lambeaux et dans lesquels le pseudo médecin avait dû coudre presque à la ficelle pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être.

Oui, Azaïla avait survécu. Mais quand elle s'était réveillée de cette demi-mort de six jours et sept nuits, squelettique, déshydratée, elle n'était plus qu'une seule plaie, une ombre informe. La vie cependant se débattait encore dans tout son corps pour parer au plus pressé, pour battre où l'urgence le commandait, tantôt à la tempe meurtrie, tantôt dans l'épaule afin d'en interdire la gangrène, tantôt vers le bassin et les viscères pour y maintenir la force de vie.

C'est d'ailleurs des profondeurs de son ventre que vinrent les premiers signes de rémission. Quand la migraine lui laissa un peu de répit, Azaïla entrouvrit son œil valide, le droit,

redressa d'elle-même légèrement la tête pour recevoir le potage qu'on lui administrait et, de sa main indemne, massa son nombril pour en dissoudre les tensions. Plusieurs fois, en plein sommeil, ils la virent revenir à ce geste caressant, à ces doigts passés lentement sur son ventre. Elle souffrait en silence, lâchait de temps en temps un râle qui leur disait combien la douleur était forte, mais elle avait recouru de plus en plus souvent à ce léger massage qui mieux que tout autre geste provoquait quelque apaisement.

Ils la veillèrent ainsi longuement, hagards, transits d'hébétude, suspendus à son seul souffle auquel ils étaient désespérément agrippés.

Une nuit, la vie vaincue par l'effroyable supplice et les fièvres sans fin, Azäila avait été sur le point de retourner au pays d'avant sa naissance tant l'épuisement semblait avoir eu raison de tous ses instincts vitaux.

L'aurore les cueillit dans une sorte d'insomnie comateuse, dans un éreintement de fin du monde où quitter sa couche relevait de l'exploit, où se nourrir demandait un effort qui outrepassait leurs forces.

Ils ont tenu comme ça... – il réfléchit, ne se souvient plus – sans doute des semaines, cloîtrés tous quatre dans cette arrière-cour. Oubliés de tous, les uns se relayaient au chevet d’Azaïla tandis qu’au soir venu, les autres rasaient les murs de la cité en quête de rapines.

Le fil de ces errances, aux heures d’ombre, leur avait également apporté quelques nouvelles des survivants. Il s’était murmuré que l’assaut avait jeté sur les sentiers jusqu’au dernier des habitants du plateau, les moins touchés évacuant à la diable morts et blessés. La débandade qui s’en était ensuivie avait empêché tout recensement. Les cousinages désormais clairsemés ignoraient le sort même de leurs proches. Certains parlaient de convois dépêchés vers le nord, évoquant là une discrète déportation par familles entières, d’autres témoignaient d’évasions massives sur lesquelles les autorités auraient fermé les yeux, ces fuites considérables les arrangeant bien. Il se disait que les fugitifs auraient rallié les hauts plateaux de l’Est pour se fondre dans la multitude des clans apparentés.

De toutes ces rumeurs, une seule certitude émergeait : le pays d'en haut venait bel et bien d'être rayé de la carte – sur laquelle il n'avait jamais figuré, au demeurant – et son immense périmètre était désormais bouclé par d'innombrables véhicules de l'armée.

Diviser pour mieux régner.

Que cette division ait été le fait du pouvoir ou qu'elle ait eu lieu par dispersions successives, le résultat ne pouvait que satisfaire les autorités. Fini Morandouna, relégué au rang d'un passé anecdotique pour une région méconnue de tous.

« Quelques troubles dans les territoires du Nord » avaient à peine titré les journaux, manière pour la presse de n'être en rien soupçonnée de mutisme. Quelques heurts donc, une poignée de morts avouée, d'insignifiants remous dans la population locale, puis plus rien. Retour au quotidien, primeur rendue aux faits divers qui sont l'ordinaire des lointaines provinces sans histoire.

Et cette population locale, justement ?

Parlons-en, muette, comme il se doit, spectatrice du drame qui s'était noué, noyant sa colère sourde sous une vague de craintes variées.

Peureuse de se voir taxée d'assistance à fauteurs de troubles, voire même de collusion avec les « ennemis de la nation », elle s'était imposé un silence coupable. Dès lors, elle avait laissé se fondre en elle les rares obstinés qui se refusaient à quitter la région. Les autres, tous les autres, s'étaient évanouis de gré ou de force, les plus anciens exilés par les leurs dans des tribus amies, sous motif de les mettre à l'abri, les plus jeunes évaporés dans l'anonymat des villes côtières afin d'y goûter à de nouveaux mirages. Oublieux de ce drame qu'ils ne comprenaient pas, ils y noieraient les vestiges d'une jeunesse qu'on leur avait volée.

Dire que de mon côté je n'ai jamais imaginé, ne fût-ce qu'une seconde, qu'Azaila ait réchappé à ce carnage! J'aurais pu nourrir un doute, après tout. Mais non! Et si j'avais préféré l'avoir crue morte? Si j'avais choisi, consciemment ou non, la part sombre du doute? Celle qui fait pencher la balance vers la certitude du drame plutôt que vers l'infime espoir d'un miracle, parce que j'aurais su par avance que ce miracle n'en serait pas un, parce que j'aurais deviné que de cette vie d'avant plus rien ne serait.

Face à l'horreur, mon esprit avait-il choisi de tirer un voile d'aveuglement et de déni afin qu'une existence nouvelle me soit permise? Oui, cent fois oui.

Cette soudaine vérité me coupe le souffle. Je la rejette à pleine poitrine, cherchant dans l'air que j'aspire un remède urgent à ce constat qui me tétanise. Mon corps devient un seul et même nœud, l'angoisse une strangulation; mes poumons se déchirent, me refusent cette vie que j'appelle à travers eux et dont ils me reprochent à présent d'avoir gaspillé l'essentiel dans la vanité du mensonge. Parce que ces quarante dernières années j'ai réduit mon existence à une longue et lente négation, subitement je n'ai plus goût ni soif; parfums et couleurs perdent leurs atours, tout se teinte du même gris.

— Si seulement j'en avais eu connaissance, Asko, je serais revenu! J'aurais tout tenté pour qu'elle se rétablisse dans les meilleures conditions.

— À deux ou trois reprises, je lui ai suggéré d'entreprendre des recherches. Nombre de gens d'ici ont de la lointaine famille dans ton pays,

nous aurions bien trouvé quelqu'un pour faire paraître des annonces dans les journaux de chez toi. Elle n'a jamais voulu. Pour elle, rien ne subsistait du passé, il valait mieux que tout restât ainsi. À quoi bon raviver des souvenirs qu'elle ne pourrait pas revivre. Elle était si forte, tu sais ! Pour rien au monde elle n'aurait accepté que tu la voies réduite à la moitié d'elle-même, que tu poses tes mains sur son corps meurtri, alors que tout en elle brûlait de cette envie-là.

— Qu'est-elle devenue ensuite ?

Je ne suis pas au bout de ma honte. Azaïla s'est remise, vaille que vaille, douleur après douleur, son ventre s'est arrondi sous ses gestes caressants qu'elle pratiquait désormais chaque jour. Une petite Mélintcha lui est née au printemps retrouvé, enfant vive, aux mêmes yeux immenses que sa mère, mais aux cheveux blonds ! Mélintcha a grandi durant ses premières années dans cet espace clos. Une enfance à la petite semaine, faite de trois bouts de ficelle, et nourrie de méfiance.

Après sa rapide transformation, Yandarii avait replongé dans l'oubli et le désœuvrement, laissant aux habitants un arrière-goût de rancœur mal

dirigée. Les rares survivants de Morandouna qui avaient choisi de rester parmi eux – ceux que la santé ou la pauvreté empêchaient de rêver à d'autres horizons – étaient à leurs yeux responsables de leurs déboires, de l'infortune liée à l'échec de la compagnie minière. Yandarii avait effleuré du doigt des lendemains de prospérité, à peine germés sitôt évaporés, et son inconscient collectif réclamait un coupable. Les adoptés furent considérés comme des parias, des moins que rien désignés à la vindicte locale. Terrés comme des rats, ils se résolurent à vivre dans la plus parfaite discrétion.

Asko, ses deux frères, Azaïla et Mélintcha ont vivoté de la sorte : oubliés des hommes, ombres rasant les murs au point de finir par se confondre avec la paroi, groupuscule maudit qui parfois connut la faim. Mais que d'amour partagé ! Azaïla, bien que très diminuée, apprit à sa fille les mille petits secrets de la survie : comment établir un potager quand on a pour toute terre un maigre sol sablonneux, pour seule eau le fond saumâtre de vieux fûts rouillés, comment tirer le meilleur parti d'ustensiles

usagés ou de vêtements fatigués. Mélintcha, malgré son jeune âge, réussit très tôt à inventer des trésors avec trois fois rien.

Azaïla a toujours fait fi de l'anathème qui bannissait son clan. Elle soigna ses voisins malgré leur vague mépris. Elle calmait aussi bien une brûlure avec un onguent de saindoux et d'écorces pilées qu'elle remboîtait d'un coup sec une épaule démise. Peu lui importait qu'on l'appelât « la sorcière ». Elle se savait affublée de ce sobriquet alentour, mais jamais elle n'accorda quelque crédit à ce genre de bassesses. Son dévouement était décuplé quand elle était certaine d'avoir à faire face aux réticences non formulées d'un farouche détracteur.

Ainsi vécut-elle près de huit années, défigurée, en proie à de terribles migraines, les membres en partie paralysés par les vilaines blessures qu'avait laissées la mitraille et dans lesquelles se réveillaient régulièrement d'interminables douleurs. Elle lutta de toutes ses forces, avec sur son visage balafre un immense sourire pour toute réponse aux maux qui la traversaient. Aux sept ans et demi de Mélintcha, son état

se détériora rapidement. Elle prit le temps de raconter à sa fille la légende du pays d'en haut, puis la confia à son cousin. Elle mourut sans une plainte.

Je crie entre mes larmes, à présent. Si j'avais su, Asko! Je serais venu vous chercher, je vous aurais emmenés dans une ville pour qu'elle y fût sauvée, pour que Mélintcha connût une enfance digne de ce nom!

— Fiston, tu sais comme moi combien cela aurait été illusoire. Notre histoire est née ici, elle s'achèvera ici. Sois sûr cependant que jamais une enfant n'a été autant aimée que votre fille.

Notre fille! De ce feu dont nous avons brûlé ensemble demeure quelque part la vivante braise! Comme elle rougeoie en moi, et me rallume le cœur! Il me faut comprendre qu'Azaila n'aurait jamais toléré ma présence au vu de son état. Ses cousins lui ont à maintes reprises répété que moi aussi je leur avais paru détruit. Pour elle, sans le moindre doute, mon avenir se jouait là-bas, au loin, parmi les miens, si d'avenir il était encore question. Jusqu'en son dernier souffle elle m'aurait aimé, semble-t-il.

Que de fois l'ont-ils entendue souhaiter que je vive heureux, loin de ce passé englouti ! Elle avait notre amour chevillé au cœur, le brûlant été de sa vie tenait tout entier dans les trois années qu'ensemble nous avons partagées à Morandouna. La folie des hommes en avait peint le crépuscule d'une teinte sanguine et dès lors que se consumer à nouveau de cet embrasement s'avérait impossible, mieux valait, selon elle, que s'éteigne notre soleil. Ce qu'elle laissa faire sans une larme, sans une plainte. Inébranlable, douloureusement amoureuse.

— Où est-elle à présent ?

Asko lève le regard sur les falaises.

— En son jardin. Avec mes frères nous l'avons portée là-haut. Jamais elle ne m'en avait parlé, mais j'avais l'intime conviction qu'elle voulait reposer au pays qui l'a vue naître. Elle se serait reproché de nous mettre dans l'embarras en exprimant ce souhait. Cependant, je ne me sentais pas le courage de l'enterrer à côté de son père, dans le carré des bannis, et d'emmener de temps à autre Mélintcha fleurir une tombe sans âme ni nom. Alors, clandestinement, nous

l'avons transportée de nuit. Et à l'aube, quelle ne fut pas notre surprise de constater que dans le paysage calciné du plateau, son enclos était le seul lopin de verdure qui ait subsisté! Y jaillit une source qui n'a jamais cessé de couler et qui a fini par redonner au potager sa vie sauvage. Azaïla repose non loin de sa mère. Dès demain, si tu le veux, nous partirons deux jours pour que tu puisses aller t'y recueillir. Mais tu verras, tout a pratiquement disparu.

— Asko, je monterai seul. Regarde-moi bien : tu sais pourquoi.

Oui, il sait. Je ne redescendrai pas.

— Tu me montreras juste par où je dois passer afin d'éviter les patrouilles de l'armée. Le reste, c'est mon affaire.

Une fois encore Asko peine à masquer sa douleur. Nous nous sommes retrouvés voici quelques heures et déjà nous allons nous perdre à nouveau. Je sens pourtant une paix immense l'envahir. Je m'en vais rejoindre Azaïla. Il a enfin la certitude que jamais elle ne fut seule, certitude qu'il s'est risqué à nourrir tout au long des années et en laquelle il récolte à présent le fruit de sa foi.

— Viens, me dit-il.

Laissant mijoter son ragoût à petit feu, il m'emmène de son pas traînant. La lourde porte franchie, nous quittons la venelle et nous éloignons du bourg. Je le suis au long de la piste sur environ cinq cents mètres, puis nous partons gravir une dune de faible hauteur quelque peu à l'écart. La vue sur les falaises y est saisissante. Asko sort ses jumelles, cherche un point précis sur l'horizon de sable. Il me les remet ensuite, pointant du doigt un rocher, son repère.

— Regarde bien, juste à la gauche du petit piton qui se détache, tu dois trouver une traverse métallique.

J'ajuste la focale, balaie les éboulis qui émaillent le pied des parois. Je ne suis pas long à la prendre en point de mire et ne puis m'empêcher de partir d'un inextinguible fou rire. L'armée a dressé là, au centre d'une trouée large de trente-cinq mètres, une barrière à levier sur laquelle sont soudés deux panneaux de mises en garde. Quatre camions de front pourraient aisément passer de part et d'autre sans qu'elle

ne gêne aucunement la manœuvre. Ô grandeur de l'inutile, que j'aime ton absurdité! L'immensité derrière, l'immensité devant, et pour séparer l'une de l'autre, ce dispositif ridicule sur lequel est écrite la loi des hommes, article après article, à la face du majestueux désert! C'est à pleurer. Et je ris comme jamais.

Asko, pour qui l'incongruité de ces interdits résume à elle seule le non-sens dont se nourrit l'existence à Yandarii, chausse mes yeux pour contempler la scène d'un regard neuf et part à son tour d'une irrépressible hilarité.

— En prenant sur la gauche, droit vers la falaise, tu trouveras l'entrée d'un couloir d'escalade aisément praticable. Les brèches difficiles ont été dynamitées afin de rendre l'accès plus régulier. Ce passage-là est dans l'ombre une grande partie de la journée, tu éviteras ainsi d'être trop facilement repérable. La patrouille, si d'aventure elle survient, le franchit soit le matin, soit en fin d'après-midi, mais jamais en pleine chaleur. Tu pourras donc monter sans crainte avec un minimum de précaution. Demain à l'aube, nous t'amènerons au plus près de ton point de départ.

La voix d'Asko s'étrangle une dernière fois. De longues minutes, nous regardons le socle de Morandouna rosir dans le couchant. J'entends mon ami chasser d'une toux brève le nœud qui lui encombre la gorge.

— Pourquoi ne pas attendre un peu plus, fiston, le temps pour nous de prévenir Mèlintcha...

— Non, Asko, non. J'y ai pensé pendant que nous marchions, mais il est trop tard, tu le vois bien. Trop tard si je veux conserver une chance de rejoindre Morandouna par mes propres moyens, trop tard pour devenir le père que j'ignorais être. Mèlintcha, d'ailleurs, sais-tu où elle est ?

— Je suis incapable de te répondre là, à l'instant, mais nous gardons régulièrement le contact et la retrouver rapidement serait possible au prix de quelques recherches. Elle revient par ici tous les quatre ou cinq ans, nous envoie un courrier chaque fin d'année. Nous nous le faisons lire par les voisins. (J'avais oublié que le pays d'en haut ne possédait pas d'écriture.) Elle y ajoute presque toujours des articles de journaux et de magazines où ses photos apparaissent.

Des gens de passage nous ont dit avoir entendu parler d'elle de plus en plus souvent ces dernières années. Pilier d'une O.N.G., elle est, semble-t-il, la porte-parole des petits paysans spoliés un peu partout dans le monde. On ne compte plus les tribunes internationales où elle s'est exprimée et son nom circule depuis les profondeurs de l'Amazonie jusqu'aux bassins de l'Afrique où vivent des peuplades en sursis. La voix des minorités est définitivement la sienne.

Je devine à ces mots combien coule en ses veines le sang de sa mère, à peine le mien! Notre fille vit de par le monde, barrant de son verbe volontaire la parole des puissants; porte-drapeau et icône des parias, passionaria des sans-grade. Qu'irais-je débarquer dans sa vie, à l'heure où fuit la mienne, pour remuer je ne sais quel passé que nous n'avons pas eu?

— Tu ne lui diras rien de tout ceci, Askó. Ni mon retour ni le fait que je sois remonté là-haut. Je ne te demande pas de mentir, simplement de te taire. Tu n'évoqueras le sujet que si par hasard c'est elle qui l'aborde.

Le soir, jusqu'ici léger, vire en des noirceurs menaçantes, presque givrées. L'aquilon s'est habillé d'une inhabituelle fraîcheur. Asko s'en alarme, qui depuis lundi dernier a observé par vagues d'étranges froidures.

— C'est bizarre, me confie-t-il, voilà une semaine que les vents tournent et se disputent la région à grands coups de bourrasques glacées. Je n'avais jamais vu ça de ma vie.

Comme un hiver de quelques jours qui viendrait au cœur de l'été...

L'eau chante

S'ouvrant à mes pas pour la seconde fois de mon existence, ce plateau dans le couchant n'a qu'un linceul à m'offrir. Une herbe grasse, pourtant, déroula jadis son improbable verdure sous les sabots de la mule dont j'étais le bât en mes premiers instants à Morandouna. Herbe verte que je ne découvris qu'après avoir été libéré de ma cagoule et de mes liens et qu'à présent remplace un tapis charbonneux, vaste dais gris dont cet immense jardin se serait fardé. Le voilà méconnaissable sous son masque mortuaire, et pas même l'ocre du désert pour lui redonner un peu de roseur... Que ne substituerais-je les reflets d'antan à ce poudrolement lunaire!

Des repères? Pas le moindre. Plus un relief auquel raccrocher ma mémoire. Le feu et la sécheresse ont saupoudré ce pays d'une désolation cendreuse sous laquelle vignes, maisons, vergers, rizières, étables et bosquets semblent avoir fondu. Que j'aie donc retrouver les scènes de mes plus belles années dans ce théâtre d'une désespérance monochrome d'où les sons eux-mêmes ont fui!

Voici mon passé totalement privé de décor. Autant chercher parmi un ossuaire le souvenir d'un visage, le délié d'une silhouette. Seul l'enclos d'Azaila, perché sur son raidillon, retient le regard par son vert carré de branches et de plantes grimpantes. Asko a dit vrai : il est une source, là-haut, qui jamais ne s'est tarie.

Un vent lugubre et glacé roule sur les collines. Mes doigts sont gelés, mais j'ai le dos en sueur. Ce qu'il m'a fallu puiser en moi pour achever mon escalade! Les jambes en coton, j'entends dans ma carcasse en sursis ronfler mes bronches telle une chaudière en surchauffe. Elles sollicitent mon cœur bien au-delà du raisonnable. Sous mes convulsions fiévreuses et

mes tremblements, la machine s'est emballée. Elle doit au vent polaire les mille et un frissons qui la parcourent.

Il me faut à présent forcer le pas. Le ciel fatigué ferme lentement ses paupières épaisses et son obscurité commence à tirer sur cette lande un lourd édredon de nuages menaçants. Je rassemble tout mon courage, traverse le hameau de mes premiers mois, celui où habitait Fédhern. À sa fenêtre il m'attend et déjà me sourit.

Vite, Bon Dieu, faire vite, ma tête en partance ne tiendra plus longtemps! Arrivé en vue du sentier qui mène au balcon d'Azaïla, je vois au loin – non comme un chemin de fer, mais comme un chemin d'eau – les deux conduits parallèles qui du lac principal devaient alimenter Yandarii. Sur une éminence rocheuse, une maisonnette en pierre surplombe ce qui fut jadis la berge du grand bassin central. Les ingénieurs la destinaient sans doute à contenir l'énorme pompe, cœur précieux de leur dispositif qui justifia à lui seul la totale transformation de cette contrée. À son pied, un lit de galets jonche une

glaise durcie parcourue de mille craquelures : ce fut autrefois le fond du lac. Les chiens! Ils ont abandonné tel quel l'ensemble du matériel de forage, les chariots excavateurs, les caisses d'explosif, les bidons d'essence, les longueurs de conduits soigneusement alignées. Au cœur de ce chantier déserté en l'état, trône telle une potence la grande carotteuse; son énorme pas de vis paraît à présent vouloir davantage sonder le ciel bas que ce sol momifié.

Comme ma joie est triste, mais immense aussi, de constater que cette terre a tenu parole! Le pacte fut respecté, signant de la sorte l'échec de leurs calculs. La cupidité des hommes s'est noyée dans cette débâcle. Pays d'en haut, combien j'ai eu raison de te revenir! Quelques minutes encore, et j'atteins l'arche de verdure. Par-dessus la murette haute d'un mètre cinquante à peine, je distingue tout un fouillis de plantes potagères, un enchevêtrement de variétés rampantes parties à l'assaut des moindres recoins de l'enclos. Trois mètres à peine au-delà de la source se détache un petit monticule moussu, lui-même noyé d'une végétation tentaculaire.

Asko et ses frères t'ont couchée là pour toujours et tranquille enfin tu reposes, ma douce, dans ce carré qui autrefois t'obéissait. Il te fait aujourd'hui un lit de feuilles pour montrer au silence combien tu étais l'âme de ce lieu.

Pour toute musique, le murmure de l'onde...
L'eau chante en ce jardin de tout temps, et il en sera ainsi, même au profond de cette nuit qui vient, quand j'aurai refermé le livre du pays d'en haut. Aussi loin que l'on puisse remonter, elle a fait de cette terre le plus singulier écrin de vie qu'aucun continent n'ait porté. Jamais elle n'a cessé sa course, bien qu'alentour tout soit retourné à la poussière, et elle verse encore au champ clos de pierres sèches le souffle d'Azaila échappé des entrailles de la roche. Ce lopin, sous mes yeux, est un triomphe végétal désormais rendu à l'état sauvage.

Jadis tenu, son maraîchage aujourd'hui débridé a pris d'assaut les arbres trop haut montés. Tel un lierre tentaculaire et vorace, tomates folles, courges foisonnantes au long de lianes ou vignes redevenues vierges asphyxient les

troncs dégénérés sous un lacs de pampres et de tiges volubiles. Cet entrelacs de légumineuses et d'espèces ornementales étreint dans son écheveau les opulents citronniers d'antan, les oliviers ainsi que les tamaris. Je distingue ici ou là, perlant à de maigres branches évadées, les rares amandes que cet étouffoir végétal n'a pu retenir.

J'en saisis une en tremblant, pressé d'en ouvrir la coque pour croquer à nouveau, quarante ans plus tard, la pulpe blanche de ce qui restera toujours pour moi le goût d'Azaïla. L'amande, c'était son parfum, son péché mignon, sa friandise, sa délicatesse. Mais que celle-ci est donc amère !

Sans plus le concours d'une main experte qui savait élaguer à propos, l'arbre s'est ramifié jusqu'à épuisement, n'offrant désormais à ses fruits qu'une sève âcre née au tombeau. Ce dernier bastion de vie instille à ses bourgeonnements le goût des larmes. J'ai dans la bouche la détresse de cette terre à devoir bercer le chagrin d'Azaïla.

Absorbé par cet étrange foisonnement après y avoir pénétré, je n'ai jusqu'ici guère prêté attention aux alentours. Pour y accéder, il ne m'a pas été nécessaire de franchir l'ancien portique : un pan de mur gît écroulé, vaincu sous l'effet conjugué du temps et des racines. Ces dernières ont déchaussé pierre à pierre les fondations de l'enceinte, laquelle a fini sapée sur trois ou quatre mètres.

L'éboulis enjambé, je me suis agenouillé au bord de cette bouche herbeuse où chantait l'eau, j'ai bu aux lèvres de la source afin qu'elle me rende mon passé.

Le soir s'assoit, ombre à ombre. Barré jusqu'à l'horizon de sombres nuages au ventre plein, le firmament soudain se crève d'une fine déchirure. Un pauvre soleil, alors, écharpe cette lande de sa dernière lame d'or. Le temps m'est compté. Quand il en aura fini, viendra une nuit comme nul homme jamais n'en connut ici. Semblable aux pires ciels d'hiver qu'en mon pays l'on subisse, le plafond à ras de terre voudrait engloutir Morandouna d'une tourmente de givre et de grisaille.

Je dois bouger, trouver une couche à mon corps las. Je lève enfin les yeux sur ce qui m'entoure.

Devant la maisonnette et sa porte éventrée, quelques piquets grossièrement équarris se dressent encore, en toute inutilité. Ils soutenaient jadis une treille magnifique et je nous revois sous l'écroulement feuillu de cette pergola végétale où voletaient les moineaux voleurs de grappes. Cette cascade verte aux quatre vents bruissait alors des heures durant de leurs furtifs chapardages.

Par l'huis béant, j'aperçois tout un fouillis de lattes, un morceau de toit amplement effondré, et reconnais à même le sol, sous les gravats, les coussins et draperies qui ornaient le carré de nos amours. À peine plus loin, la large table basse en thuya et son plateau garni de fioles. J'y vois encore Azaïla s'essayant à des improvisations cosmétiques. Tout son attirail de parfumeuse est là, tel que figé au matin de notre fuite, dérisoire, à demi enseveli, tout juste bon à réveiller en moi les plus intimes douleurs. Les huiles se sont amalgamées, les onguents

durcis se désagrègent sous mes doigts. Mais en les frictionnant un peu, je retrouve dans leurs croûtes aux mille craquelures toute la complexité de leurs mélanges. Le temps n'a pas eu totalement raison de leurs arômes et ils me rendent Azaïla bien plus qu'aucune autre relique.

D'un grand coup de pied, je bouscule la table pour la débarrasser de ses gravats. Dans un nuage pulvérulent, un tiroir s'entrouvre sous le choc. Il ne conserve de mes souvenirs qu'un maigre butin : deux bougies, des restes d'encens, une poignée de breloques.

Distraitement, j'y glisse la main à présent que la nuit accentue ma cécité. Seules les formes se distinguent encore. J'en extirpe un morceau de papier cartonné tout poussiéreux sans comprendre immédiatement ce qu'il est. Un fond de boîte d'allumettes, un emballage quelconque? Je fouille une de mes poches, attrape mon briquet, l'actionne et promène sa flamme au-dessus de ce qui pourrait ressembler à un bout de carte postale.

Ce que j'y découvre me paralyse.

Mes doigts tremblent irrémédiablement, mes yeux se noient à n'en plus voir.

C'est mon visage que je reconnais là, sur fond d'un décor de marché, et je n'ai aucun mal à identifier autour de moi les étals de Meglesh voici quarante ans! Mon sourire sépia est fier, un rien provocateur, amoureux. Abandonnée sur un genou, ma main gauche semble offerte. Elle ne caresse que le vide, cependant, le bord de la photo étant déchiré à cet endroit précis.

De l'image, il manque la moitié. Je l'avais donc oubliée, celle-là! À conserver comme un trésor le morceau que je possédais, je n'ai jamais plus pensé à son double. Les yeux pleins de larmes, je sors mon portefeuille de la poche arrière du sac à dos, le déplie, et en extirpe un autre carton déchiré, en tous points identique à celui-ci. Une femme y sourit gravement, un peu solennelle, intimidée par l'objectif. Sa main droite semble, elle aussi, s'offrir à une caresse qu'elle chercherait. Les deux moitiés de la photo s'emboîtent parfaitement là où nos doigts se rejoignent et s'étreignent.

C'est ce soir, dans la nuit glacée de ce pays mort, qu'est ressuscité notre serment.

Le temps a traité nos portraits d'une bien singulière façon.

La solitude, la poussière, l'humide cachot de ce fond de tiroir pour moi, quarante ans d'un exil de pierre, et c'est ma propre main qui vient à l'instant de rompre le maléfice, de tirer mon image de l'oubli!

Le sourire d'Azaïla, pour sa part, fut tous les jours sur mon cœur, ou entre mes doigts, ou posé non loin, tous les jours entre les plis intimes d'un papier Kraft, dans le cuir chaud et fauve de mon portefeuille. Mais un sourire décoloré, écorné, usé, d'avoir été déballé des centaines de fois quand je ne cessais de le contempler, de lui parler, de le caresser, toujours, partout!

Je roule ensemble les restes de coussins et de tapis vermoulu, je jette le tout dans un renforcement au-dessus duquel le toit n'est pas totalement crevé. Ce tas me servira de couche. J'y pousse également la table basse, rallume mon briquet pour faire fondre un peu le culot d'une bougie et colle celle-ci dans les auréoles tièdes qui viennent de goutter. Après toutes

ces années, le même crépitement irrégulier de la mèche grossière, la même forte odeur de mauvaise cire! J'assemble tant bien que mal les deux morceaux de la photo contre le fût de ma petite chandelle. Les voici maladroitement réunis au long de leur ligne de fracture. Un long, un très long moment je contemple nos visages dans la bondissante blondeur de la flamme.

Ce sont tous nos rires qui reviennent sous nos traits de sépia délavée, le chant des femmes dans le vent, les sonnaillles des troupes et le murmure des rivières, des saisons à n'en plus savoir qu'en dire, tout un peuple millénaire dans ce bout de carton, peuple aujourd'hui disparu. Je nous aime encore davantage par la plaie de cette déchirure qui a partagé nos vies que par la vérité de cette photo qui témoigne de ce qui fut nous.

Allongé sur l'amas pourrissant des coussins éventrés, je plonge mes yeux dans le regard noir de la nuit au travers du toit effondré. Toute l'humidité rance du tapis remonte en moi. Comme lui, je suis défait, usé, le cœur en lambeaux, travaillé des maux du corps, et l'âme toute gangrénée. Seule surnage dans cette débâcle la fraîcheur du souvenir reconstruit.

Sous le mauve de mes paupières à présent closes renaissent les bêtes et les champs, la lumière et les gens, le cri joyeux des enfants jeté à la face du ciel du temps où le pays d'en haut n'avait pour unique tourment que de vivre l'instant. Après d'interminables minutes, j'incline mon esprit à un ultime passage au-dessus de la réalité et rouvre un œil. La bougie vient à mon secours, qui suture à la cire chaude la déchirure du carton, ressoude en une longue coulure les deux parties de la photo en suivant le trait de la partition.

Je tends la main pour saisir les étoiles, mais voilà qu'elles descendent en constellations s'y lover d'elles-mêmes.

Il neige. J'ai beau retourner mes souvenirs d'ici comme le fond d'une vieille malle, rien n'en remonte qui s'en rapporte aux flocons. Personne en ce lieu ne connaissait d'hiver, sauf Fédhern bien sûr, qui, pour avoir vécu sous nos cieux deux ou trois décembres, savait tout des frimas, du gel et du blanc froid.

Il neige sur le pays d'en haut. Des myriades givrées se détachent une à une du fond de la nuit, viennent se poser là, autour de moi, sur mon front, sur mon corps. Est-ce Orion qui se disperserait en confettis de glace, serait-ce tout le Centaure contenu dans ma paume ?

La bougie n'en a plus pour longtemps. Ne subsiste d'elle qu'une infime rondelle de cire à demi fondue, où surnage un vague brin de mèche dangereusement incliné. Qu'il fléchisse encore un peu et le feu s'y noiera.

Déjà la flamme n'est plus flamme vraiment. Juste une flammèche, frêle, bleue, toute grelottante, mais qui veut vivre pourtant, qui persiste, qui virevolte, qui s'acharne à trouver dans ce minuscule bout d'étoupe de quoi nourrir désespérément sa combustion.

Je laisse retomber ma tête une dernière fois au creux de mon épaule, me recroqueville. Je suis glacé. Ma douleur est engourdie, mes entrailles sont en paix. Mon corps est loin, déjà.

Azaïla murmure au plus profond du vent ; elle m'attend.

Lucioles brèves, les flocons brillent tels des insectes furtifs à l'instant de passer près de la bougie puis meurent sur la table, aussitôt dilués dans la flaque naissante.

La flammèche lutte, rebondit, tente comme elle le peut de me distraire de cet appel. Je la sens qui s'accroche à cet ultime brin de coton en un effort définitivement vaincu pour danser dans la brise son dernier pas de feu.

Une bourrasque soudain, et...

LES GRANDS CARACTÈRES DE PASSIFLORE

- Léon Mazzella
Chasses furtives, 2012
Prix Jacques Lacroix de l'Académie Française 1993
Prix François Sommer

- Fabienne Thomas
L'Enfant roman, 2013 (Folio n° 6518)
Prix Handi-Livres 2015
Inventer le jour, 2015

- Marie-Laure Hubert Nasser
La Carapace de la tortue, 2013 (Folio n° 6117)
Prix du roman régional Hugues Soutou 2015
(Lions Club)
Semblant sortir du noir, 2017

- Pascale Dewambrechies
L'Effacement, 2014 (Folio n° 6292)
Lauréat du Festival du Premier Roman
de Chambéry 2015
Prix du [métro] Goncourt 2015
Juste la lumière, 2017

- Chantal Detcherry
La vie plus un chat, 2015
Prix Yolande Legrand (Ardua) 2016,
pour l'ensemble de son œuvre
- Florence d'Oria
Les pieds dans le vide, 2017

Imprimé en France
par ICN
à Orthez (64)

Mise en page : Éditions Passiflore

Dépôt légal : août 2018

ISBN : 978-2-918471-89-9

Roman

Fabrice Sluys

Morandouna, le Pays d'en haut

Au crépuscule de sa vie, Aurélien se voit rattrapé par les souvenirs d'une contrée improbable découverte dans sa jeunesse.

Il a connu jadis, là-bas, par-delà les mers, un miracle de verdure perdu aux confins d'un océan de dunes, une région mystérieuse.

Aurélien va reprendre la route pour revenir à ce qu'au fond il n'a jamais cessé d'être : un enfant du Pays d'en haut.

**Lauréat du Festival du Premier Roman de
Chambéry 2017**

24 €



www.editions-passiflore.com